SCIENCES HUMAINES
N°346
AVRIL
2022
Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

CHRISTOPHE ANDRÉ
Vivre avec les orages

Complotisme **Désinformation** Rumeurs **COMMENT LUTTER ?**

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

ENJEU
Qu'est-ce qu'une nation ?

RÉFÉRENCE
Vladimir Jankélévitch
L'art de la fugue

REPORTAGE
Vivre et vieillir en colocation

L 18925 - 346 - F: 5,90 € - RD

LIRE UN EXTRAIT
L'ÉPOPÉE DE LA
FRANC MAÇONNERIE
Et la Fraternité chassa les ténèbres
Une collection conçue et dirigée par
DIDIER CONVARD
BD DISPONIBLES
TOME 6 NOUVEAUTÉ
Glénat
RETROUVEZ NOS CATALOGUES SUR www.glenat.com

CONTRE LA PENSÉE CONFETTI

Notre époque est traversée par un étrange paradoxe, encore largement impensé : l'information s'uniformise et se fragmente simultanément. Partout, les mêmes images, les mêmes messages, copiés-collés, déplacés, déformés, décontextualisés ; partout, des archipels d'informations et des îlots d'interprétation où beaucoup se réfugient – et parfois se radicalisent – dans des visions du monde exclusives. Ce paradoxe fait le lit d'une « pensée confetti », selon l'expression du philosophe Laurent Gervereau. Bombardés par des messages épars et ressemblants, nous ne savons pas toujours cueillir les informations, sonder leurs sources, les mettre en perspective, les relier entre elles. Nous avons une conscience morcelée du monde et de l'humanité.

Comment lutter ? À son niveau, *Sciences Humaines* s'efforce d'aller contre ces vents mauvais. En mettant à disposition des lecteurs des outils intellectuels pour s'orienter dans le grand désordre informationnel. En empruntant la voie étroite d'une réflexion critique mais non partisane. En privilégiant le travail de définition et de problématisation, les formats longs et les points de repère pédagogiques, en posant le regard aussi bien sur la psychologie des individus que sur les structures et forces collectives, sans chercher à les opposer. En montrant, dans ce numéro-ci, l'éventail des savoirs et des remèdes face aux problèmes de désinformation et de mal-information.

Depuis trois numéros, votre magazine a de surcroît amorcé une révolution silencieuse, celle des images. Jusque-là, la plupart des illustrations de *Sciences Humaines* étaient achetées dans ces « banques d'images » où puise l'essentiel de la presse. À contre-courant, nous avons changé cette manière de faire : contre la standardisation qui encourage l'inculture visuelle, nous sollicitons désormais, pour chaque dossier, un photographe ou un dessinateur sélectionné pour son travail et ses recherches antérieures, avec lequel nous travaillons en étroite collaboration : la photographe française Florence Levillain (n° 344 sur « La France d'après »), la dessinatrice italienne Stefania Infante (n° 345 sur « Qu'est-ce que l'intelligence ? »), le « chroniqueur graphique » Angel Boligan, originaire de Cuba, ce mois-ci. Nous en sommes fiers et heureux, tant leur travail nous paraît de nature à éclairer l'époque et allumer la raison. Nous espérons que vous partagerez notre enthousiasme.

« Voir, c'est croire », dit le proverbe. Lire et regarder, c'est déjà penser. ●

© SAMUËL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Déjeuner d'anniversaire à la Maison des sages, où huit seniors en perte d'autonomie vivent en colocation, Buc, Yvelines (2022).

VIVRE ET VIEILLIR EN COLOCATION

Ils sont huit, tous malades d'Alzheimer ou en perte d'autonomie. À la Maison des sages, dans les Yvelines, ils vivent en colocation, avec l'appui d'un personnel qualifié. Ce modèle, répandu en Allemagne, représente une alternative aux maisons de retraite.

SOMMAIRE

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Les ressources lycéennes regroupent des articles sélectionnés en fonction des programmes de première et terminale.
Au programme : les auteurs, les enjeux, les classiques et les notions clés en sciences humaines et sociales.

© BOLIGAN

© DRFP/BRIDGEMAN IMAGES

© LOUIS MONNIER 2011/GAMMA-RAPHO/GETTY

29 DOSSIER
Complotisme, désinformation, rumeurs COMMENT LUTTER ?

24 ENTRETIEN
CHRISTOPHE ANDRÉ VIVRE AVEC LES ORAGES

49 RÉFÉRENCE
VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

6 ACTUALITÉS
- **6 Reportage.** Vivre et vieillir en colocation
- **9 Recherche.** Marion Villez
- **Climat.** L'empreinte de notre surconsommation

18 CULTURE POP
- Western : le crépuscule des idoles

19 ENJEU
- **19** Qu'est-ce qu'une nation ?

24 ENTRETIEN
- **24 Christophe André** Vivre avec les orages

29 DOSSIER
Complotisme, désinformation, rumeurs
COMMENT LUTTER ?
- **30** La désinformation d'hier à aujourd'hui **DAVID COLON**
- **34** Lesmots de la désinformation **MAUD NAVARRE**
- **36** Une grande vague de complotisme ? **SALOMÉ TISSOLONG**
- **38** *Fake news*, pourquoi sommes-nous si crédules ? **MARC OLANO**
- **40** Quatre remèdes à la désinformation **FRANÇOIS-BERNARD HUYGHE**
- **42** Ce que les réseaux font à l'info **BÉATRICE KAMMERER**
- **45** Des ateliers pour éduquer aux médias **ÈVE CHARRIN**

49 RÉFÉRENCE
- Vladimir Jankélévitch, l'art de la fugue

54 LE JOUR OÙ...
- Jacques Lacan fit alliance avec Roman Jakobson

56 LIVRES
- **56** Cro-Magnon comme si vous y étiez

66 LE MOT QUI FÂCHE
- Nicolas

● COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivantes : **nicolas.journet@scienceshumaine.fr**

Le costume change, l'esprit reste

En janvier dernier, notre première livraison de *Sciences Humaines* nouvelle formule n'a pas laissé nos lecteurs indifférents, et comme c'est la règle face à tout changement, il y a des pour et des contre, des froncements de sourcils comme des compliments. Il faut faire la part des choses entre ce qui relève d'un réglage encore imparfait, d'une impression donnée et du projet fondamental qui anime ce relooking de notre mensuel. Commençons par le plus avéré : Laurence nous écrit avec une douce réprobation que certains textes sont moins lisibles. Elle n'est pas la seule à l'avoir signalé : certains encadrés de notre numéro 344 étaient un peu trop compacts pour être lus au crépuscule, voire un peu plus tôt dans la journée. De cela, il n'y a pas à discuter : vous avez raison, et typiquement, c'est ce qu'on appelle une erreur de jeunesse. Cela ne se reproduira plus.

Deuxième froncement de sourcil : le format de *Sciences Humaines* a un peu diminué. Cela signifie-t-il que chaque numéro apporte moins de contenu rédactionnel ? Eh bien non, car tout a été prévu pour que le même volume de texte soit conservé chaque mois.

En troisième lieu, un soupçon : Bruno a le sentiment que notre mensuel a allégé son regard, qu'il se veut plus facile et pour le dire autrement, moins ambitieux. Mais il avoue que les propos du philosophe Jürgen Habermas trouvés dans ce même numéro l'ont « *impressionné* ». On ne saurait mieux dire : si le costume de *Sciences Humaines* a changé, son esprit reste le même, et son génome encore plus. Nous n'avons en aucun cas renoncé à être le médiateur des sciences de l'homme et de la société, et tous nos articles sont aussi référencés, voire plus qu'ils l'ont jamais été. Mais ces savoirs, tels qu'ils se font et tels qu'ils se publient, évoluent eux aussi, et le regard qu'ils jettent sur le monde est devenu plus réactif, plus immédiat, plus circonstancié. Est-ce à dire que nous leur emboîtons le pas ? Eh bien non, car s'il y a un objectif auquel nous tenons, c'est de maintenir l'équilibre dans nos colonnes entre le court terme et le long terme, la recherche au jour le jour et les classiques indispensables. Donc, si de nouvelles rubriques sont apparues dans nos pages, ce dont nous remercient certains de nos lecteurs et lectrices, c'est par ajout, et non par retrait, grâce au transfert vers le numérique de nos pages de collections et autres informations promotionnelles internes.

Deux petits points encore. D'abord, parmi vos courriers, aussi nombreux sont ceux qui se réjouissent du format plus maniable, du papier plus écologique, de la présentation renouvelée et rajeunie de notre mensuel. Ensuite, qu'une telle évolution ne se fait pas en un jour, mais par un long travail d'ajustement, d'essais et d'erreurs à corriger, auquel participe toute notre équipe, graphistes et rédacteurs. Si comme François (« *fidèle lecteur* ») nous en fait la remarque, nos lettrines vous paraissent parfois un peu trop grandes et mal placées pour un œil normal, sachez que la discussion existe au sein de la rédaction, et que les voix sont égales entre les « petit-lettristes » et « grand-lettristes »... Continuez donc de nous écrire car *Sciences Humaines* est avant tout votre magazine et entend bien le rester. ● **N.J.**

RECHERCHE

« LE GRAND ÂGE N'EST PLUS UN NAUFRAGE »

Marion Villez travaille sur la sociologie du vieillissement. Un domaine en plein essor porteur d'innovations sociales.

© DR

MARION VILLEZ
Maîtresse de conférences en sociologie à l'université Paris-Est-Créteil, ses travaux se centrent sur l'analyse des politiques publiques et des pratiques en matière d'accompagnement des personnes âgées, et des personnes atteintes de troubles cognitifs.

Lorsqu'elle parle de ses recherches, Marion Villez vous transporte loin des clichés déprimants associés à la vieillesse. Femme de terrain, elle décrit ce qui nourrit son optimisme : les personnes âgées, même atteintes de maladies neurodégénératives, ont de plus en plus voix au chapitre ; la parole des personnels accompagnants, si elle est prise en compte, permet de surmonter bien des difficultés ; les responsables d'établissement innovent continuellement pour trouver un équilibre entre les contraintes structurelles et le bien-être des résidents ; la recherche s'appuie sur ces expériences, en témoigne et ouvre ainsi de nouveaux horizons. Des petites améliorations de la vie quotidienne au développement d'une éthique pragmatique, des alternatives entre le tout-domicile ou le tout-institutionnel à la conception de nouvelles politiques locales, l'imagination est au pouvoir, assure Marion Villez, enseignante-chercheuse au laboratoire Lirtes de l'université Paris-Est-Créteil. Tout n'est pas rose, admet-elle volontiers, et la crise sanitaire a durement révélé la façon dont est « administrée » la vieillesse. D'où la nécessité de former, comme elle le fait dans son enseignement universitaire, les cadres des structures d'accueil aussi bien sur les aspects techniques que gérontologiques. « *Gérer un établissement économiquement ne suffit pas, il faut pouvoir questionner ses pratiques, avoir une vision humaniste de la vieillesse* », souligne la sociologue.

LES LIEUX NE SONT PAS NEUTRES

Marion, qui a grandi et vit dans le Nord, est sensibilisée très tôt à la stigmatisation des populations fragilisées. Élevée par des parents bénévoles aux Petits Frères des Pauvres, elle a souvent partagé les fêtes de Noël en compagnie de personnes âgées vulnérables. Avec son frère aîné architecte, elle échange sur la place des individus dans l'espace social : « *Les lieux ne sont pas neutres*, explique-t-elle. *Que signifie l'assignation d'un groupe à un milieu, quelle représentation sociale en a-t-on ?* » Ce questionnement lui inspire une première recherche sur le réinvestissement d'un mode d'habitat ancien, le béguinage. Autrefois conçu pour héberger des femmes pieuses, le béguinage fournit désormais des lieux de vie aux personnes âgées et offre une alternative à la maison de retraite.

Ce travail intéresse une fondation qui la recrute. Dès lors, son champ de recherche s'élargit, avec une sensibilité particulière pour les innovations qui permettent aux personnes âgées fragilisées d'être elles-mêmes actrices de leur propre vie. Lorsqu'elle rejoint le Lirtes en 2016, Marion continue dans la voie de la recherche-action. « *L'enjeu est de créer un environnement social et architectural favorable, ce qui suppose un engagement partagé à l'échelle locale entre tous les acteurs, qu'ils relèvent des secteurs sanitaires et sociaux ou de la société civile, comme les commerçants, les riverains.* » Pour elle, aucun doute : répondre aux défis du vieillissement est l'affaire de tous.

● L.S.

À LIRE

- « Regards croisés sur l'alternative dans les habitats "alternatifs" pour personnes âgées et dans les établissements d'hébergement de type ehpad »
  Cécile Rosenfelder et Marion Villez, *Entre domicile et hébergement collectif*, revue thématique du CREAI-Paca-Corse, décembre 2018.
- « L'État, les vieux, les professionnels : la crise sanitaire, un puissant révélateur du mode de gestion de la vieillesse »
  Dominique Argoud et Marion Villez, *Vie sociale*, n° 33, 2021/1.

l'APA (aide à l'autonomie versée par le département) et le crédit d'impôt pour l'emploi des aides à domicile. C'est au cas par cas mais au minimum un résident aura un reste charge de 2000 euros environ par mois (soit un coût comparable à un ehpad associatif du même territoire), et au maximum 3 000 euros pour une personne qui a des ressources financières plus importantes et donc une APA de moindre niveau.

LES *BOOMERS* VONT FAIRE BOUGER LES LIGNES

Un voyage à Berlin a inspiré A. Smagghe pour la conception du projet. En Allemagne, 40 000 personnes âgées désorientées vivent en colocation, des domiciles partagés dont l'idée revient au sociologue Klaus Pawletko, fondateur de l'association « Freunde alter Menschen » (Amis des personnes âgées). « *Les conditions y sont plus favorables que chez nous,* souligne A. Smagghe *: il existe une assurance perte autonomie ; l'État fédéral se comporte différemment de notre État central qui dicte toutes les normes ; le secteur sanitaire y est souvent porté par le milieu associatif moins freiné par l'idée de contrôle. Enfin, les premières maisons ont été créées à Berlin juste après la chute du Mur, dans des lieux alternatifs, où l'immobilier n'était pas onéreux. Et les Verts se sont emparés de la question du vieillissement pour un faire un sujet politique.* »

Médecin interniste, praticien hospitalier, A. Smagghe a travaillé pendant dix ans dans le secteur gériatrique, avant de prendre en charge un accueil de jour pour les personnes âgées. En accompagnant sa propre mère qui a vécu chez elle jusqu'à la fin de ses jours, le médecin a réalisé que le maintien à domicile d'une personne âgée fragilisée a un coût élevé et demande une connaissance du milieu sanitaire. Une situation difficilement généralisable à l'ensemble de la population. D'où le désir d'innover.

« *Le renouvellement des générations va induire de nouvelles réponses* », commente Dominique Argoud, sociologue, au laboratoire Lirtes de l'université Paris-Est-Créteil. « *Le fait que les seniors se projettent dans le futur est nouveau, ils veulent jouer un rôle moteur contrairement à leurs aînés, plus fatalistes* », ajoute-t-il. Pour le chercheur, les *boomers* vont faire bouger les lignes et les professionnels ont un rôle à jouer pour accompagner ces velléités, notamment en ce qui concerne l'habitat alternatif. Les logiques descendantes, purement gestionnaires, vont être revisitées. « *La crise sanitaire a montré une contradiction flagrante entre la rhétorique officielle sur le "*care*" (prendre soin) et des protocoles qui s'appliquent de façon rigide, frisant la maltraitance* », souligne le sociologue. L'isolement de certains résidents d'Ehpad pendant les confinements, leur détresse, ont laissé des traces durables. Est-ce à dire que l'habitat inclusif est la solution alternative à l'Ehpad ? « *Il n'y a pas de solution unique, il faut une diversification de l'offre en fonction des situations de chacun* », estime D. Argoud.

Le scandale Orpea ne doit pas cacher les nombreuses initiatives positives qui essaiment sur le territoire, y compris dans des Ehpad. À Maromme, en Seine-Maritime, le Village des aubépins s'est ouvert sur l'extérieur dès sa conception grâce à une brasserie et un salon de coiffure où se rendent à la fois les résidents de l'Ehpad et les habitants de la ville. « *J'ai bataillé pour rester en cœur de ville, favoriser ces commerces sans réserver de jours aux uns ou aux autres* », explique Marie-Pascale Mongaux, la directrice, que la ghettoïsation des vieux révulse. À La Maison des sages, le repas se termine, joyeux, malgré la vinaigrette trop épicée. Pour l'anniversaire de Bernard, on ouvre une bouteille de crémant. « *Avec huit résidents, huit auxiliaires de vie, les bénévoles, les occasions ne manquent pas, c'est presque une habitude !* », plaisante A. Smagghe ce à quoi lui rétorque Nicole, l'œil pétillant, « *les habitudes, c'est très mauvais !* »

● LAURENCE SERFATY
JOURNALISTE, AUTEURE ET RÉALISATRICE DE DOCUMENTAIRES.

HÉBERGEMENT

QU'EST-CE QU'UN HABITAT INCLUSIF ?

L'habitat inclusif est un logement accompagné, partagé et inséré dans la vie locale. Destiné aux personnes âgées et/ou en situation de handicap qui le choisissent librement, à titre de résidence principale, il est assorti d'un projet de vie sociale défini dans la loi ELAN (2018). Il fait l'objet d'un financement particulier : le forfait habitat inclusif ou, depuis 2021 dans certains départements précurseurs, la prestation d'aide à la vie partagée qui permet l'intervention d'un professionnel chargé de la coordination et de l'animation.

Ce type d'habitat est encore rare : une poignée dans les Hauts-de-France et en Île-de-France, mais le département pionnier est le Morbihan qui en compte 49. À l'origine de ce dynamisme, le Clarpa 56, une association qui fédère 144 clubs de retraités soit 12 000 membres. La première maison a vu le jour à Vannes en 1992. À l'époque, pas de statut officiel, mais la volonté de répondre à des familles dont un proche âgé avait besoin d'un accompagnement permanent et qui ne trouvaient pas de solution d'accueil dans les maisons de retraite classiques. Aujourd'hui, 80 % des résidents du domicile partagé y vivent jusqu'au bout, indique Romain Aubron, directeur du Clarpa 56. Les 20 % restant terminent leurs jours en Ehpad ou à l'hôpital du fait de polypathologies impossibles à prendre en charge au domicile. ● L.S.

C'est une belle maison bourgeoise baignée de lumière, nichée au cœur du vieux village de Buc, dans les Yvelines, à deux pas de l'église et de la mairie. Élégante, entourée d'un jardin arboré, la maison accueille huit colocataires pas comme les autres : âgés de 76 à 92 ans, ils sont tous atteints de troubles cognitifs.

La visite des lieux est guidée par Alain Smagghe, médecin, cofondateur de La Maison des sages. Première surprise en ouvrant la porte : l'odeur ! C'est bientôt l'heure du repas et le fumet qui émane de la cuisine stimule les narines. Ici, pas d'effluves corporels nauséabonds mêlés aux relents de produits désinfectants. Ça n'a l'air de rien, mais il est rare d'avoir une telle sensation de « chez-soi » en pénétrant dans une maison de retraite. Et pour cause : nous ne sommes pas dans une institution pour personnes âgées mais dans un habitat dit inclusif *(encadré)*, la résidence principale de six femmes et deux hommes qui ont emménagé ici pour partager leur vie… le plus longtemps possible.

DES AUXILIAIRES 24 HEURES SUR 24

Sybille, 76 ans, nous convie dans son antre. Fleurie, colorée, sa chambre est un petit nid douillet dont la vue dégagée qui s'étend jusqu'à l'horizon forestier l'enchante. Les nombreuses photos de ses proches témoignent d'une vie riche d'échanges. Aujourd'hui encore, Sybille, pour autant qu'on l'aide, peut prendre un taxi pour suivre un atelier artistique. Claudette, Françoise, Catherine, Nicole, Jacqueline, Sybille, Bernard et Robert, le dernier arrivé, sont accompagnés par des auxiliaires de vie présentes 24 heures sur 24, une orthophoniste, une kiné, des bénévoles et leurs proches, le tout dans un environnement adapté, respectueux du rythme de chacun. Violaine de Clarens, coordinatrice de « la vie sociale et partagée », organise et gère avec enthousiasme l'activité de la maisonnée. « *Au début, quand on m'a parlé de ce projet, je n'étais pas trop tentée* », raconte-t-elle. « *L'image que j'avais des vieux, toujours de mauvaise humeur et malodorants, était un repoussoir* », avoue-t-elle. Infirmière, Violaine exerçait en médecine du travail lorsqu'elle a été contactée pour se joindre au projet. « *Je me suis prise au jeu, j'ai commencé bénévolement avant de quitter mon poste : j'ai d'abord trouvé la maison, puis suivi les travaux, participer au "recrutement" des résidents, cherché des partenariats avec le secteur sanitaire, la mairie* », précise Violaine.

Fin 2019, la maison ouvre ses portes. Quelques semaines avant le premier confinement. « *Contrairement aux Ehpad, nous n'avons jamais fermé !* », souligne A. Smagghe, qui passe deux après-midi par semaine dans la maison, à titre bénévole. Les familles ont réduit leurs visites pour limiter la propagation du virus, les visioconférences ont permis de garder le contact et de maintenir les séances d'orthophonie. Certes, il y a bien eu quelques velléités de franchir le portail, et un peu de tristesse de moins voir les proches. Mais la maison et ses résidents n'ont jamais été coupés du monde extérieur. La solidarité locale, une force de ce type de dispositif, a joué son rôle : des voisins désœuvrés ont proposé leurs services pour l'entretien du jardin et le supermarché local a offert de livrer ses produits, moyennant quoi, il est devenu depuis le principal pourvoyeur des courses. Tous les commerçants du quartier, sensibilisés à la situation des résidents, savent qui avertir si l'un d'eux s'égare un jour.

> « LE FAIT QUE LES SENIORS SE PROJETTENT DANS LE FUTUR EST NOUVEAU, ILS VEULENT JOUER UN RÔLE MOTEUR, CONTRAIREMENT À LEURS AÎNÉS, PLUS FATALISTES. »
>
> **DOMINIQUE ARGOUD**
> SOCIOLOGUE

ENVIRON 1 850 EUROS MENSUELS À CHARGE

Au rez-de-chaussée, un vaste salon invite à la conversation. Ou à la lecture, comme Françoise, qui, concentrée, lit un livre pour enfants. Pendant ce temps, Yangshi, auxiliaire de vie polyvalente, s'affaire dans la cuisine installée grâce aux bénévoles d'une grande entreprise voisine. Outre la diversité des ressources humaines, la mutualisation des moyens et des dépenses permet de rester dans une dynamique de vie comme à la maison. À la charge des familles, le loyer, la vie quotidienne (alimentation, assurance, entretien du jardin…) et les salaires des auxiliaires de vie que tous payent à égalité, quel que soit le degré de dépendance.

Le coût réel de fonctionnement tourne autour de 4 000 euros par mois, indique A. Smagghe, mais les résidents et leurs familles bénéficient de plusieurs aides comme

PSYCHOLOGIE
Les vertus de la microsieste

L'inventeur Thomas Edison aurait eu pour habitude de chercher conseil dans le sommeil pour parvenir à ses idées de génie. Un globe à la main, il s'allongeait alors jusqu'à s'assoupir. Réveillé aussitôt par le bruit du globe tombé à terre, il se mettait alors à noter tout ce qui lui était venu à l'esprit durant cette brève phase de sommeil. C'est de cette expérience que se sont inspirés des chercheurs de l'Institut du cerveau à Paris. Ils ont demandé à 103 volontaires de compléter des suites de 8 chiffres. Il fallait qu'il trouve la règle commune permettant de résoudre l'ensemble des énigmes. 16 d'entre eux la trouvèrent immédiatement. Aux autres, les chercheurs ont proposé une pause de 20 minutes, allongés sur un siège incliné, un objet à la main, comme T. Edison. Leurs activités oculaires, musculaires et cérébrales étaient enregistrées pendant ce temps. Certains restaient éveillés durant toute la pause, d'autres s'endormaient très brièvement, encore d'autres plus profondément. Ensuite, ils étaient à nouveau soumis aux problèmes mathématiques. Les participants ayant fait une microsieste d'au moins 30 secondes sont alors presque 3 fois plus nombreux à réussir l'épreuve (83 %) que ceux restés éveillés (30 %) et presque 6 fois plus que ceux qui s'étaient réellement endormis (14 %). Selon les chercheurs, l'état semi-lucide entre veille et sommeil juste au début de l'endormissement serait particulièrement propice à l'émergence d'idées nouvelles : durant cette phase, le cerveau peut vagabonder librement tout en conservant ses facultés logiques. Le réveil soudain permet de capter les idées surgies durant cette phase d'endormissement sans les laisser s'évaporer dans un sommeil profond…

● **MARC OLANO**

À LIRE

• Célia Lacaux, Thomas Andrillon, Céleste Bastoul, Yannis Idir, Alexandrine Fonteix-Galet, Isabelle Arnulf, Delphine Oudiette, «Sleep onset is a creative sweet spot», *Science Advances*, décembre 2021..

© WESTEND61/GETTY

© M-PRODUCTION/ADOBE STOCK

Le mot du mois
L'ENFANT DIF

« Dif »… comme « difficile à table ». Entre deux et huit ans, la plupart des enfants rechignent à goûter de nouveaux aliments. Ce phénomène normal devient pour certains intense et persistant. Maîtresse de conférences en psychologie du développement (à l'université Paris-X) et chargée de recherches au Centre des sciences du goût et de l'alimentation (AgroSup-Dijon), Natalie Rigal et Sandrine Monnery-Patris proposent de qualifier ces enfants de « dif ». Faible appétit, manque de variété et de curiosité alimentaire, à la fois néophobes et sélectifs : voilà ce qui caractérise ces petits mangeurs. Un comportement à l'origine de tensions lors des repas et de culpabilité pour les parents. Faut-il forcer ces enfants à se restaurer ou renoncer ? D'après plusieurs travaux, une conduite trop permissive ou, au contraire, trop autoritaire, aurait chacune des effets délétères sur l'attitude de ces enfants difficiles à nourrir. La voie à privilégier ? Trouver une pratique éducative adaptée pour élargir progressivement le répertoire de consommation de ces enfants, généralement plus sensibles, anxieux et dépressifs que la moyenne. Pour l'heure, ce type de comportement alimentaire n'est pas considéré comme un trouble. Aucune étude ne permet d'ailleurs de statuer définitivement sur une continuité entre dif et trouble du comportement alimentaire (TCA) ultérieur, comme l'anorexie.

● **PAULINE TRESSOLS**

À LIRE

• Natalie Rigal et Sandrine Monnery-Patris, « Les enfants difficiles à table : conceptualisation et évolution », *Enfances & Psys*, n° 90, 2021/2.

© GALLICA/BNF

IMAGE DU MOIS

La fessée patriotique

« *D'après un relevé exact, il s'est trouvé 621 fesses fouettées. Total 310 culs et demi, attendu que la trésorière des Miramiones n'avait qu'une seule fesse* », indique la légende de cette estampe du 18e siècle. À l'heure où les pays européens légifèrent sur l'interdiction de la fessée, cette image nous rappelle que les Français en firent jadis un usage politique. Déculottée et en place publique, elle fut un vecteur de critique contestataire… pour les sans-culottes. Lors de la Révolution française, les religieuses sont une cible de prédilection : elles cristallisent la vindicte populaire du fait de leur richesse foncière et de leur mode de vie oisif, jugé contraire à l'esprit des Lumières. Au couvent des Miramiones, du nom de la duchesse de Miramion qui a fait don du bâtiment aux sœurs, des femmes saisissent une vieille nonne et lui administrent une fessée au moyen de verges. L'obscénité de la scène tient au postérieur nu et rougi, figurant au premier plan, joint au statut de la victime humiliée. Une caricature grivoise et transgressive, reproduite dans le *Dictionnaire du fouet et de la fessée*, récemment publié aux Presses universitaires de France. À travers plusieurs centaines de références artistiques, littéraires et juridiques, les historiennes Isabelle Poutrin et Élisabeth Lusset y retracent l'évolution du « droit de correction » de l'Antiquité à nos jours.

● **PAULINE TRESSOLS**

À LIRE

- *Dictionnaire du fouet et de la fessée. Corriger et punir* Isabelle Poutrin et Élisabeth Lusset (dir.), PuF, 2022.

La Discipline patriotique ou le fanatisme corrigé, estampe coloriée parue lors de la semaine pascale de 1791. À l'époque, cette peinture connaît un grand succès : de nombreuses variantes circulent dans les journaux et sur les étals des librairies des quais de Seine ou encore du Palais-Royal à Paris.

SOCIÉTÉ

Musulmans et homosexualité : au-delà des clichés

© NICK SAVAGE/ALAMY

Si dans certains pays musulmans, l'homosexualité est encore perçue comme un délit, les musulmans ne perçoivent pas forcément l'homosexualité de façon négative. Une vaste étude menée auprès de 2 783 fidèles résidant dans dix-sept pays d'Europe occidentale montre en effet que ceux qui vivent sur le Vieux Continent semblent se détacher des préceptes de leurs pays d'origine. La durée de résidence dans le pays joue un rôle important dans ce phénomène d'acculturation, de même que l'éducation. Les jeunes musulmans adoptent ainsi plus facilement le point de vue des non-musulmans que leurs aînés, c'est-à-dire qu'ils ne condamnent pas nécessairement cette dernière. Il existe toutefois des disparités au sein de l'échantillon interrogé : les musulmans européens originaires d'Irak ou de Somalie, des pays où l'homosexualité relève toujours de la peine de mort, ont tendance à avoir une vision plus négative que ceux originaires de Turquie ou de Macédoine, où cette dernière n'est plus pénalisée sur le plan légal. Par ailleurs, les musulmans qui se rendent régulièrement à la mosquée sont plus enclins à adopter un point de vue conservateur. Une posture qui s'observerait davantage au sein des groupes de musulmans qui font l'objet de discriminations dans les pays où ils résident, ce qui aurait pour effet de renforcer ce stéréotype culturel. Enfin, l'étude souligne que les débats sur l'homosexualité ne sont pas les mêmes en fonction des continents : en Europe, celle-ci est associée aux enjeux d'intégration et de discrimination, tandis qu'au Moyen-Orient, elle est plutôt perçue comme un moyen pour les pays occidentaux d'asseoir leur idéologie sur le monde arabe, où elle est assimilée à une forme d'impérialisme occidental et de néocolonialisme.

● **EMMANUELLE PICAUD**

À LIRE

- « What shapes attitudes toward homosexuality among European muslims ? The role of religiosity and destination hostility »
  Antje et Niels Spierings, *International Migration Review*, décembre 2021.

SANTÉ

Des Français trop sédentaires

Alors que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) considère le manque d'activité physique comme le quatrième facteur de mortalité prématurée, seuls 5 % des adultes français (18-64 ans, hors femmes enceintes et ménopausées) s'adonnent à un programme sportif suffisant pour rester en forme, alerte un récent rapport de l'Agence nationale de sécurité sanitaire (Anses). Les 95 % restant, soit la quasi-totalité de la population, se situent en deçà des seuils recommandés en durée et en fréquence de pratique, et sont ainsi exposés à un risque élevé de détérioration sanitaire. Sur l'ensemble du territoire, plus d'un tiers d'entre eux cumulent inactivité et excès de sédentarité – notamment induits par une position assise prolongée –, ce qui accroît conséquemment les dangers de maladies cardiovasculaires, de cancers, d'hypertension, de diabète ou d'obésité. D'après l'enquête, certaines personnes sont davantage concernées par l'insuffisance d'exercice physique : les femmes (70 % contre 42 % des hommes), les plus jeunes (42 % des 18-44 ans pour 31 % des 45-64 ans), les habitants de l'agglomération parisienne (en comparaison à ceux des zones rurales) et les moins diplômés. Un constat corroboré par une étude de l'Observatoire des inégalités, selon laquelle la pratique d'activités sportives présente des disparités en fonction des différentes catégories socioprofessionnelles observées (75 % des personnes les plus aisées exercent une activité sportive contre 58 % des plus modestes). Si l'Anses reconnaît l'importance de l'initiative personnelle dans la réduction de la sédentarité, elle appelle les pouvoirs publics à s'emparer en urgence du problème et à faire de la promotion de modes de vie plus actifs une priorité pour préserver la santé des Français.

● **PAULINE TRESSOLS**

À LIRE

- « Lignes directrices de l'OMS sur l'activité physique et la sédentarité »
  Rapport de l'Organisation mondiale de la santé, novembre 2020.
- « Manque d'activité physique et excès de sédentarité : une priorité de santé publique »
  Enquête de l'Agence nationale de sécurité sanitaire, février 2022.
- « Activités sportives : des pratiques inégales »
  Étude de l'Observatoire des inégalités, février 2022.

ARCHÉOLOGIE

Quand les ânes partaient en guerre

On connaissait les *kúnga* par des textes du milieu du 3e millénaire avant notre ère. Sur des tablettes en cunéiformes retrouvées à Ebla, en Syrie, ainsi que dans la Diyala, en Irak, le mot revient pour désigner des équidés d'une grande valeur. On retrouve ces mêmes équidés sur l'« étendard d'Ur », un coffre en bois sumérien aujourd'hui conservé au British Museum à Londres et recouvert d'une mosaïque de nacre, de calcaire rouge et de lapis-lazuli. Sur un des registres horizontaux, on peut voir des chars de combat tirés par des animaux qui ne peuvent pas être des chevaux, introduits dans la région à la toute fin du 3e millénaire. Jusqu'à récemment, on s'interrogeait sur la nature exacte de ces équidés. L'analyse de 25 squelettes découverts enterrés dans des tombes « royales » de Tell Umm el-Marra, peut-être l'antique Tuba, à l'est d'Alep, a enfin permis de lever le mystère. En comparant leurs génomes et leur morphologie à d'autres référents, anciens et modernes, une équipe de chercheurs de l'Institut Jacques-Monod (CNRS/université de Paris) et de l'université John-Hopkins est arrivée à la conclusion que ces *kúnga* seraient obtenus par le croisement d'une ânesse domestique (*Equus africanus asinus*) et d'un onagre, plus exactement un hémippe (*Equus hemionus hemippus*). Les hémippes étaient des ânes sauvages qu'on capturait dans le désert de Syrie. Le plus ancien exemplaire étudié a été retrouvé sur le site néolithique de Göbekli Tepe, en Turquie (9000 av. n. è.). L'espèce a disparu au début du 20e siècle. On peut encore en voir un, celui de l'impératrice Eugénie, conservé dans la zoothèque du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Il a 4 500 ans, les *kúnga* ont donc été les premiers animaux hybrides de l'histoire humaine. ● **VINCENT CAPDEPUY**

À LIRE

• E. Andrew Bennett *et al.*, « The genetic identity of the earliest human-made hybrid animals, the kungas of Syro-Mesopotamia », *Science Advances*, vol. VIII, n° 2, 14 janvier 2022.

Détail de l'étendard d'Ur, un coffre en bois découvert dans l'actuel Irak, 17e siècle avant notre ère.

© BRITISH MUSEUM

© DR

ANTIQUITÉ

Le squelette avait un implant

Voici 2 000 ans, au Pérou, un guerrier au crâne allongé a subi une grave blessure à la tête. Les médecins péruviens, passé maîtres dans l'art délicat de la trépanation, ont tenté l'impossible : colmater la brèche avec un morceau de métal. Aussi étonnant que cela puisse paraître, dans cette époque où l'asepsie n'était pas connue, le patient a survécu : en effet, le métal a fusionné avec l'os. Un véritable exploit ! Peu connu jusqu'à présent, le Skeletons, Museum of Osteology d'Oklahoma City a décidé de le mettre en valeur, pour assurer sa publicité. Effet garanti : le crâne a fait le tour du monde, suscitant les hypothèses les plus folles parmi les amateurs de contacts extraterrestres. Mais les chirurgiens de cette époque n'avaient pas besoin des petits hommes verts pour démontrer l'étendue de leur talent. Il s'agit vraisemblablement du plus vieil implant chirurgical au monde !

● **ROMAIN PIGEAUD**

À LIRE

• John Verano, « Holes in the head. The art and archaeology of trepanation in Ancient Peru », *Dumbarton Oaks Pre-Columbian Art and Archaeology Studies Series*, n° 38, 2016.

CLIMAT

L'empreinte de notre surconsommation

L'économie circulaire et la valorisation des objets en fin de vie pourraient permettre de réduire jusqu'à 39 % de nos émissions de gaz à effet de serre. ● JUSTINE CANONNE

des émissions mondiales de gaz à effet de serre sont liées à la production manufacturière et à la consommation de nos objets quotidiens.

seulement des biens manufacturés sont recyclés, l'essentiel finissant en déchets.

101,4 milliards de tonnes de matières ont été consommées dans le monde en 2021, un chiffre en nette croissance puisqu'il s'élevait à 89,8 milliards de tonnes en 2016.

SOURCE

- The Circle Economy, *The Circularity Gap Report 2021*, janvier 2022, en ligne sur www.circularity-gap.world/2021#downloads

DÉMOGRAPHIE

Covid, le vrai bilan de la pandémie

Officiellement, plus de cinq millions de personnes seraient décédées du covid entre les mois de novembre 2019 et 2021. Mais le bilan réel serait de 12 à 22 millions de morts, d'après de nouvelles estimations mises en lumière mi-janvier par la revue *Nature*. Pour cause, les relevés statistiques ne sont pas aussi précis d'un pays à l'autre. La Chine est par exemple soupçonnée d'avoir minimisé son bilan en déclarant seulement 5 000 morts du covid en deux ans, pour une population de 1,4 milliard d'habitants. Des évènements graves, comme un conflit armé ou une catastrophe naturelle, peuvent aussi biaiser les statistiques : la guerre de 2020 au Haut-Karabagh aurait ainsi occulté des milliers de décès dus à l'épidémie.

Même lorsque les relevés semblent précis, ils ne sont pas toujours harmonisés à l'international. Au début de la pandémie par exemple, les Pays-Bas comptabilisaient uniquement les patients décédés après avoir été testés positifs, tandis que la Belgique recensait les morts non testés dès lors qu'ils avaient manifesté les symptômes de la maladie.

Des scientifiques ont donc estimé la part des « décès excédentaires » (« *excess deaths* » en anglais) dus au covid. C'est la différence entre le nombre de morts officiellement enregistrés et celui que l'épidémie devrait logiquement avoir entraîné. Ils tiennent compte de la contagiosité de la maladie, de sa létalité, ou encore du nombre de morts habituellement observé sur une année sans pandémie. Le calcul de la mortalité excédentaire n'est cependant pas une science exacte. La différence entre une année avec épidémie et une année sans peut par exemple dépendre d'un phénomène de vieillissement de la population, qui biaiserait aussi les résultats.

● FABIEN TRÉCOURT

À LIRE

- David Adam, « The pandemic's true death toll. Millions more than official counts », *Nature*, janvier 2022.

© SAMUEL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

© AF/ALAMY

CULTURE POP

Western : le crépuscule des idoles

À la fin du 19e siècle, Shinbone est une bourgade animée de l'Ouest américain. L'ambiance des saloons est égayée de bagarres et de rires gras, les échoppes improvisées bondées de clients ; les truands mènent la grande vie. Une vingtaine d'années plus tard, en 1910, tout a disparu. La loi et l'ordre règnent ; les rues sont propres et fonctionnelles, mais froides et désertes… En réalité, Shinbone n'existe pas ; c'est une ville fictive, inventée par le cinéaste John Ford dans *L'homme qui tua Liberty Valance* (1962).

Ce western met en scène cette localité à deux époques différentes pour montrer et critiquer son évolution. En filigrane, il reflète l'histoire des États-Unis. Un mode de vie anarchique, mais épique et vivant, aurait été emporté par les vents de la modernité… Cette évolution renvoie à une question classique en philosophie politique : comment l'humanité est-elle passée d'un « état de nature » sans foi ni loi à une société civile, reconnaissant à chacun des droits et des devoirs ? Les westerns du genre crépusculaire vont cependant plus loin, renchérit le philosophe Robert Pippin. Ils mettent en question la prétendue réussite de la modernité. « *Si nous considérons les westerns comme une réflexion sur la possibilité pour les sociétés modernes, bourgeoises et domestiques de se perpétuer, de susciter allégeance et sacrifice, de se défendre contre leurs ennemis, d'inspirer admiration et loyauté* (…), *ce qui nous surprend dans nombre d'entre eux* (…), *c'est qu'ils expriment un doute radical sur les capacités des sociétés modernes* (…) *à y parvenir.* » Dans ces films, la régulation des sociétés modernes garantit certes une sécurité et un confort, mais cet embourgeoisement encourage aussi les faux-semblants, l'hypocrisie et les dérobades. Les valeurs à même de protéger et de fédérer les peuples – comme le code de l'honneur, la bravoure, le sens du sacrifice… – auraient été l'apanage des hommes libres du Far West. Inlassablement porté à l'écran par Hollywood, cet idéal d'une vie de cow-boy est mis à mal par la réalité de l'histoire, des massacres d'Indiens ou encore de l'esclavagisme. Mais comme le résume un journaliste dans *L'homme qui tua Liberty Valance* : « *On est dans l'Ouest, ici. Quand la légende dépasse la réalité, alors on publie la légende.* » ●

À LIRE

- *Philosophie politique du western. Les ambiguïtés du mythe américain* Robert B. Pippin (Cerf, 2021).

John Wayne dans *L'homme qui tua Liberty Valance*, 1962.

DYSLEXIE

Faut-il étiqueter les enfants ?

Si les professionnels de la santé et de l'éducation s'accordent à recommander un repérage précoce des difficultés d'apprentissage de la lecture, beaucoup de parents redoutent que leur enfant soit étiqueté comme « dyslexique ». Selon la chercheuse britannique Cathryn Knight, leurs craintes pourraient être fondées. Pour arriver à cette conclusion, elle a comparé les aspirations scolaires de 721 adolescents signalés comme dyslexiques par leurs parents ou enseignants, à celles d'un groupe de jeunes de même âge, même genre, mêmes variables socioéconomiques et mêmes niveaux en mathématiques et en lecture. Ses résultats montrent que, toutes choses égales par ailleurs, l'étiquetage comme dyslexique est corrélé à une moins bonne opinion de leurs compétences scolaires comme de leur probabilité à poursuivre des études universitaires. Il reste néanmoins à établir dans quelle mesure ces résultats sont ou non extrapolables à d'autres systèmes éducatifs. ● **B.K.**

À LIRE

- Cathryn Knight, « The impact of the dyslexia label on academic outlook and aspirations. An analysis using propensity score matching », *The British Journal of Educational Psychology*, vol. XCI, n° 4, décembre 2021.

PÉDAGOGIE

Unschooling, un choix radical

©RICHNPIT/GETTY

Laisser les enfants libres d'apprendre à lire, écrire ou compter de la même manière qu'ils ont appris à marcher, sans pression ni intervention des adultes, tel est le rêve des parents « *unschoolers* » auprès de qui le philosophe de l'éducation Jean-François Nordmann a enquêté. Principalement investi par les parents ayant choisi l'instruction en famille, l'*unschooling* se caractérise par un refus de tout cadre éducatif. Pas de programme, pas d'heures ni de lieux dédiés aux apprentissages, pas de supports pédagogiques : seuls l'intérêt et la curiosité de l'enfant sont considérés comme les moteurs légitimes de ses apprentissages. De quoi constituer une pédagogie à part entière ? En partie, estime le chercheur, qui souligne les ressemblances avec la pédagogie libertaire d'Alexander Neill ou celle des « écoles démocratiques ». À ce titre, la non-directivité parentale ne doit pas être interprétée comme une défection. Au contraire, il s'agit pour les parents *unschoolers* de cultiver une attitude d'écoute et d'ajustement constante aux demandes d'apprentissage de l'enfant, doublée d'une confiance en sa capacité de grandir et d'apprendre en faisant fi des normes scolaires. ● **B.K.**

À LIRE

- Jean-François Nordmann, « "Unschooling" et accompagnement des "apprentissages autonomes" : une pédagogie radicale ou un au-delà de la pédagogie ? », *Spécificités*, n° 16, 2021/2.

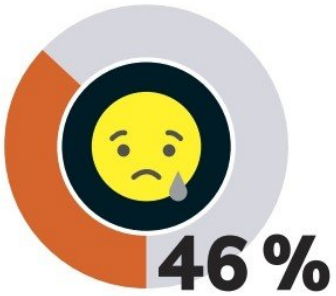
COLLÈGE

Les classes de niveaux, une fausse bonne idée

Considérée en France comme contraire au principe d'égalité, la constitution de classes de niveau est pourtant systématisée dans de nombreux pays tels que le Royaume-Uni, où l'homogénéité des élèves est vue comme un moyen d'exploiter au mieux le potentiel de chacun. Pour mieux comprendre l'impact de ces dispositifs, l'University College de Londres a mené une vaste enquête auprès de 11 546 élèves et 597 enseignants du secondaire. Ses résultats mettent en lumière plusieurs effets pervers. Les chercheurs notent d'abord une influence négative de ces regroupements sur la mixité sociale et ethnique, parfois aggravée de discrimination : à niveau scolaire égal, un élève blanc a par exemple 2,09 fois plus de chance qu'un élève noir d'être affecté dans un groupe de niveau supérieur en mathématiques. En outre, le fait d'appartenir à un groupe de faible niveau est fréquemment corrélé à une moindre confiance en soi. Enfin, l'enquête a révélé la persistance d'une allocation inégalitaire des ressources : les enseignants des meilleures classes ayant tendance à être plus hautement qualifiés et à faire état de pédagogies plus ambitieuses. ● **B.K.**

À LIRE

- Anna Mazenod, « Classes de niveau : variations internationales dans les regroupements d'élèves et la constitution de classes au collège », *Revue française de pédagogie*, n° 212, 2021/3.
- Pauline Givord et Milena Suarez Castillo, « Qu'est-ce qu'un bon lycée ? Mesurer les effets établissements, au-delà de la moyenne », *Économie et statistique*, n° 528-529, décembre 2021.



des 18-30 ans en proie au pessimisme

Soit le taux le plus élevé depuis le lancement en 2016 du baromètre annuel de la Direction de la jeunesse, de l'éducation populaire et de la vie associative. Au total, seuls 59 % des jeunes considèrent que leur vie actuelle correspond à leurs attentes, contre 65 % en 2020. Cette sinistrose serait d'abord le reflet d'un ras-le-bol face une crise sanitaire qui dure et bouleverse les projets d'avenir. ● **B.K.**

pratiquent une activité bénévole

Ce chiffre est en nette hausse depuis 2019 (37 %). Sport (31 %), éducation (19 %), culture (17 %) et social (17 %) arrivent en tête des domaines dans lesquels les jeunes s'engagent. Fait significatif : 22 % des jeunes envisagent aujourd'hui de s'engager pour la défense de l'environnement. ● **P.T.**

À LIRE

• Solen Berhuet *et al.*, « Baromètre DJEPVA sur la jeunesse 2021 », Credoc, janvier 2022.

© CATHERINE DELAHAYE/GETTY

JEUNESSE

Pourquoi quitter le nid ?

Alors que dans les années 1970, la décohabitation parent-enfant signait souvent la fin des études, la recherche du premier emploi et l'installation en ménage, les transformations de la société ont progressivement désynchronisé ces étapes, reconfigurant ce rite d'entrée dans l'âge adulte.

Pour comprendre la diversité des trajectoires d'accès à un logement autonome des jeunes d'aujourd'hui, les chercheurs du Centre d'études et de recherches sur les qualifications (Cereq), ont exploité les données de l'enquête « Génération », qui depuis la fin des années 1990 suit le parcours de plusieurs dizaines de milliers jeunes après leur sortie du système éducatif.

À l'échelle générationnelle, leurs résultats font état d'une légère augmentation des décohabitations avant la fin des études – qui concerne 33 % des jeunes sortis du système éducatif en 2010 contre 28 % de ceux sortis en 1998 – combiné à un recul des départs du domicile parental au cours des cinq premières années de vie active – 66 % des jeunes sortis en 2010, contre 70 % en 1998.

Discrètes, ces tendances générales traduisent pourtant l'impact de deux évolutions sociales majeures que sont l'allongement de la durée des études et l'accroissement des difficultés d'entrée sur le marché du travail. En effet, quelle que soit la génération, ce sont les jeunes les plus diplômés qui décohabitent le plus : en 2010, 72 % des nouveaux titulaires de master ou doctorat avaient quitté le nid contre seulement 11 % des jeunes sortis sans diplôme. Parallèlement, la probabilité de décohabitation au cours des premières années de vie active s'est trouvée, au fil des générations, de plus en plus fortement corrélée aux conditions d'emploi : ainsi, un jeune au chômage de la génération 2010 avait environ 5,3 fois moins de chance de quitter le domicile parental qu'un jeune en CDI bien rémunéré, contre seulement 2,6 fois moins pour la génération 1998. En outre, être précaire freine également l'installation en couple, comme en témoigne le recul inédit de cette modalité de décohabitation pour la génération 2010.

Les chercheurs soulignent néanmoins d'autres tendances plus réjouissantes pour les jeunes, telles que l'essor des colocations, qui offrent des opportunités de décohabitation à moindre coût, ou l'assouplissement progressif des normes d'emploi, qui atténue progressivement auprès des bailleurs le caractère stigmatisant des CDD

● **BÉATRICE KAMMERER**

À LIRE

• Alexie Robert et Emmanuel Sulzer, « S'installer chez soi, avec quel emploi et quel salaire ? » *Bref*, n°416, Cereq, 2021.

REPÈRES
LE NATIONALISME, FACTEUR DE SÉCESSION ?

L'historien autrichien Andreas Kappeler, éditeur d'un volume sur la formation des élites nationales [1], distinguait trois situations dans lesquelles le nationalisme pouvait être un facteur de sécession, ou du moins faire bouger les lignes.

D'abord, dans le cas, classique au 19e siècle, de nationalités privées d'État : c'était, avant 1820, le cas des Allemands, des Italiens, des Grecs et des Polonais. L'aspiration est celle du rassemblement politique.

Ensuite, celui de nationalités différentes placées sous une même tutelle : les Hongrois, les Irlandais, les Norvégiens avant 1900. La crainte de perdre leur identité culturelle les pousse à faire sécession.

Enfin, de minorités incluses dans un État : Gallois, Écossais, Albanais en Serbie depuis 1991. L'aspiration est celle de l'autonomie locale.

Aussi éclairante qu'elle soit, cette typologie ne recouvre pas un processus massif au 20e siècle : la décolonisation de l'Afrique et de l'Asie. Même si, au point départ, la situation est différente (il s'agit de populations aux identités multiples, intégrées dans un empire qui, en général, ne cherche pas ou peu à les assimiler), le processus aboutit au même résultat : une fois libérées, les élites africaines ou asiatiques inscrivent leur pays dans le cadre national dessiné par l'ex-puissance coloniale, comme s'il n'existait pas d'autre manière de se libérer qu'en reproduisant le modèle de l'État-nation. ● N.J.

[1] Andreas Kappeler, *The Formation of National Elites*, Dartmouth Publishing Co Ltd, 1992.

© CHRISTOPHE CALAIS/CORBIS/GETTY

Des Albanais du Kosovo lors d'une manifestation le 17 février 2008, jour de la déclaration d'indépendance du Kosovo par rapport à la Serbie.

Ces protonationalismes accréditeraient la thèse d'un « sentiment national » antérieur à l'exercice d'une souveraineté populaire, fondé sur des solidarités guerrières, culturelles ou religieuses, et l'identification à un monarque.

D'autres historiens, plus convaincus de la modernité de la forme nationale, contestent ces thèses. Ernest Gellner (1925-1955), par exemple, nie qu'un sentiment national ait pu voir le jour avant la révolution industrielle, soucieuse de se procurer des travailleurs polyvalents, et surtout avant qu'un État se charge de mettre en place une langue dominante et un système scolaire un tant soit peu inclusif, chargé précisément de porter le message unificateur. Donc, pour E. Gellner, pas de nationalisme sous l'Ancien Régime faute d'un acteur économique et culturel unificateur. C'est le nationalisme de l'État qui crée les nations, et non l'inverse.

TROIS REPÈRES

C'est une vision bien différente que défend Anne-Marie Thiesse lorsqu'elle définit la nation comme « *le principe légitimant l'État* », celui au nom duquel une communauté déjà constituée revendiquera le droit de se doter d'un État indépendant, d'un territoire et d'institutions propres. P. Ory le souligne lui aussi à plusieurs reprises : l'idée de nation est moderne en ce qu'elle suppose que le peuple est la source légitime du pouvoir de l'État, et non Dieu ou l'ancienneté d'une dynastie. Autrement dit, l'État ne fait que mettre en œuvre la volonté de la nation. Les révolutions ayant défié sinon détrôné des monarques sont donc les moments essentiels de la formation du sentiment national. Trois repères sont importants dans cette histoire : les Révolutions anglaises de 1642 et 1688, l'indépendance des États-Unis (1776) et, bien entendu, la Révolution française (1789), au lendemain de laquelle la Nation commença à porter une majuscule.

Le siècle suivant, souvent surnommé siècle du « printemps des peuples » a été le théâtre de nombreuses révoltes ayant, au nom de la « libération nationale », ébranlé deux grands empires – le Saint-Empire romain germanique, et celui des Ottomans en Europe du Sud – et vu se former l'Italie. Cette histoire républicaine de la nation diffère donc de son histoire sociale et mobilise surtout les idées pour résoudre le « mystère » de la nation : comment un peuple de paysans s'imagine-t-il former une nation ? Aussi, le rôle des élites intellectuelles est-il directement concerné, et aussitôt contesté.

Peu de livres sur le sujet ont été publiés ces vingt dernières années sans faire le même constat : celui de la multiplication des États-nations. Principalement sur les ruines de vastes ensembles qui se voulaient résolument internationalistes et réformateurs, pas moins de vingt pays ont vu le jour durant la décennie 1990 en Europe de l'Est et dans les Balkans. Dans le même temps, l'anthropologue Marcel Detienne s'interrogeait : qu'est-ce qu'une identité nationale, sinon un « mystère » ? En 1905, Émile Durkheim écrivait déjà que le concept de nation était une « *idée mystique obscure* », quoique peut-être fondée sur une « *communauté de souvenirs* ». Un peu plus tôt, Maurice Barrès déclarait que la conscience nationale n'était autre que « *la voix des ancêtres* », c'est-à-dire celle des morts peuplant les cimetières. Jules Michelet écrivait que « *la langue est le signe principal d'une nation* ». En France, il est pratiquement incontournable de citer Ernest Renan qui, en 1882, écrivait à la fois qu'une « *nation est une âme, un principe spirituel* », mais aussi « *un consentement actuel, le désir de vivre ensemble : la nation est un plébiscite de tous les jours* », formule qui atteindra à la célébrité. La formule d'E. Renan est aussi symbolique que les autres : en réalité, nul ne se lève tous les matins pour aller voter, et les assemblées dites « nationales » rassemblent des gens qui ne sont visiblement pas d'accord.

L'historien Pascal Ory, auteur d'une récente somme sur le sujet distingue la nation des autres formes politiques en ce qu'elle ne considère pas seulement l'héritage héroïque ou culturel du passé, mais se veut un projet d'avenir. Généreux, et au fond peu soucieux de dénouer l'énigme, Edgar Morin définit quant à lui l'État-nation comme « *un être à la fois territorial, politique, social, culturel, historique, mythique et religieux* ». Il a sans doute raison, mais il oublie tout de même qu'il existe des nations sans territoire, sans État (les Kurdes), d'autres parlant de multiples langues (les Suisses), ne lisant pas les mêmes livres (les Belges), n'ayant qu'une courte histoire commune (les Pakistanais). Quant aux religions, elles sont plutôt internationales. L'État-nation, c'est-à-dire la coïncidence d'une entité politique indépendante avec une population partageant un certain nombre de traits communs, est donc un idéal-type, ou bien encore ce que les linguistes appellent un terme « performatif », c'est-à-dire qui est censé réaliser ce qu'il prétend décrire. Dire qu'un État est national, c'est vouloir qu'il le soit. D'où un problème : si, comme le veut une tradition allemande incarnée par les philosophes Johann von Herder (1744-1803) et Johann Fichte (1762-1814), la nation est le produit d'une culture et d'une mentalité héritées du passé, la formation d'un État qui lui correspond en est la conséquence logique. Mais si la nation est un projet politique (quelque chose comme un « contrat social »), sa culture commune est plus probablement la conséquence d'une action de l'autorité politique.

Pour les historiens, la question semble un peu plus concrète. Tous soulignent que les nations n'ont pas toujours existé, en dépit de leur prétention fréquente à l'éternité. Le mot lui-même apparaît dans la Bible latine des premiers siècles : les nations désignent alors les païens par opposition aux juifs et aux chrétiens. « *Natio* » vient du verbe naître, et peut désigner des catégories de personnes dont on dit qu'elles sont nées quelque part, c'est-à-dire ailleurs. Au Moyen Âge, il s'applique à des étrangers, dits de « de la nation X ou Y », ou par extension, à un groupe professionnel particulier (la nation des marchands).

L'idée de se réclamer soi-même d'une nation n'apparaît que progressivement entre le 15e et le 18e siècle. Quel en est le moteur ? Les interpré[illegible]s divergent selon que l'on fait n[illegible]e sentiment national de la cult[illegible]e la conscience d'une unité terr[illegible]e ou de l'accession à une forme [illegible]- veraineté populaire, c'est-à-d[illegible]s démocratique.

SENTIMENT NATIONAL

L'une des thèses les plus ori[illegible]s est celle de Benedict Ander[illegible]i place dans l'imprimerie et l'in[illegible]e capitaliste du livre le moteu[illegible]n protonationalisme, entendu au sens de « communauté imaginaire » portée par une langue et projetée sur des cartes. Guy Hermet, pour sa part, évoque le ressentiment guerrier lié à des affrontements prolongés ou répétés, par exemple celui qui opposa les chrétiens d'Espagne à ceux qu'on appelait alors les Maures, ou bien les Russes aux Mongols, ou encore les Français aux Anglais durant la guerre de Cent Ans (1337-1453), désormais pourvus d'une héroïne et martyre ayant sa place au Panthéon national.

Un peu plus tardivement la dissidence religieuse, avec son cortège de guerres entre catholiques et réformés, vit apparaître ce que l'on nommerait aujourd'hui des Églises nationales, selon le principe que « *la religion du monarque est aussi celle de son sujet* ».

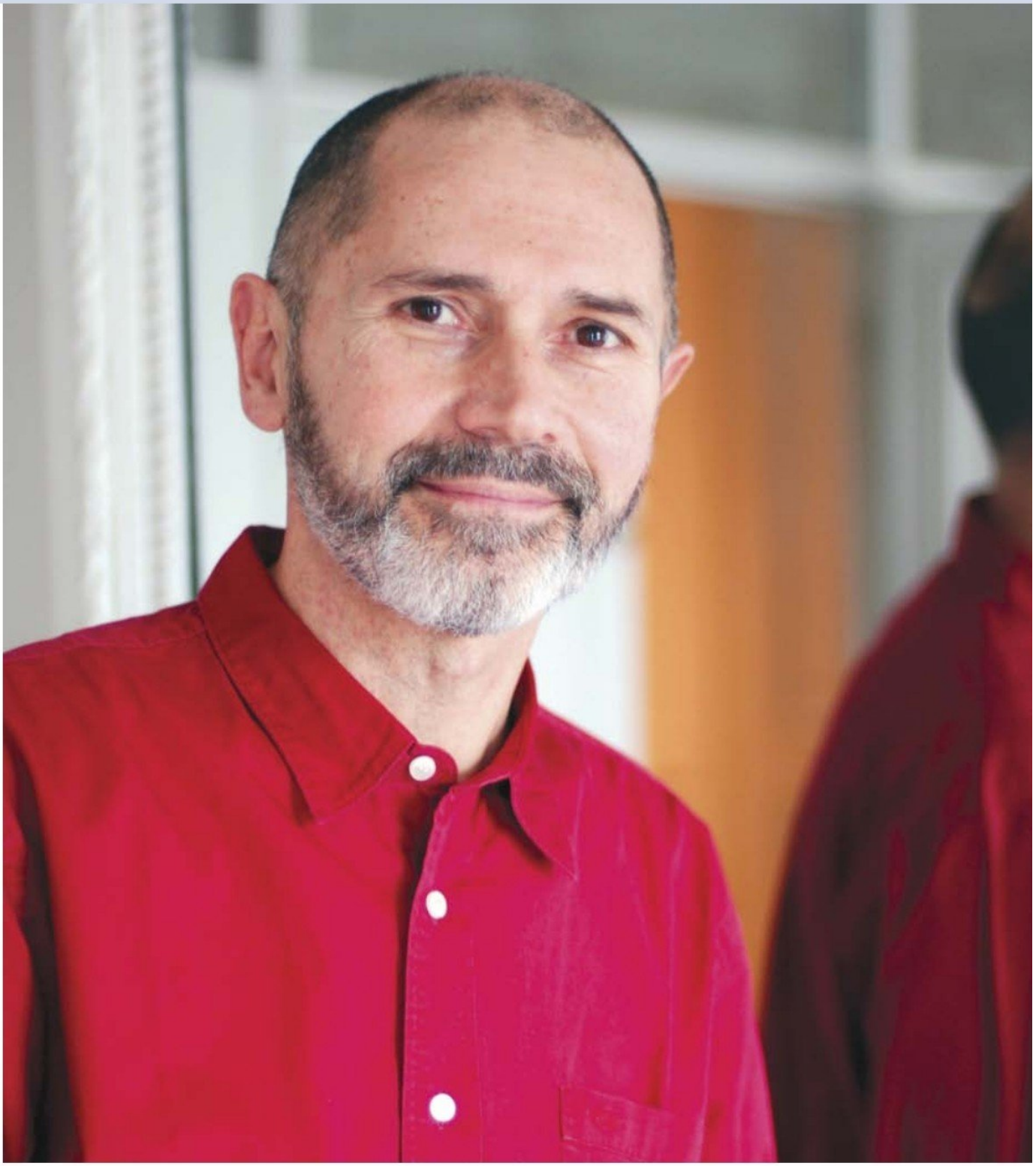
ENJEU

QU'EST-CE QU'UNE NATION ?

On croyait cette notion périmée, engloutie par la mondialisation. On la pensait aussi fantasmée, voire suspecte. Voilà pourtant qu'elle resurgit, plus dynamique que jamais. Enquête sur une notion plurielle.

© JANALI LAGHARI/PACIFIC PRESS/LIGHT ROCKET/GETTY

Hyderabad, Pakistan, 10 août 2017. Écolières défilant pour célébrer le 70e anniversaire de l'indépendance pakistanaise.



© DRFP/BRIDGEMAN IMAGES

CHRISTOPHE ANDRÉ

VIVRE AVEC LES ORAGES

De Sénèque à Malherbe en passant par Boèce, le concept philosophique de la consolation remonte à l'Antiquité. Un thème intemporel et universel, dont Christophe André s'empare pour le remettre au goût du jour.

© WIKICOMMONS

Johann von Herder

1 Un peuple, une culture

C'est en Allemagne que la nation a d'abord été définie comme un ensemble culturel, antérieur à la création de l'État. À la fin du 18e siècle, l'Allemagne est perçue comme une nation « littéraire » où les poètes, tel Friedrich Hölderlin, célèbrent le *Heimat*, terme signifiant le pays de naissance, auquel on reste attaché jusqu'à sa mort. Mentor du jeune Goethe, le philosophe **Johann von Herder** définit ainsi la nation allemande comme une communauté humaine, un peuple (*Volk*), issu du même sang, partageant histoire et culture, dont les éléments sont la religion, la race et la langue. Cette vision romantique de la nation est combinée à un idéalisme philosophique célébrant l'autonomie à la suite d'Emmanuel Kant. J. Herder est étranger à tout nationalisme offensif impliquant l'impérialisme et la guerre. Au contraire, il célèbre la raison humaine, à l'œuvre dans l'âme collective de la nation. De même, **Johann Fichte**, dans les *Discours à la nation allemande* (1807-1808), prononcés alors que l'Allemagne est sous occupation française, en appelle à la renaissance de l'Allemagne par la langue, la religion chrétienne et l'éducation philosophique.

© WIKICOMMONS

Ernest Renan

2 Un projet politique

En 1871, l'Alsace et une partie de la Lorraine, appartenant jusque-là à la France, sont annexées par la Prusse, suscitant séisme politique et vives controverses. D'un côté, l'historien allemand Theodor Mommsen juge légitime cette annexion au motif que ce sont des territoires où l'on parle allemand. L'historien français **Numa Fustel de Coulanges** lui oppose une autre conception : la nation n'est pas caractérisée par la culture, la langue ou même la race, mais le produit d'une volonté commune, elle-même fondée sur des affects, des idées et des intérêts collectifs. Dans une conférence en Sorbonne devenue célèbre, donnée en 1882, « Qu'est-ce qu'une nation ? », le philologue **Ernest Renan** lui emboîte le pas, définissant la nation comme un « *plébiscite de tous les jours* ». La nation a bien une âme, mais celle-ci n'est pas éternelle ; elle est le produit de l'expérience, des sacrifices du passé comme des projets d'avenir. E. Renan ouvre ainsi la voie à une définition « politique » de la nation définie comme vivre-ensemble, dominante en France.

DÉCRYPTAGE

CINQ CONCEPTIONS DE LA NATION

3 Un imaginaire

Dans le sillage d'E. Renan, le sociologue **Benedict Anderson** compare les nations à « *des communautés imaginées* ». Ce recours à l'imaginaire tient au fait que les citoyens, dans les nations modernes, ne peuvent se connaître mutuellement et construisent leur appartenance à une identité nationale sans cesse mouvante. La nation n'est pas donnée, elle est inventée par la formation d'une mémoire commune, elle-même construite par l'État.

Benedict Anderson, *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La Découverte, 1996.

4 Un produit du nationalisme

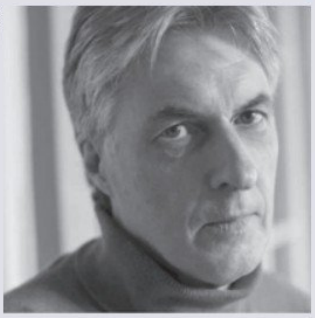
© WIKICOMMONS

Ernest Gellner

Le philosophe **Ernst Gellner** estime que la nation est le produit du nationalisme, une idéologie forgée au sein des États. Pour lui, l'État se définit par le double monopole de la violence physique légitime (selon Max Weber) et de l'éducation des citoyens. Le nationalisme constitue un élément clé de cette éducation étatique qui permet de faire des citoyens capables d'une cohésion devenue indispensable pour faire face au développement du capitalisme moderne. C'est le passage d'une société agraire à une société industrielle qui pousse à la création de la nation au 19e siècle.

Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, 1983, éd. fr., Payot, 1989.

5 Un rempart contre le nationalisme


© DR

Gil Delannoi

Le politiste **Gil Delannoi** s'oppose à la vision d'E. Gellner qui assimile la nation au nationalisme et par extension à la guerre ou à la colonisation. Au contraire, il faut distinguer la nation comme forme et projet politique qui a permis aux États démocratiques de s'épanouir, et le nationalisme qui a pu attiser la dynamique autoritaire par volonté des États d'imposer une hégémonie politique et culturelle. Le nationalisme correspond à la volonté de faire coïncider les deux acceptions, politique et culturelle, de la nation. Ce qui est peu compatible avec l'idéal démocratique.

● **JEAN-VINCENT HOLEINDRE**

Gil Delannoi, *La Nation contre le nationalisme*, PuF, 2018.

N'oublions pas, en effet, que le 19e siècle est aussi celui où se forment deux idéologies apparemment opposées au nationalisme : l'anarchisme, qui veut abolir l'État, et le socialisme, qui, entend dépasser le nationalisme. En 1848, Karl Marx déclarait que « *les démarcations nationales et les antagonismes entre les peuples disparaissent de plus en plus avec le développement de la bourgeoisie, la liberté du commerce, le marché mondial, l'uniformité de la production industrielle et les conditions d'existence qu'ils entraînent* » (*Manifeste du Parti communiste*). Les conditions sont donc réunies pour que de nouvelles solidarités – entre les « *prolétaires de tous les pays* » – mettent fin, d'une part, au règne de la bourgeoisie et, d'autre part, aux antagonismes entre les nations. Comme le développera l'historien marxiste Eric Hobsbawm (1917-2012), l'idée de nation ne serait finalement qu'une superstructure bourgeoise qui, du fait de ses propres contradictions, finira par s'effacer d'elle-même devant la situation sociale créée. L'histoire a cependant montré les limites d'une telle prophétie : aucun des États ayant adopté le socialisme n'a échappé au moule national. Après l'effondrement de leur régime, certains (l'URSS, la Yougoslavie) se sont fragmentés, d'autres se sont réunis (l'Allemagne) sur le tracé de nationalités antérieures.

ASSIMILATION DES DIFFÉRENCES

Autant les commentateurs du 19e siècle envisageaient la nation comme un idéal rassembleur, autant ceux du 20e y perçoivent un facteur de division. Il y a de bonnes raisons à cela : deux guerres mondiales ont vu s'affronter des nations entre elles, et les conceptions ethnoraciales du nationalisme ont été directement impliquées dans des crimes de masse inégalés. En dépit du succès, même postcolonial, de la forme État-nation, parler « d'identité nationale », invoquer « la nation » et ses particularismes ne va jamais sans provoquer des soupçons d'hostilité soit contre ses voisins, soit contre ceux des citoyens qui ne « ressemblent pas » au modèle du citoyen national. La même ambivalence règne parmi les historiens entre ceux qui décrivent la construction des nations comme un lent processus d'assimilation des différences, et ceux qui n'y voient qu'une forme de colonisation interne et d'imposition culturelle brutale.

Tirant les leçons de ces écueils, Alain Dieckhoff, jugeait en 2002 qu'il était temps de réviser nos vues sur l'idéal de coïncidence entre citoyenneté et nationalité : dans une Europe en marche vers des formes de transnationalité et de circulation intense des personnes, il était temps de repenser à ce que pouvait être un État postnational, c'est-à-dire débarrassé du principe de la « *congruence entre culture et politique* ». Citant l'exemple de la Suisse, il ne voyait pas d'objection au développement d'un imaginaire citoyen fondé sur la pluralité des langues, des cultures et des allégeances religieuses, y voyant une solution à la fois pour l'intégration européenne et pour la coexistence de minorités culturellement éloignées les unes des autres.

Dissocier nation et citoyenneté, c'est ce qu'on appelle le « multiculturalisme ». Tout le problème est de savoir s'il peut constituer, comme dirait E. Renan, « *un plébiscite de tous les jours* » ou bien un « legs du passé », c'est-à-dire une formule déjà maintes fois utilisée et qui était celle des empires. La démocratie peut-elle se passer de la nation ? La réponse est encore à venir. ● **NICOLAS JOURNET**

© KEAN COLLECTION/GETTY

Signature de la Déclaration d'indépendance américaine le 4 juillet 1776, en présence de deux futurs présidents, Thomas Jefferson et John Adams.

À LIRE

- Pascal Ory, *Qu'est-ce qu'une nation ? Une histoire mondiale*, Gallimard, 2020.
- Gérard Noiriel, *Qu'est-ce qu'une nation ?* Bayard, 2015.
- Guy Hermet, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Points, 2014.
- Marcel Detienne, *L'identité nationale, une énigme*, Folio, 2010.
- Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Points, 2001.
- Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Folio, 2001.

blessée soit à nouveau capable d'éprouver des moments de bien-être, de confiance et de bonheur. Autrement dit, qu'elle soit capable de s'autoconsoler.

Comment peut-on parvenir à se consoler soi-même, lorsqu'aucune épaule ne nous est proposée pour pleurer ?

Cela me semble plus compliqué, car la consolation a une dimension sociologique et anthropologique. Cet acte nous ramène à l'interdépendance et au besoin absolu que nous avons des autres, en particulier quand nous sommes dans l'adversité. Au fond, nous sommes mal équipés pour encaisser et nous remettre tout seul de grands chocs. Dans mon esprit, les autoconsolations sont une deuxième étape, équivalente au déroulement des psychothérapies. Lorsqu'un psychothérapeute travaille avec son patient pendant une consultation, il le fait réfléchir, le conseille éventuellement, et lui recommande certains changements. Mais le travail le plus important intervient dès que le patient s'en va et travaille par lui-même, expérimente, jusqu'à la prochaine séance. Ici, c'est l'élan reçu grâce à autrui qui nous permet de faire ces efforts d'autoconsolation. Ces derniers ne sont possibles qu'une fois que les « hétéroconsolations », selon moi nécessaires, nous ont remis en marche avant.

> « LA MÉDITATION, C'EST APPRENDRE À ACCUEILLIR LA SOUFFRANCE. »

Distanciation sociale et gestes barrières, auxquels nous sommes contraints actuellement, ne constituent-ils pas des entraves à ces élans de solidarité ?

Les gestes barrières sont des obstacles transitoires, mineurs et surmontables. Je pense que nous pouvons exprimer notre affection par nos mots, notre présence. Avec un masque et des mains propres, nous pouvons poser la main sur l'épaule, voire faire un câlin, un *hug* comme disent les Anglo-Saxons, si tout le monde est vacciné.

Quels sont les mécanismes en jeu dans la consolation ?

La consolation agit par des mécaniques psychologiques et physiologiques multiples. Dans le livre, je cite une étude réalisée sur des enfants hospitalisés pour des maladies respiratoires sévères, qui montre combien l'attention suspend la douleur. Les résultats indiquent que lorsqu'un adulte lit des histoires à ces jeunes malades pendant une demi-heure quotidienne pendant une ou deux semaines, leur taux de cortisol salivaire, un marqueur de stress, diminue. Tandis que celui d'ocytocine, l'hormone du bien-être, augmente. Et ce plus fortement que par la simple présence de l'adulte car, en les embarquant dans un autre monde, la peur et la douleur passent à l'arrière-plan. Prendre un temps de respiration hors du chagrin, une bouffée de bonheur, s'extraire provisoirement de sa peine ; voilà ce que les anciens appelaient le « divertissement ». J'ajouterai que cela implique une condition : que les divertissements soient accomplis en pleine conscience. Scroller sur des écrans, sans être pleinement présent et attentif à l'activité à laquelle on s'adonne, procurera de moins bons résultats. L'effet antalgique de la consolation est aussi bien renseigné. Des spécialistes observent par imagerie à résonance magnétique (IRM) le fonctionnement cérébral d'une personne, à qui ils infligent une douleur physique, par l'utilisation d'un tube d'eau bouillante dont la température n'excède pas quarante-cinq degrés, afin de ne pas provoquer de brûlures. Résultat : la présence et l'affection du partenaire sentimental de la personne, lui parlant gentiment ou lui tenant la main, auraient une incidence positive sur ses perceptions subjective et objective de l'agression. La souffrance perçue est moins forte et l'activation cérébrale est moindre. Le tube n'est pas moins chaud, mais la chaleur fait moins mal, du fait de l'accompagnement de l'être aimé. En outre, des mécanismes de restructuration cognitive, plus complexes, entrent certainement en jeu. L'histoire que nous retiendrons d'une adversité ne sera pas la même si nous avons été abandonnés ou, inversement, si nos proches étaient là pour nous soutenir et faire de leur mieux pour nous aider. L'amour de nos semblables nous remet à croire que la vie en vaut la peine. C'est sans doute ce que la consolation nous offre de plus durable et profond.

Vous évoquez les activités de pleine conscience. En quoi la méditation peut-elle aider à nous consoler ?

La consolation ne vise pas le déni, l'effacement du problème, mais son acceptation. Accepter que quelque

du livre, que j'ai mis du temps à rédiger. J'ai compris par ces circonstances personnelles et par ces mots l'importance de savoir consoler et de théoriser cette pratique. Ma curiosité pour ce thème a été enclenchée. C'est ainsi qu'a pris naissance ce livre.

Quelle distinction établir entre réconfort et consolation ?

À mes yeux, le réconfort est plus ponctuel, plus centré sur l'instant, moins profond et moins vaste que la consolation. La différence entre les deux se situe surtout dans leur intention. Le réconfort consiste à apporter son aide à autrui pour le relever, avant de rapidement passer à autre chose. Une personne qui cherche à consoler a compris que la souffrance de l'autre risquait de durer. Elle s'engage alors dans un accompagnement prolongé, un processus plus étalé dans le temps. Après avoir envoyé ce livre à l'imprimerie, j'ai vu une scène pouvant illustrer cette différence. Sur le quai du métro, un homme a arraché le sac à main d'une dame âgée. La majorité des passagers en était témoin, mais seulement deux personnes se sont arrêtées pour la consoler, en lui mettant la main sur l'épaule, lui offrant un kleenex parce qu'elle pleurait, l'accompagnant jusqu'à la guérite de la RATP pour se renseigner sur les formalités administratives... Par leur durée, ces gestes ont dépassé le simple réconfort. Et ont permis à cette dame de repartir avec l'idée que trois types de personnes peuplent le monde : ceux qui agressent, ceux qui sont indifférents et ceux qui consolent. Sans ces derniers, celle-ci aurait conservé un lien de confiance brisé envers le monde. En ce sens, la consolation est une tentative de réconciliation avec la vie, une remise en lien avec l'existence, l'avenir, les autres et, dans certains cas, avec soi-même.

> « L'INDIFFÉRENCE EST PIRE QU'UNE CONSOLATION MALADROITE. »

On pourrait s'attendre à ce que, dans le titre, le mot « consolation » soit au singulier. Quels en sont les différents types ?

Il y a, d'une part, les consolations directes et « classiques », intentionnellement proposées par nos proches. Lorsqu'un autre être humain tente d'alléger ma peine avec bienveillance, par sa présence, son affection, sa proposition de me remettre dans l'action. D'autre part, se trouvent toutes les consolations indirectes que nous offre la vie, à condition que l'on s'ouvre à elles : contempler le ciel, marcher dans la nature, lire, écouter de la musique, profiter de notre animal domestique venant nous câliner... Ce que j'ai appelé les autoconsolations : les petites grâces de la vie, que l'on redirige vers soi et que l'on accueille de son mieux.

Face au malheur d'autrui, on craint souvent d'être maladroit. Existe-t-il des techniques pour bien consoler ?

Toute une littérature de la consolation court de l'Antiquité grecque et latine à la Renaissance, notamment dans la philosophie stoïcienne, avec Sénèque et Plutarque, puis Boèce au 6e siècle, Malherbe ou Érasme au 16e. Sans prétendre fournir des modes d'emploi, cette littérature, plus actuelle qu'il n'y paraît, tente de donner des repères. Le premier d'entre eux serait de ne pas se précipiter sur la consolation, ni précipiter la consolation. Ce que l'on retrouve souvent, c'est qu'il ne faut pas chercher à être efficace, à provoquer un changement rapide et immédiat pour stopper la douleur ou remettre une personne en état de marche. La consolation doit être une proposition humble, prudente et précautionneuse. Un comportement du temps long, du silence, de la lenteur et, parfois, de l'ennui. À l'inverse de nos modes de vie actuels, dans lesquels la culture des écrans et l'usage excessif des réseaux sociaux favorisent la volonté d'instantanéité et tendent à nous désapprendre la présence attentive et prolongée à autrui. Ensuite, nous avons pris conscience au fil du temps qu'une personne dans la peine perd en capacité d'écoute et de raisonnement. Préférez aux discours de type « *une de perdue, dix de retrouvées* », des paroles sobres, telles que : « *Je suis là, je t'aime, je suis prêt à t'aider.* » La proposition d'actions simples est également conseillée : aller se promener, faire des courses, entreprendre des démarches administratives que le chagrin peut empêcher... Il me semble que l'indifférence est pire qu'une consolation maladroite, dont l'intention a au moins le mérite de vouloir faire du bien. Il faut enfin se souvenir que la consolation n'est pas seulement du réconfort : la présence doit être proposée sur une durée suffisante, jusqu'à ce que la personne

BIOGRAPHIE

Psychiatre spécialisé dans le traitement des troubles émotionnels, anxieux et dépressifs, pionnier dans l'usage de la méditation de pleine conscience en psychothérapie, lauréat du prix Jean-Bernard de la Fondation pour la Recherche Médicale, chroniqueur régulier sur France Inter dans l'émission *Grand bien vous fasse…* Christophe André est également l'auteur de nombreux livres à succès, parmi lesquels *Imparfaits, libres et heureux. Pratiques de l'estime de soi* (Odile Jacob, 2006), *Méditer, jour après jour* (L'Iconoclaste, 2011) ou, avec Alexandre Jollien et Matthieu Ricard, *Trois amis en quête de sagesse* (L'Iconoclaste, 2016).

« *La consolation, c'est la petite lumière d'amour, d'espérance, de soulagement, qui nous est offerte dans la nuit du chagrin et du malheur. Elle ne répare pas ce qui est cassé et ne fait pas revenir ce qui est perdu, elle ne supprime pas l'adversité, mais elle nous aide à faire face, à tenir bon, à ne pas désespérer.* » Telle est l'introduction de la méditation guidée de Christophe André, conçue à l'occasion de la publication de son livre *Consolations. Celles que l'on reçoit et celles que l'on donne* (L'Iconoclaste, 2022). Avec lucidité, le médecin psychiatre, spécialiste des troubles émotionnels et de la méditation, explore les différentes formes de consolations. Par la description de leurs processus et limites, il entend délivrer à ses lecteurs les clés de cet acte humaniste, voué à redonner goût à la vie quand l'existence se trouve brutalisée par la confrontation à la perte ou au malheur. Un texte à la portée de tous, ponctué de témoignages de patients et de souvenirs personnels. C. André se réfère à son expertise de praticien, mais aussi à son expérience intime du cancer : « *En habitant un corps malade, j'ai compris combien était grand mon besoin de consolation.* »

On vous connaît pour vos travaux en matière de psychologie positive, de bonheur, de méditation. Pourquoi avoir aujourd'hui choisi d'aborder le thème plus tragique de la consolation ?

Ce travail sur la consolation est un prolongement de mes réflexions sur le bonheur et la psychologie positive. D'après une phrase de Paul Claudel, que je cite volontiers, « *le bonheur n'est pas le but, mais le moyen de la vie* ». L'exemple le plus pur pour un psychiatre comme moi, c'est la dépression, dont l'un des symptômes centraux est l'anhédonie. Autrement dit, la perte de la capacité à ressentir du plaisir. Or, le bonheur est une affaire très sérieuse : sans lui, les humains n'ont plus envie de construire, d'agir et de traverser une existence faite de souffrance, de vieillissement, où, à la fin, tout le monde meurt. La consolation est un moyen de vivre avec ces orages. Elle consiste à rouvrir la perspective d'un avenir heureux. Sa finalité est de dépasser la difficulté présente : non pas ignorer que la vie est dure, nous sommes bien placés pour le savoir, mais redécouvrir qu'elle est aussi belle et vaut la peine d'être vécue.

« *J'ai longtemps été aveugle à la consolation. En tant qu'humain, je me contentais de réconforter* », confiez-vous en début d'ouvrage. Un élément déclencheur vous a-t-il ouvert les yeux ?

En tant que médecin, j'étais préoccupé par les soins, mais n'étais pas assez attentif à la consolation, qui me semblait devoir être dispensée par les proches de mes patients. En 2015, je suis tombé malade et suis moi-même devenu un patient. J'ai alors vu à quel point, dès qu'un soignant prenait le temps de me sourire, de me rassurer, avant un examen ou une opération, cela me faisait du bien physiquement, m'apaisait. Sans que cela guérisse mon cancer – la consolation ne vise pas à changer le réel –, j'ai pris conscience que ces attentions relevaient d'un besoin humain fondamental. Et qu'elles étaient décisives pour que le soin se passe au mieux. Au contraire, je me suis senti malmené par l'indifférence de certains, avec parfois l'impression de n'être plus qu'un corps dont on allait s'occuper. On vous trimballe sur un brancard et le brancardier pose votre dossier médical sur votre ventre, comme si vous étiez un bureau. Au même moment, j'ai reçu la lettre d'une mère ayant perdu sa fille dans les attentats du Bataclan, me demandant comment et si elle pourrait un jour être consolée. C'était une obligation de ma part de lui apporter une réponse, publiée au début

LA DÉSINFORMATION D'HIER À AUJOURD'HUI

Aussi ancienne que l'humanité, la manipulation est un art tant politique que militaire et financier.

En 1949, le mot désinformation (*desinformatsia*) fait son apparition dans le *Dictionnaire de la langue russe* de Sergueï Ojegov. Forgé par le KGB, le service de renseignement de l'URSS, il désigne l'action de faire valider par quelqu'un que l'on veut induire en erreur une certaine description du réel ou, tel que le définit le politiste François-Bernard Huyghe, le fait de « *propager délibérément des informations fausses, prétendues de source neutre, pour influencer une opinion et affaiblir un camp* [1] ». L'objet d'une opération de désinformation est d'orienter l'action de celui qui reçoit une information qu'il tient pour crédible dans un sens qui lui est défavorable. Dans sa définition originelle par le KGB, la désinformation renvoie en particulier aux opérations militaires d'intoxication de l'adversaire.

Avant la Seconde Guerre mondiale, Staline avait fait exécuter le commandant général de l'Armée rouge, le maréchal Toukhatchevski, sur la foi de faux documents forgés par l'Allemagne nazie qui semblaient fournir la preuve de sa trahison. En 1943, Hitler a été convaincu que les alliés allaient débarquer en Sardaigne et non pas en Sicile par l'opération alliée « Mincemeat » : sur un cadavre échoué sur une plage identifiable comme celui d'un officier anglais, les Allemands avaient trouvé des documents indiquant que de fausses informations seraient envoyées aux Allemands pour leur faire croire à un débarquement en Sicile. Plus tard, pendant la guerre d'Algérie, les services secrets français ont fait parvenir aux chefs de l'Armée de libération nationale des listes de prétendus collaborateurs, ce qui a entraîné l'exécution de plusieurs milliers de soldats. Les Soviétiques, quant à eux, se sont fait une spécialité de la *maskirovka*, le « camouflage », autrement dit des opérations de désinformation militaire.

INFORMATIONS TROMPEUSES

La notion russe de *desinformatsia* est adoptée en 1972 dans la langue anglaise (*disinformation*) et peu de temps après dans la langue française avec ce même sens d'opération délibérée visant à induire en erreur par le recours à des informations trompeuses.

Si le mot « désinformation » est récent, la réalité qu'il désigne est bien plus ancienne. Les Anglo-Saxons emploient volontiers pour désigner cette dernière le terme « *deception* », emprunté aux vieux français. Depuis le Moyen Âge, en effet, et pendant très longtemps le mot « déception », emprunté au latin *deceptio*, désignait la tromperie, autrement dit l'action de tromper ou le fait d'être trompé. Dans son acception anglaise moderne, la *deception* recouvre tous les types de

DOSSIER
Complotisme **Désinformation** Rumeurs **COMMENT LUTTER ?**

La désinformation est une arme de guerre psychologique de longue date. Ses techniques sont bien rodées et pratiquées par des spécialistes discrets. Le développement d'Internet et la multiplication des sources d'information lui donnent aujourd'hui une nouvelle vitalité. Comment lutter ? Des outils de contrôle mis en place sur les réseaux sociaux aux ateliers d'éducation aux médias et à l'information dans les établissements scolaires, les pistes ne manquent pas, mais sont-elles toutes aussi efficaces ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **MAUD NAVARRE**

chose est douloureux, qu'une personne aimée ne ressuscitera pas ou qu'un problème ne disparaîtra pas. C'est exactement ce que propose la méditation de pleine conscience. Lorsque nous sommes confrontés aux contrariétés du quotidien, elle encourage à se poser et observer ce qui est là. À savoir quels sont nos sentiments, pensées et émotions face à elles ; comment celles-ci s'organisent en nous et ce vers quoi cela nous pousse. J'insère une citation très simple et très juste de Stendhal dans le passage de l'ouvrage sur la méditation : « *C'est un moyen de se consoler que de regarder sa douleur de près.* » Autrement dit, considérer la douleur dans l'instant présent pour la laisser décanter tranquillement. Dès lors, au lieu de réagir à la douleur par la fuite ou par la rumination, nous réagissons par la conscience, par la considération apaisée, pour tenter d'y répondre ; pour peu qu'elle ne soit pas trop violente, tout de même ! La méditation, c'est apprendre à accueillir la souffrance et tous les symptômes associés, pour mieux pouvoir se remettre à vivre malgré elle et avec elle. Cela ressemble à l'adage zen : « *Tu ne peux pas quitter un endroit où tu n'as jamais accepté d'arriver.* » Nous ne pouvons prétendre nous détacher de ce qui nous fait souffrir, si nous n'avons pas accepté de le regarder en face et de l'éprouver totalement. D'où cet effet paradoxal de la méditation : elle implique de s'abandonner à sa douleur en restant attentif à ses effets, à la placer dans un espace mental et émotionnel aussi élargi que possible, puis à observer si sa puissance sur nous tend à diminuer.

À l'image des figures bibliques Jacob et Rachel, que vous mentionnez, certains refusent d'être consolés. Comment l'expliquer ?

La consolation est comme une intrusion dans notre chagrin. Il n'est pas toujours facile de l'accepter. Accepter d'être consolé, c'est reconnaître qu'on est en échec, impuissant, fragile, blessé. Il s'agit là d'un aveu difficile, notamment chez les hommes d'une certaine génération. Parfois, la peine est tellement grande qu'il faut respecter ce refus. Il arrive aussi que des personnes ne veuillent pas être consolées pour conserver leur douleur, car c'est le dernier lien qui les rattache à la personne disparue. Beaucoup de parents endeuillés racontent qu'une part d'eux restera inconsolable. « *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* », écrivait le romancier suédois Stig Dagerman. C'est en réalité une position philosophique, stipulant que la consolation n'est qu'une illusion, de la poudre aux yeux, chaque vie étant vouée à la mort. C'est négliger que bonheurs et consolations font que vivre vaut, malgré tout, la peine !

Vous parlez de l'humanité comme d'une espèce consolatrice. Ne retrouve-t-on pas des phénomènes de consolation et d'empathie chez d'autres animaux ?

Cela a effectivement été étudié, notamment chez les grands singes. Les chimpanzés prêtent attention aux individus endeuillés, blessés par des prédateurs ou par accident, vaincus dans un duel. Les autres membres du groupe s'occupent des animaux en peine en venant les épouiller, leur faire des câlins, des bisous. Cette attitude représente probablement un avantage évolutif et adaptatif pour les espèces consolatrices : une fois consolés, les individus en position de faiblesse transitoire seront plus rapidement réintégrés à la communauté, psychologiquement cicatrisés et capables de rejouer leur rôle social. On suppose un phénomène similaire chez les grands mammifères marins et les éléphants. Plus une espèce est richement socialisée, plus elle sera encline à l'interconsolation.

La psychologie a longtemps tenu haut son expertise sur l'aide psychique. Or, votre livre fourmille de références littéraires et philosophiques. Qu'apportent-elles de plus que le savoir psychiatrique ?

Elles apportent beaucoup. « *Partout où je suis allé, un poète est passé avant moi* », écrivait Freud, s'apercevant que la plupart de ses considérations psychologiques avaient déjà été pressenties et explorées par des romanciers ou philosophes. Je crois, moi aussi, que la littérature porte un immense savoir sur les humains, leurs actes, leurs motivations, leurs ressorts psychologiques, leurs ambitions, leurs façons de cultiver leurs bons côtés et de lutter contre les mauvais... Cela saute aux yeux chez certains écrivains, comme Proust qui explore les rouages de la mémoire, de l'estime de soi et des parades sociales, ou encore Montaigne, dont les *Essais* décrivent superbement ce qui se passe dans le cerveau d'un homme de la Renaissance. Ces expériences littéraires ne sont évidemment pas toujours universalisables, puisqu'elles demeurent spécifiques à une personne et une époque donnée. Mais il existe selon moi un grand fond d'invariants dans l'âme humaine. Les émotions que nous ressentons, les pensées que nous avons et la manière de réagir aux adversités sont, pour la plupart, communes à tous.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **PAULINE TRESSOLS**

Toutes les grandes puissances sont aujourd'hui dotées d'unités « cyber » vouées à la désinformation de masse, dans le cadre de ce que l'on nomme l' « infoguerre ».

informationnelle », qui consiste à influencer la perception qu'ont les individus de leur environnement en agissant à la fois sur l'infrastructure informationnelle, les vecteurs de l'information et sur son contenu cognitif. Dans le domaine militaire, il s'agit le plus souvent de créer la confusion et de paralyser la décision de l'ennemi. Dans le champ civil, le recours à la désinformation permet à la fois de protéger sa sphère informationnelle et de perturber celle de l'adversaire. L'exemple le plus parfait à ce jour en a été donné par la diffusion massive de théories du complot par les médias russes et leurs relais, à commencer par les *botnets*, ces machines qui gèrent des faux comptes sur les réseaux sociaux, après la destruction en 2014 du vol MH17 par un missile au-dessus du Donbass : cette campagne de désinformation a permis de persuader l'immense majorité des Russes que les rebelles prorusses n'y étaient pour rien, tout en semant le doute dans les opinions publiques des pays occidentaux. La désinformation de masse, en effet, est souvent instrumentalisée par tous les acteurs, étatiques ou non, qui ont intérêt à encourager la division au sein d'une société donnée.

La désinformation n'est cependant pas l'apanage du Kremlin. Des documents publiés à la suite des révélations d'Edward Snodwen ont révélé qu'un département du service de renseignement britannique se donnait pour objectif de « *détruire, nier, dégrader et perturber* » l'espace informationnel de l'ennemi en semant la désinformation et en bloquant ses communications ❽. Toutes les grandes puissances sont aujourd'hui dotées d'unités « cyber » vouées à la désinformation de masse de l'ennemi dans le cadre de ce que l'on nomme depuis plusieurs décennies déjà l'« infoguerre » ❾.

UNE ARME POLITIQUE

L'essor de la désinformation est en outre étroitement corrélé à celui des moyens modernes de communication, et tout particulièrement des réseaux sociaux *(p. 40)*. Le paramétrage des systèmes algorithmiques de sélection des contenus sur la plupart des réseaux sociaux, en privilégiant les contenus les plus viraux, favorise donc *de facto* la diffusion de fausses informations, au profit de producteurs souvent marginaux de l'information. Selon une étude récente, 69 % du contenu climatosceptique sur Facebook émane d'une petite dizaine de sites Internet, dont *Russia Today*, un média financé par la Russie, et deux sites financés par l'industrie du pétrole. En tête du classement figure *Breitbart*, le site de Steve Bannon, un maître de la manipulation qui a fait de la désinformation une arme politique au service du chaos qu'il appelle de ses vœux. Avec Cambridge Analytica, dont il était vice-président, il a recouru aux services de microciblage publicitaires de Facebook pour diffuser des fausses informations aux électeurs britanniques avant le référendum sur le Brexit, dans le but de mobiliser les abstentionnistes en faveur du *leave*, et aux sympathisants démocrates de plusieurs États clés lors de l'élection présidentielle américaine de 2016, afin de les dissuader de voter pour Hillary Clinton.

En 1944, Ingrid Bergman incarne dans le film *Gaslight* une femme que son mari mal intentionné parvient à faire douter de sa propre santé mentale en manipulant sa perception de l'environnement. Depuis lors, le *gaslighting* désigne une forme de désinformation qui sape la santé mentale de ses cibles. En 2008, le psychologue américain Bryant Welch émettait l'hypothèse que le recours à grande échelle à ce type de désinformation était en train de saper les fondements de la vie politique américaine ❿. Aujourd'hui, il apparaît que c'est la démocratie dans son ensemble qui est menacée par la désinformation de masse.

● **DAVID COLON**
PROFESSEUR AGRÉGÉ D'HISTOIRE À L'IEP-PARIS. AUTEUR RÉCEMMENT DE *LES MAÎTRES DE LA MANIPULATIONS. UN SIÈCLE DE PERSUASION DE MASSE*, TALLANDIER, 2021.

❶ François-Bernard Huyghe, *La désinformation. Les armes du faux*, Armand Colin, 2016.
❷ Platon, *La République*, rééd. Flammarion, coll. « GF », 2016.
❸ Walter Lippmann, *Public Opinion*, MacMillan, 1922.
❹ George Creel, *How We Advertised America. The first telling of the amazing story of the committee on public information that carried the gospel of americanism to every corner of the globe*, Harper & Brother, 1920.
❺ Serge Tchakhotine, *Le viol des foules par la propagande politique*, 1939, rééd. Gallimard, coll. « Tel », 2015.
❻ Vladimir Volkoff, *Petite Histoire de la désinformation. Du cheval de Troie à Internet*, Rocher, 1999.
❼ Sefton Delmer, *Opération Radio noire*, Flammarion, 1965.
❽ Glenn Greenwald, « How covert agents infiltrate the Internet to manipulate, deceive, and destroy reputations », *The Intercept.com*, 25 février 2014.
❾ Thomas Barnett, *The Pentagon's New Map. War and peace in the twenty-first century*, G.P. Putman's Sons, 2004.
❿ Bryant Welch, *State of Confusion. Political manipulation and the assault on the American mind*, Thomas Dunne Books, 2008.

consciencieux et un organe régulier du gouvernement populaire ❸ ».

Pendant la Première Guerre mondiale, le journaliste George Creel est chargé par le président Wilson de « vendre la guerre » aux Américains ❹. À la tête du Comité d'information publique, il mène une entreprise délibérée et systématique visant à façonner les attitudes des Américains et diffuse des fausses informations à propos des atrocités attribuées aux troupes allemandes en France.

EMPILEMENT DE CARTES ET RADIOS NOIRES

La propagande de guerre, étendue à la mobilisation des civils, est le creuset d'une désinformation de masse conduite à des fins patriotiques, tant dans les régimes démocratiques qu'autoritaires. Les techniques développées par les alliés, comme le cinéma ou les affiches de propagande illustrées, sont rapidement importées par les régimes totalitaires dans le cadre de ce que le psychosociologue Sergueï Tchakhotine a appelé « le viol des foules par la propagande politique » à propos du nazisme ❺, tandis que l'écrivain Vladimir Volkoff voit dans la désinformation une tradition révolutionnaire qui trouve son apogée dans le communisme soviétique, à travers notamment le culte de Staline ❻. La désinformation connaît au même moment des progrès fulgurants aux États-Unis, où l'essor de l'industrie publicitaire lui confère la dimension d'une science appliquée. En 1937, Clyde Miller, professeur à l'université de Columbia, fonde l'Institut pour l'étude de la propagande (Institute for Propaganda Analysis, IPA), et identifie certaines des techniques les plus courantes de désinformation, comme « l'empilement de cartes », qui consiste à énoncer une multitude de faits biaisés allant seulement dans le sens voulu par le propagandiste.

De nombreuses opérations de désinformation sont menées pendant la Seconde Guerre mondiale, à l'image des « radios noires », ces fausses radios nazies créées par le journaliste Sefton Delmer pour le compte des services britanniques pour désinformer les auditeurs germanophones ❼. En 1954, le publicitaire américain Edward Bernays encourage la CIA, l'une des principales agences de renseignement des États-Unis, à créer une pseudo-radio communiste dans le cadre d'une opération visant à renverser le président guatémaltèque élu Jacobo Arbenz Guzman. Pendant la guerre froide, en effet, la CIA et le KGB se lancent dans une véritable course à la désinformation de masse, notamment en diffusant à grande échelle des théories du complot. Dans les années 1980, les Russes font ainsi courir le bruit que le virus du sida a été créé à Fort Detrick par la CIA et délibérément disséminé en Afrique, tandis que la CIA tente d'accréditer l'idée selon laquelle la tentative d'assassinat du pape Jean-Paul II, en mai 1981, est le fait du KGB. De telles campagnes de désinformation sont complexes à mettre en œuvre, car elles requièrent du temps, des moyens, et des relais qui parfois peuvent être démasqués. Par exemple, en 1980, Pierre-Charles Pathé, le fils du célèbre producteur de cinéma, est condamné à cinq ans de prison pour avoir disséminé de la désinformation soviétique en France pour le compte du KGB.

> « QUAND, PAR SUITE DE L'IGNORANCE OÙ NOUS SOMMES, NOUS CONFORMONS AUTANT QUE POSSIBLE LE MENSONGE À LA VÉRITÉ, NE RENDONS-NOUS PAS PAR LÀ LE MENSONGE UTILE ? »
> ● PLATON, *LA RÉPUBLIQUE*

LE TEMPS DES RÉSEAUX SOCIAUX

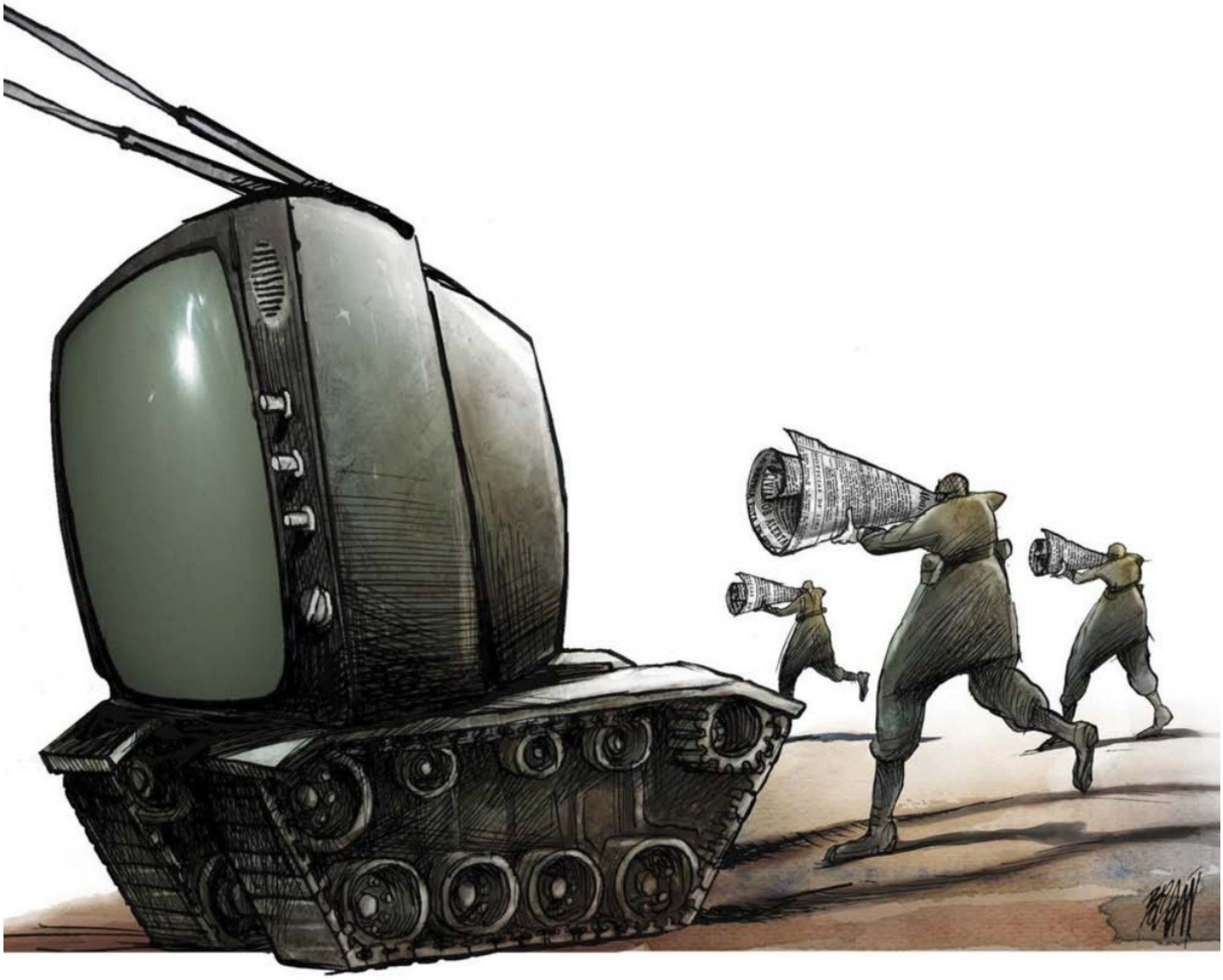
À l'ère d'Internet, l'art de la désinformation de masse est devenu beaucoup moins complexe et risqué pour les services de renseignement, qui peuvent compter sur la furtivité, le faible coût et la difficulté d'attribution des opérations de propagande numérique pour mener à grande échelle des opérations de déstabilisation de l'adversaire. Depuis la fin des années 1970, les spécialistes russes du renseignement militaire ont théorisé le « contrôle réflexif de la sphère

ZOOM
DES RUMEURS TRÈS VIRALES

Selon une étude du MIT, menée sur 126 000 rumeurs propagées par 3 millions de personnes entre 2006 et 2017, les fausses informations sont nettement plus virales que les vraies. Elles ont ainsi 70 % de probabilité en plus d'être partagées, et touchent plus vite un bien plus grand nombre de personnes. Alors que la vérité touche rarement plus de 1 000 personnes, le top 1 % des fausses nouvelles peut toucher jusqu'à 100 000 personnes. ● D.C.

SOURCE

• **« The spread of true and false news online »** Soroush Vosoughi, Deb Roy et Sinan Aral, *Science*, n° 6380, 9 mars 2018.

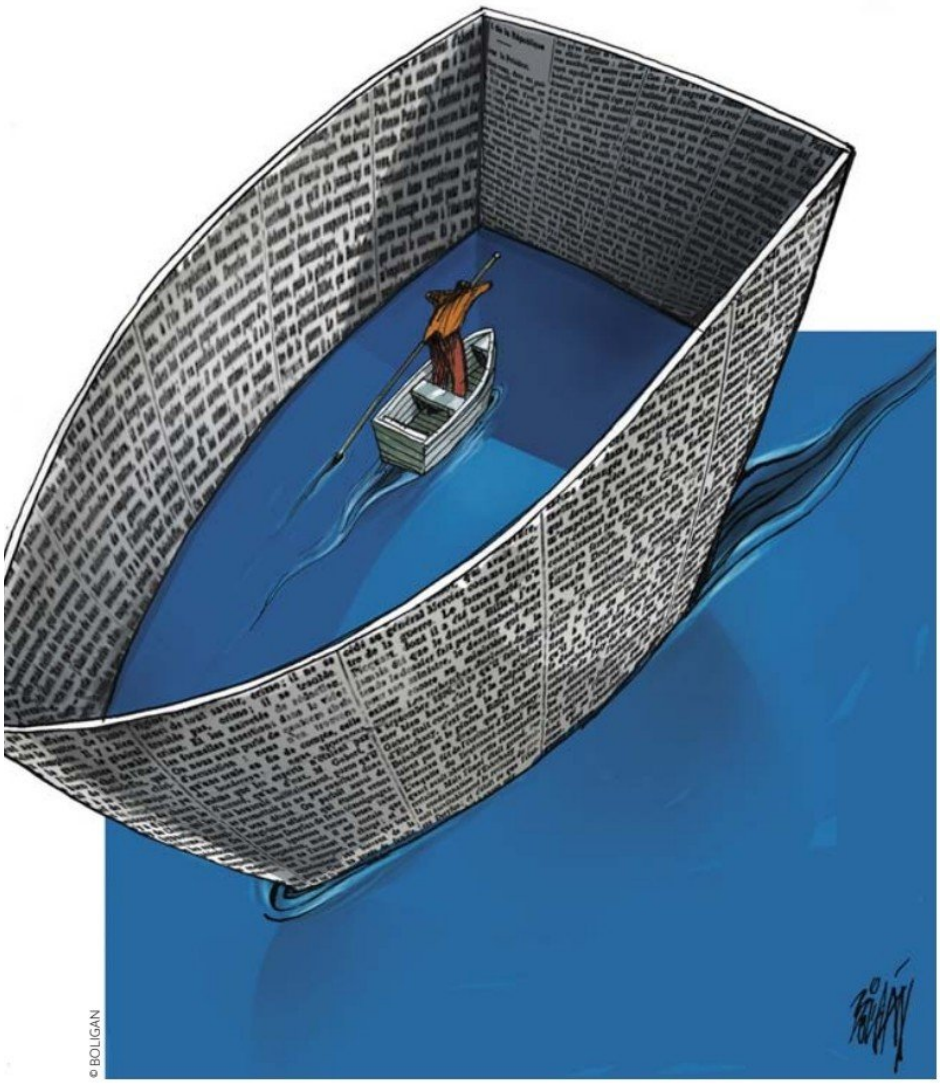


communication qui visent à déformer ou à omettre la vérité, qu'il s'agisse d'informations fausses ou équivoques, de dissimulations ou d'exagérations. Dans cette acception très large, la désinformation est aussi ancienne que l'humanité. Platon, dans *La République*, encourageait les dirigeants des cités à créer de « *nobles mensonges* », considérant que, « *quand, par suite de l'ignorance où nous sommes des faits authentiques du passé, nous conformons autant que possible le mensonge à la vérité, ne rendons-nous pas, par-là, le mensonge utile ?* ❷ »

En 1733, John Arbuthnot publie sous le nom de son ami Jonathan Swift un pamphlet majeur, *L'Art du mensonge politique*, dans lequel on peut lire que « *l'art du mensonge politique est l'art de convaincre le peuple, de lui faire accroire des faussetés salutaires* ». La désinformation au sens large est, depuis fort longtemps, un art politique aussi bien que militaire ou financier. En 1814, quatre hommes font courir la nouvelle de la mort de Napoléon Ier, ce qui fait grimper de 20 % les obligations d'État britanniques.

Depuis lors, l'appât du gain est la motivation d'un bon nombre d'opérations de désinformation. Lorsque, en 2016, Donald Trump relaie un *tweet* très viral qui affirme que le pape le soutient, il ignore que cette fausse information a pour unique source un jeune internaute, Paul Horner, qui diffuse des canulars sur Internet dans le seul but de générer du trafic sur ses sites et engranger l'argent de la publicité.

Toutefois, aux yeux de l'historien de la propagande, la désinformation apparaît avant tout comme l'une des techniques auxquelles il est fait recours pour manipuler les individus à grande échelle. Elle est indissociable de la persuasion de masse, qui devient au début du 20e siècle, ainsi que le note Walter Lippmann, « *un art*


© BOLIGAN

UNE GRANDE VAGUE DE COMPLOTISME ?

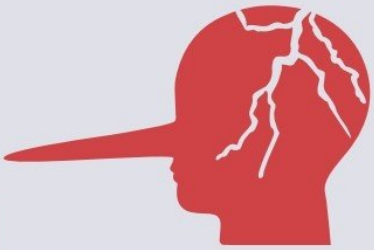
Devenu un enjeu de société, le complotisme attire l'attention de différentes disciplines et fait l'objet de débats au sein de la recherche.

Ils croient à la théorie du « nouvel ordre mondial », à un complot des francs-maçons, que la CIA est impliquée dans l'assassinat du président américain Kennedy, ou encore que la Terre est plate... Les conspirationnistes donnent du fil à retordre aux chercheurs. Si la notion de théorie du complot – « *conspiracy theory of society* » – est introduite en 1945 par Karl Popper, des psychologues, sociologues, philosophes et historiens étudient davantage ce phénomène depuis le début des années 2000. Aujourd'hui, il n'existe pas de consensus sur la question : plusieurs approches se côtoient, se concurrencent parfois, et sont porteuses de différentes théories.

Les premiers débats portent sur la définition même du complotisme. Pierre-André Taguieff, philosophe, politiste et historien des idées, en propose une première : « *Être complotiste, c'est croire qu'on peut expliquer un événement ou un ensemble d'événements sociohistoriques en le réduisant à l'effet de la volonté et de l'action d'un petit groupe d'individus agissant en secret, et jouant le rôle d'une cause unique cachée* », déclare le directeur de recherche au CNRS ❶. Pascal Wagner-Egger, enseignant-chercheur en psychologie sociale à l'université de Fribourg, propose quant à lui sa définition élaborée après des années d'étude du sujet : « *Ce sont des accusations graves de complot, sans preuve suffisante. Elles relèvent de la croyance.* » Il parle alors de « religion du complot », qui est irrationnelle et se distingue de la méthode scientifique ❷. Julien Giry, docteur en science politique (université Rennes-I), pose un autre regard sur le phénomène : « *En science politique, en sociologie et en philosophie politique, nous définissons plutôt le conspirationnisme comme une vision du monde. Elle tend à faire de l'explication en termes de complot un schéma explicatif de l'ensemble des événements qui se produisent* », déclare-t-il. Il pointe aussi le fait que cette démarche se présente comme très critique, car elle remet tout en question, sauf son idée de départ : l'existence d'un complot ❸.

QUI EST COMPLOTISTE ?

Selon un sondage publié en 2018 par l'Ifop, 79 % des Français croiraient à au moins une théorie du complot ❹. Des chiffres à considérer avec précaution, selon plusieurs chercheurs qui remettent en question la méthodologie des sondages ❺ et affirment que le taux de pénétration de ces


© ADOBE STOCK

POSTVÉRITÉ

Le terme « post-vérité » est apparu pour la première fois en 2004, sous la plume de l'écrivain américain Ralf Keyes dans son livre *The Post-True Era*. Ce terme désigne une nouvelle ère d'information, marquée par le relativisme général. La frontière entre vérité et mensonge s'affaiblit, y compris dans les démocraties modernes alors qu'on croyait que c'était le propre des régimes totalitaires.

Selon l'historien David Colon *(p. 30)*, plusieurs facteurs permettent de comprendre cette évolution. Tout d'abord, le discours des experts est aujourd'hui davantage questionné et critiqué, surtout lorsqu'il va à l'encontre de ce que pense l'opinion publique.

Deuxième facteur, le développement de la communication *via* Internet permet à tous les points de vue de s'exprimer plus facilement.

Troisième facteur, les nouvelles technologies brouillent nos capacités de concentration et affaiblissent notre mémoire à long terme. On devient multitâche, zappeurs et oublieux des faits lus ou vus antérieurement.

© ADOBE STOCK

HOAX

Le terme anglais désigne un canular informatique. Il prend le plus souvent la forme d'un contenu (un mail ou un post sur les réseaux sociaux), avec une charge émotionnelle, que l'on demande de transférer à ses contacts. Parmi les célèbres exemples, la fausse annonce de la disparition d'une fillette ; des mails prévenant que sa messagerie Hotmail va être fermée (sauf si on transfère le mail à dix personnes) ; ou encore des posts Facebook annonçant que le réseau social va devenir payant. À la différence du spam envoyé automatiquement, ce sont les lecteurs du contenu qui le transfèrent volontairement, convaincus de la véracité des faits rapportés.

DEEP FAKE

En Français, le terme signifie « hypertrucage ». Ce procédé est apparu à la fin des années 2010 notamment grâce à des applications comme FakeApp. Il permet de changer le visage ou la voix d'une personne sur une vidéo, et d'ainsi lui attribuer des propos qu'elle n'a pas tenus, voire de lui faire exprimer de fausses informations.

© ADOBE STOCK

FAKE NEWS

L'anglicisme *fake news* (aussi appelé infox en français) désigne une information fausse, erronée. L'historien David Colon rappelle que les fausses nouvelles ont une longue histoire. C'est l'humaniste moderne Lorenzo Valla qui fut le premier à se pencher sur la véracité d'une information en 1442. Il a démontré le caractère faux de la célèbre donation de Constantin, texte supposément rédigé au 4e siècle par l'empereur romain lui-même pour faire don de son empire à la papauté. L. Valla a montré que Constantin n'avait pas écrit ce texte et que ce dernier ne datait pas du 4e siècle mais de l'an 754, ce qui remettait sérieusement en cause l'héritage papal ! L. Valla est considéré aujourd'hui comme l'un des fondateurs de la critique moderne et l'inventeur du concept de vrai/faux en matière d'information.

De nos jours, les *fake news* pullulent, notamment sous l'action du numérique et en particulier des réseaux sociaux *(p. 40)*. Il faut bien entendu distinguer les informations volontairement erronées, destinées à désinformer *(ci-dessus)* des simples erreurs qui découlent par exemple d'un manque de vérification de la source d'information ou d'une mauvaise retranscription du contenu initial.

POINTS DE REPÈRES

LES MOTS DE LA DÉSINFORMATION

● MAUD NAVARRE

DÉSINFORMATION

Selon l'historien et stratégiste français François Géré, la désinformation est « *une action occulte de nature hostile, qui vise à provoquer l'impuissance ou l'affaiblissement de l'adversaire par le brouillage de son information et la désorientation de ses capacités de décision* » (*Dictionnaire de la désinformation*, 2011). La désinformation vise à fausser le jugement d'autrui, à l'égarer dans sa décision ou son action. Elle crée un leurre pour biaiser la compréhension d'une situation. Elle implique une volonté de nuire à une personne ou à un groupe de personnes qui en est la cible (*p. 30*).

© ADOBE STOCK

PIÈGE À CLICS

Contenu numérique qui s'appuie sur le sensationnel et s'avère souvent faux. Il est uniquement destiné à attirer du public, à susciter du trafic sur un site Internet ou un profil sur les réseaux sociaux.

© ADOBE STOCK

© ADOBE STOCK

PROPAGANDE

En 1928, le publicitaire austro-américain Edward Bernays (aujourd'hui considéré comme le père de la propagande moderne) définit la propagande comme un « *effort organisé pour propager une croyance ou une doctrine particulière* » (*Propaganda*, 1928). Contrairement à la désinformation dont l'action est ponctuelle, la propagande vise à obtenir l'adhésion durable à des théories, des doctrines ou des visions du monde.

Selon l'historien David Colon (*Propagande, la manipulation des masses dans le monde contemporain*, Champs Histoire, 2021), la propagande est née avec la démocratie et l'essor des médias de masse, notamment la radio : ceux qui veulent diriger doivent alors convaincre l'opinion publique que leurs conceptions du monde sont les meilleures. Les régimes totalitaires du 20e siècle l'ont poussée à son paroxysme, en développant la censure des faits susceptibles d'affaiblir les dirigeants.

Dans les années 1970, le terme « propagande » a pris un aspect négatif, au point que partis politiques et syndicats préfèrent maintenant parler de communication.

FAIT ALTERNATIF

Le terme est apparu aux États-Unis en 2017, quelques jours après l'investiture de Donald Trump à la Maison Blanche. Le porte-parole du nouveau président, Sean Spicer, soutient alors devant des journalistes que la foule rassemblée devant la Maison Blanche est « *la plus grande audience à avoir assisté à une investiture* ».

Le lendemain, les journalistes contestent ce propos, photographies et décomptes à l'appui. Kellyann Conway, conseillère de D. Trump, rétorque en indiquant que le porte-parole a évoqué des « *faits alternatifs* » (à ceux des médias). Le vocable, d'abord un élément de langage des politiques, est ensuite passé dans le langage courant, pour désigner des versions différentes de celles relayées dans la presse.

critique, ce que l'on appelle aussi le « biais de répétition ». Dans *Les Lois de la contagion* (Dunod, 2021), l'épidémiologiste britannique Adam Kucharski affirme que les contenus les plus partagés sur le Net sont ceux qui déclenchent une vive émotion, telle que le dégoût, la colère ou l'admiration. Au fur et à mesure de l'utilisation de certaines plateformes comme YouTube, les utilisateurs sont attirés par des contenus de plus en plus extrêmes et leurs positions se radicalisent.

RENFORCER NOTRE VIGILANCE COGNITIVE

Si nous ne pouvons pas nous défaire des biais cognitifs qui ont un caractère involontaire, nous pouvons cependant prendre du recul en tentant d'évaluer nos raisonnements, ce qu'on appelle aussi la métacognition. « *Nous n'avons pas de prise immédiate sur nos pensées premières, trop rapides et automatiques, mais il est possible d'agir sur les métacognitions. Ce contrôle métacognitif a pour but de délégitimer nos pensées automatiques néfastes* », écrit A. Moukheiber. C'est ce qu'Olivier Houdé appelle le « contrôle inhibiteur ». En prolongement des systèmes 1 et 2 de D. Kahneman, il a conceptualisé un système 3, censé réfréner les biais cognitifs. « *Il dépend du cortex préfrontal, à l'avant du cerveau, et est guidé par des émotions contrefactuelles tel le regret ou, plus exactement, son anticipation. C'est cette inhibition qui est la clé de l'intelligence et qu'il faut éduquer chez l'humain, car le monde numérique et la vitesse de transmission des informations ne font que suractiver le système 1 aujourd'hui* », affirme-t-il. L'intelligence et la connaissance à elles seules n'immunisent donc pas contre les effets néfastes des biais cognitifs. On peut être très intelligent et se laisser embobiner par des infox (*p. 35*). « *La crédulité résulte dans bien des cas d'un défaut de vigilance cognitive* » peut-on lire dans le rapport Bronner, « Les lumières à l'ère numérique ❷ », publié en janvier 2022. Selon la fondation Descartes ❸, les personnes à risque sont plus particulièrement celles qui « *papillonnent* » sur un grand nombre de sources et passent beaucoup de temps sur les réseaux sociaux. Mieux vaut donc privilégier une lecture approfondie et critique des contenus et prendre le temps d'analyser et de digérer l'information avant de la commenter.

© BOLIGAN

● **MARC OLANO** JOURNALISTE SCIENTIFIQUE

À LIRE

• **Apprendre à résister**
Olivier Houdé, Le Pommier, 2014.

❶ Daniel Kahneman, *Système 1/système 2. les deux vitesses de la pensée*, Flammarion, 2012.

❷ À lire en ligne sur www.elysee.fr

❸ Rapport « Comment les Français s'informent-ils sur Internet ? Analyse des comportements d'information et de désinformation en ligne », mars 2021. En ligne sur www.fondationdescartes.org

FAKE NEWS, POURQUOI SOMMES-NOUS SI CRÉDULES ?

Informations erronées, actus fabriquées de toutes pièces, théories du complot… Notre cerveau ne sait pas toujours distinguer ce qui est fiable et ce qui ne l'est pas.

Alertes infos, fils d'actualité sur les réseaux, suggestions de contenus, articles partagés… Sur Internet, nous sommes de plus en plus noyés dans une masse d'informations issues de sources plus ou moins crédibles. Pour s'y retrouver, nous avons tendance à utiliser des raccourcis ou heuristiques qui nous facilitent la lecture et nous aident à faire le tri entre vrai et faux, entre important et superflu. Mais ces raccourcis, aussi appelés « biais cognitifs », nous induisent parfois en erreur.

SURCONFIANCE EN NOS CONNAISSANCES

Lorsque nous prenons pour argent comptant des informations provenant de sources douteuses, nous nous appuyons sur nos intuitions, ce que le cognitiviste Daniel Kahneman a appelé le système 1. Le système 2, quant à lui, s'attache à analyser les contenus selon leurs logiques. Si le système 1 fonctionne de manière automatique et rapide, le système 2 demande davantage de temps et d'efforts cognitifs pour traiter l'information ❶.

Tout en nous fiant à nos premières intuitions, il nous arrive aussi de nous sentir très compétents sur un sujet que nous connaissons pourtant peu. C'est ce qu'on appelle l'« effet Dunning-Kruger », selon deux psychologues américains qui ont évalué le niveau de confiance en ses idées en fonction de l'état de ses connaissances. Selon leur théorie, cette courbe atteint rapidement un premier pic dit « illusoire » lorsque nous pensons avoir tout compris d'un sujet que nous venons de découvrir. Nous pensons alors être tout aussi compétents que des scientifiques experts de la question. C'est seulement en découvrant la complexité du sujet que nous perdons en confiance, alors que paradoxalement notre niveau de connaissances augmente. « *Nous surestimons en permanence notre capacité à comprendre le fonctionnement du monde, l'important est d'en avoir conscience et de ne pas nous arrêter au pic de confiance chaque fois que nous découvrons une nouvelle discipline* », écrit le neuropsychologue Albert Moukheiber dans *Votre cerveau vous joue des tours* (Allary, 2019).

D'autres biais participent à cette illusion de connaissances. Lorsque nous cherchons une information, nous avons tendance à retenir uniquement ce qui conforte nos points de vue et à minimiser ou à oublier ce qui les infirme. C'est ce qu'on appelle le biais de confirmation. Aussi, il nous arrive de tirer des conclusions générales à partir de faits isolés. On appelle cela le « biais de la preuve anecdotique ». Par exemple, « *il a fait très froid cet hiver. Donc le réchauffement climatique n'existe pas* » est un argument souvent évoqué par les climatosceptiques. Or, il ne résiste pas à des études scientifiques au long cours.

Une autre tendance consiste à soupçonner derrière chaque nouvelle décision politique ou chaque événement fortuit une intention malveillante, voire un complot mondial. C'est ce qu'on appelle le « biais d'intentionnalité ». On le retrouve dans les accusations d'asservissement du peuple autour des politiques de restrictions sanitaires ou encore dans les théories farfelues sur le « vrai » commanditaire du 11 septembre (qui ne serait autre que le gouvernement américain lui-même). Ce type de rumeurs est souvent partagé sur les réseaux sociaux où elles finissent par devenir virales. L'architecture de ces applications est de nature à renforcer les « chambres d'écho » ou « bulles d'entre-soi », car leurs algorithmes proposent aux internautes uniquement des contenus qui vont déjà dans le sens de leurs idées.

À force de n'être confronté qu'à des informations concordantes, on finit par réduire à néant toute objection

> « NOUS SURESTIMONS EN PERMANENCE NOTRE CAPACITÉ À COMPRENDRE LE FONCTIONNEMENT DU MONDE, L'IMPORTANT EST D'EN AVOIR CONSCIENCE. »
>
> **ALBERT MOUKHEIBER**
> DOCTEUR EN NEUROSCIENCES

> LE CONSPIRATIONNISME EST UNE VISION DU MONDE QUI TEND À FAIRE DE L'EXPLICATION EN TERMES DE COMPLOT UN SCHÉMA EXPLICATIF DE L'ENSEMBLE DES ÉVÉNEMENTS QUI SE PRODUISENT.
>
> **JULIEN GIRY** POLITISTE

théories auprès du public reste difficile à évaluer. De plus, croire plus ou moins à une explication alternative en termes de complot, à un moment donné de notre vie, ne fait pas forcément de nous des complotistes. Selon J. Giry, le complotisme concernerait une frange extrêmement minoritaire de la société. Dès lors, de qui parle-t-on ? Selon ce même sondage, les croyances complotistes sont plus répandues chez les jeunes – les moins de 35 ans –, les moins diplômés et les catégories sociales les plus défavorisées, qui votent plus que la moyenne pour les extrêmes. « *De plus, les chômeurs et les personnes qui ont le sentiment de n'avoir pas réussi leur vie sans se sentir personnellement responsables de leurs échecs sont, selon les résultats convergents de nombreuses enquêtes d'opinion, les plus perméables aux théories du complot* », complète le chercheur P.-A. Taguieff. J. Giry n'adhère pas vraiment à cette vision, qui comporte selon lui des stéréotypes. Comme son confrère Emmanuel Taïeb ❻, professeur de science politique, il explique que le complotisme traverse toutes les sphères de la société. J. Giry ajoute que « *les complotistes sont des gens extrêmement politisés : ils passent beaucoup de temps à lire, à s'instruire, à s'informer. C'est une forme de politisation profonde, et qui se base sur le constat de dysfonctionnements réels de nos sociétés : le manque de représentation, les inégalités flagrantes, la confiscation du pouvoir par des formes d'élites…* »

Selon de nombreux chercheurs, les discours des conspirationnistes connaissent un essor depuis une vingtaine d'années, permis par le développement d'Internet et des réseaux sociaux qui favorisent leur diffusion à grande vitesse. Certains rappellent cependant qu'il n'existe pas encore d'étude chiffrée prouvant cette évolution, et que le complotisme a toujours existé. « *Au sens large du terme, il est l'une des manifestations de la pensée magique, qui est aussi vieille que l'humanité* », déclare P.-A. Taguieff. La chercheuse Victoria Emma Pagán démontre par exemple que le complotisme existait déjà dans la Rome antique ❼.

DES EXPLICATIONS PSYCHOLOGIQUES

Certains évoquent aussi un besoin de réenchantement, dans une société connaissant de grands changements et des événements anxiogènes : « *Il s'agit de trouver un ordre ou des structures stables dans les séries événementielles, l'impératif étant d'échapper à l'anxiété liée au sentiment de la marche chaotique du monde* », explique P.-A. Taguieff. L'anomie, le sentiment de perte de sens et de contrôle sur son environnement, serait très liée à l'adhésion au complotisme.

Plusieurs recherches mettent aussi à jour des explications psychologiques. Selon elles, les personnalités anxieuses, pessimistes, pensant que les humains sont fondamentalement mauvais, adhéreraient plus au complotisme. « *On trouve aussi des traits de personnalité un peu narcissiques, et des personnes ayant une estime de soi plutôt faible. Ces croyances sont aussi liées aux autres croyances alternatives, notamment l'astrologie* », explique le psychologue P. Wagner-Egger. « *Un autre facteur serait les biais cognitifs,* poursuit-il. *Cela explique pourquoi tout le monde peut être attiré par ces théories.* » Dans le complotisme, la pensée à l'œuvre est intuitive. Rapide et sans effort, elle est connectée aux croyances et s'oppose à la pensée analytique, qui demande plus de concentration. Le système intuitif a permis la survie de notre espèce, grâce à la peur, mais n'avait pas pour but la recherche de la vérité.

SALOMÉ TISSOLONG
JOURNALISTE INDÉPENDANTE

❶ Pierre-André Taguieff, *Les Théories du complot*, PuF, coll. « Que sais-je ? », 2021.
❷ Pascal Wagner-Egger, *Psychologie des croyances aux théories du complot. Le bruit de la conspiration*, Presses universitaires de Grenoble, 2021.
❸ Julien Giry, « Étudier les théories du complot en sciences sociales : enjeux et usages », *Quaderni*, n° 94, 2017/3.
❹ www.ifop.com/publication/enquete-sur-le-complotisme/
❺ Voir Baptiste Campion, « Complotiste toi-même ! De quelques implicites minant le débat sur la mesure des phénomènes conspirationnistes », *La Revue nouvelle*, n° 1, 2018/1.
❻ *Ibid.*
❼ Victoria Emma Pagán, *Conspiracy Narratives in Roman History*, University of Texas Press, 2005.

QUATRE REMÈDES À LA DÉSINFORMATION

1. Encadrer par la loi

En France, la diffusion de « nouvelles fausses » est réprimée depuis la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse. Toujours en vigueur, le texte a connu plusieurs évolutions ❶. La dernière réside en l'adoption en 2018 de la Loi contre la manipulation de l'information, qui introduit une procédure d'urgence visant à interrompre en moins de 48 heures la publication de « fausses informations » propres à altérer la sincérité d'un scrutin.

Simple en apparence, le recours au levier législatif n'en reste pas moins délicat, comme en témoigne l'ampleur des controverses qu'a suscitées le vote de la loi. « *Toucher à la liberté d'expression, c'est risquer d'attenter au cœur même de la démocratie* », avertit P. Froissart, professeur en sciences de l'information et de la communication et auteur de *La Rumeur* (Belin, 2002). Un pays comme la Chine a mis en place un cadre législatif très efficace contre les fausses informations... mais aussi très liberticide.

Trois ans après son introduction, la loi française « anti-*fake news* » n'a pourtant pas suscité les abus redoutés, rassure Romain Badouard, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, qui n'en reste pas moins vigilant à l'approche des prochaines élections présidentielles : « *Qu'aurait-on fait de l'affaire Fillon si la loi actuelle était déjà en vigueur en 2017 ? Les soupçons de*

LEXIQUE

• ***BULLSHIT***
Littéralement « merde de taureau », ce terme issu de l'argot américain vient désigner des discours qui font davantage appel aux opinions personnelles et aux émotions qu'à la réalité des faits. Ne reposant sur rien, faisant fi du vrai et du faux, le « *bullshit* » est d'autant plus difficile à combattre.

• **GAFAM**
Sigle désignant les géants du Web que sont Google, Amazon, Facebook, Apple et Microsoft.

• **HACKER**
Spécialiste de l'informatique qui cherche à contourner les protections des logiciels.

• **TROLL**
Individu dont le comportement vise à susciter des polémiques sur Internet. ●

d'Umberto Eco, devenir émetteur à son tour : élaborer son message, texte, images, vidéos, rendus attractifs par des logiciels sophistiqués. Du simple témoignage au documentaire *Hold-up* financé en ligne, tout peut se faire sans garde-barrière décidant ce qui est une information publiable. Mais tout peut aussi être fabriqué : les témoignages, les sources, les citations, les chiffres, les images, inventés ou techniquement modifiés. Le processus – imitation de documents – ne touche pas que le sens mais aussi la nature de la source et l'identité de l'auteur voire l'identité collective : invention d'un groupe d'électeurs de telle région, de riverains ou de militants par exemple.

La spécificité des réseaux joue sur la propagation des messages : elle n'est plus verticale, comme les médias classiques vers un public plus ou moins passif, mais horizontale. Le succès – en termes de secondes de cerveau humain captées – dépend d'un processus collectif (on recommande, on *like*, on commente) mais aussi de dispositifs numériques qui analysent, suggèrent, proposent. Ces techniques de captation de l'attention peuvent être faussées sous l'action de trolls humains ou informatiques, par exemple. Cette guerre de l'attention suggère de nouvelles stratégies politiques (déstabilisation, amplification d'un mouvement) mais aussi économiques, comme les « pièges à clics » à but purement commercial.

Enfin, la réception des messages change : en partie guidés par les algorithmes qui jouent de nos préférences, en partie par notre attachement à une communauté, nous trouvons à confirmer toutes nos croyances.

Pour chasser les informations fausses partagées, il ne suffit pas d'une injection proportionnelle de messages vrais dans le circuit. Des pays, dont le nôtre, ont essayé la voie de la répression judiciaire (qui aboutit souvent à demander simplement aux plateformes de retirer au plus vite le contenu faux) avec la loi de 2018 sur les infox et des dispositifs destinés à chasser les réseaux de diffusion de propagation comme VIGINUM pour repérer les réseaux d'ingérence, la commission Bronner ❸, etc.

Les Gafam sont sollicités pour supprimer (ou signaler comme suspects et déréférencer) les fausses informations et les théories dangereuses. Les dirigeants de Google, Twitter et autres affichent leurs efforts pour engager plus de modérateurs et vérificateurs, supprimer les faux comptes, pointer les affirmations suspectes, voire supprimer ou suspendre le compte de Trump et de milliers de ses partisans. Tout en sachant que d'autres algorithmes et d'autres mécanismes de suggestion et d'attraction des grands du Net favorisent l'exposition des contenus douteux suivant une logique de captation de nos préférences d'où naît leur profit. Des ONG, mais surtout des médias classiques, se dotent de services de *fact-checking* censés à la fois justifier leur existence (ils remontent aux sources primaires) et faire barrage à un populisme ou à un extrémisme affabulateurs. Au risque d'établir une censure idéologique des opinions exclues du débat et *a contrario* de renforcer les partisans du « on nous cache tout… On ne peut plus rien dire… »

UNE ÉDUCATION À L'ESPRIT CRITIQUE

La solution résiderait probablement dans une éducation à l'esprit critique *(p. 45)* au maniement de l'information, à la rhétorique et au décryptage, bref dans la formation d'individus libres, même si cela sonne un peu emphatique et vieillot (l'idée a plus de vingt-cinq siècles). Resterait une question : ce que croient les supposées victimes des fausses informations reflète ce qu'ils ne croient pas, à savoir les millions de messages « vrais » ou autorisés des *mass media* et institutions. Et c'est cette épidémie de scepticisme de masses qui interroge autant que les bons et mauvais usages de la technique.

● **FRANÇOIS-BERNARD HUYGHE**
POLITOLOGUE, DIRECTEUR DE RECHERCHES À L'IRIS ET PRÉSIDENT DE L'OBSERVATOIRE STRATÉGIQUE DE L'INFORMATION.
Il a publié *Fake News. Manip, infox et infodémie en 2021*, Va Éditions, 2020.

❶ Voir Observatoire (dés)information et géopolitique au temps du covid. www.iris-france.org
❷ Maud Quessard et Céline Marangé, *Les Guerres de l'information à l'ère numérique*, Puf, 2021.
❸ Dite « pour les Lumières à l'ère numérique ».

CE QUE LES RÉSEAUX FONT À L'INFO

Plébiscités car ils libèrent la parole, les réseaux sociaux permettent aussi à n'importe qui de produire et diffuser des contenus faux contre lesquels il reste difficile d'agir...

Au moment du printemps arabe, rien n'était plus banal que l'apologie des réseaux sociaux : ces technologies de libération ridiculisaient les censures, mobilisaient la jeunesse du monde pour des révolutions 2.0., donnaient accès à toutes les informations et stimulaient l'intelligence collective. Onze ans plus tard, « la faute des réseaux sociaux » est un leitmotiv médiatique : discours de haine et communautarisme, complotisme et infox, menaces sur l'esprit critique, manipulation par les Gafam*, ingérences et désinformation, abrutissement et biais de confirmation... Que s'est-il passé ?

Une crise politique d'abord : en 2016-2017, l'élection de Trump, le Brexit, le référendum en Catalogne, les succès populistes, etc. D'où la tentation simplificatrice d'imputer ces votes « irrationnels » aux *fake news* et théories du complot 2.0. S'ensuivit une crise stratégique : Russie et Chine accusées d'armer trolls* et hackers* contre les démocraties libérales en une infoguerre *high-tech*.

S'est ajoutée, avec le covid-19, une « infodémie ❶ » (propagation d'informations fausses et douteuses sur la pandémie, néologisme lancé par l'OMS). Qu'il s'agisse des origines du virus ou de ses remèdes, des vaccins, des mesures ou des contrôles, de l'efficacité des politiques d'État, des corrélations entre transmission, hospitalisation, mortalité..., il n'y a aucun sujet sur lequel on ne trouve de quoi nourrir les opinions les plus contradictoires. À une supposée « thèse officielle », s'opposent en quelques secondes en ligne des dizaines de chiffres, de vidéos, de déclarations de « scientifiques » qui accusent Big Pharma, Big Reset, Big Brother...

Il y a au final une crise culturelle ou idéologique. Les recherches prolifèrent sur la postvérité (*p. 35*), le « *bullshit* »*, l'obscurantisme ou les dangers des médias sociaux ❷. De fait, chacun peut trouver dans son téléphone des « preuves » que la terre est plate, que les vaccins à ARN sont un leurre pour implanter des puces, que Brigitte Macron est en réalité un homme ou que Qanon, cette mouvance conspirationniste d'extrême droite venue des États-Unis, va prendre le pouvoir. Chacun peut aussi trouver sur son téléphone des chiffres qu'on nous cache et des scandales occultés. Sans tomber dans la caricature (bloc élitaire s'informant sur BFM, bloc populaire sur Facebook), l'opinion se divise sur ce qu'il faut tenir pour vrai et avéré : discours d'en haut – dirigeants, sachants et médias – *versus* parole des « gens comme nous » dans les communautés en réseaux.

UNE PROPAGATION DES MESSAGES PLUS HORIZONTALE

S'il a toujours existé des rumeurs, les médias sociaux ont changé les règles, ne serait-ce que par leur structure où l'information peut passer de tout point à tout autre. D'abord celles de la production. Chacun peut, selon la formule

DES ATELIERS POUR ÉDUQUER AUX MÉDIAS

Les initiatives se multiplient dans les établissements scolaires pour sensibiliser les jeunes à la fabrique de l'information. Reportage dans un lycée professionnel entre Douai et Valenciennes.

Depuis les attentats de 2015, les ateliers d'éducation aux médias et à l'information (EMI) en milieu scolaire se sont multipliés dans l'Hexagone. Pour le ministre de l'Éducation nationale Jean-Michel Blanquer comme pour la précédente locataire de la rue de Grenelle, Najat Vallaud-Belkacem, il s'agit de lutter du même coup contre les « radicalisations » et les « théories conspirationnistes ». Deux dangers qui n'en font qu'un dans l'esprit des décideurs publics, convaincus que les jeunes des classes populaires seraient les premiers touchés. Mais concrètement, comment s'y prend-on pour prévenir ou combattre le complotisme supposé des adolescents ? Pour le savoir, nous avons assisté à la séance inaugurale d'un atelier organisé au lycée professionnel d'Aniche, entre Douai et Valenciennes, dans les Hauts-de-France.

À l'extérieur de cette petite ville marquée par la désindustrialisation, le lycée Pierre-Joseph-Laurent paraît presque isolé au milieu des champs. Mais ce matin, la classe de seconde pro métiers du BTP accueille des visiteurs : Xavier Harter, animateur pour la Ligue de l'enseignement, et Sheerazad Chekaik-Chaila, journaliste indépendante, correspondante notamment pour le quotidien *Libération* dans les Hauts-de-France, ont roulé trois quarts d'heure depuis Lille pour rencontrer une quinzaine de lycéens. Stéphane André, qui enseigne l'histoire-géographie depuis une vingtaine d'années dans l'établissement, a estimé qu'une initiation aux médias serait utile à ses élèves : « *Ils manquent d'esprit critique*, explique-t-il en aparté. *Ils ne lisent pas la presse, leurs sources d'information, c'est Instagram et YouTube.* »

EXERCICE BRISE-GLACE

Grave ? Pas forcément… En toute hypothèse, les praticiens chevronnés de l'éducation aux médias veillent à éviter certains pièges, au premier rang desquels la condescendance, le surplomb. « *Pas question de donner des leçons, ni d'arriver avec des idées préconçues sur la bonne façon de s'informer,* indique Sheerazad Chekaik-Chaila. *Mieux vaut montrer de la curiosité pour leurs pratiques.* » Dont acte. Avec quelques minutes de retard, Kevin, Clément, Sullivan, Dimitri, Suleiman et les autres élèves de seconde pro arrivent en ordre dispersé dans leur salle de classe. Tous des garçons, ils ont 15 ou 16 ans, des bouilles rondes étonnées ou butées. Sheerazad se présente : « *Je suis journaliste.* » Porte-parole de la presse et des médias à elle toute seule pour ces enfants d'ouvriers et d'employés, la jeune femme propose un « exercice brise-glace ». Formant un cercle approximatif, les ados répondent d'un pas vers le centre à une série de questions. S'informent-ils plus par les réseaux sociaux que par la télévision ? Oui ! Tout le monde avance. « *Mais je regarde la télé avec mon daron* », nuance Mohamed. Se trouve-t-il quelqu'un pour acheter un journal ou un magazine papier ? Personne. Recul général. Et pour aller sur Tik Tok ? Tout le monde. « *Moi, j'ai découvert ce réseau récemment* », leur confie la journaliste. Intéressés par l'actu ? Peu ou pas du tout, affirment-ils, reculant

« *Les expériences menées en laboratoire – où les individus sont exposés successivement à des infox et des* fact-checks *– concluent à un bénéfice significatif qu'on ne retrouve pas toujours en situation réelle, lorsque les individus sont libres de choisir les contenus par lesquels ils s'informent* ». En outre, les données de terrain ❸ suggèrent que les vérifications de l'information ne permettent pas toujours de restaurer la confiance. Elles peuvent même accroître la polarisation de certains internautes, agacés d'être exposés à des avis contraires : « *Les individus ne sont pas des récepteurs passifs dont l'opinion varierait mécaniquement selon qu'ils sont exposés à une infox ou à un* fact-check », rappelle M. Berriche.

4. Mobiliser la société civile

La solution résiderait-elle en une plus grande implication des citoyens ? R. Badouard en est convaincu : « *L'exemple de Wikipédia, entièrement autogéré, mériterait de faire école.* » Le chercheur salue également l'efficacité des collectifs citoyens tels que « Sleeping Giant » pour faire pression sur les annonceurs qui subventionnent indirectement la désinformation. Cela avait par exemple conduit à l'été 2021, la marque de voiture Alfa Romeo et la société de courtage en immobilier Meilleurtaux à retirer leurs publicités du site *FranceSoir*, aujourd'hui considéré comme un média complotiste.

Pourtant, la méfiance reste grande vis-à-vis du rôle des usagers : « *Le discours médiatique sur la désinformation a entériné l'idée que le grand public était crédule et vulnérable alors que la réalité du terrain est plus nuancée* », déplore Virginie Sassoon, directrice adjointe du Clemi, le centre français d'éducation aux médias et à l'information (EMI), qui n'en reconnaît pas moins d'importants besoins de formation. « *Pour l'heure, l'EMI vise essentiellement les jeunes ainsi que leurs éducateurs parents et enseignants, mais beaucoup de publics restent oubliés, tels que les retraités, chez qui l'impact de la désinformation est sous-évalué.* »

> « IL N'EXISTE AUCUNE PÉDAGOGIE MIRACLE CONTRE LA DÉSINFORMATION, RIEN NE REMPLACE LE TEMPS LONG DE L'APPRENTISSAGE »
>
> **VIRGINIE SASSOON**
> DOCTEURE EN SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

Pour sensibiliser le plus grand nombre, médias et plateformes ont entrepris de réinventer l'EMI, au-delà du format classique des formations. Outre l'adjonction de notifications sur les réseaux sociaux invitant les usagers à lire un article avant de le partager, les journalistes fact-checkeurs plébiscitent désormais une posture pédagogique, vulgarisant les coulisses de l'information. En témoigne le lancement en janvier 2022 de la plateforme De Facto ❹ qui rassemble journalistes, chercheurs et acteurs de l'EMI pour rendre les citoyens davantage acteurs de leur information. Le chemin n'en reste pas moins considérable : « *Il n'existe aucune pédagogie miracle contre la désinformation, rien ne remplace le temps long de l'apprentissage* » conclut V. Sassoon.

BÉATRICE KAMMERER
JOURNALISTE SPÉCIALISÉE EN ÉDUCATION.

REPÈRES
QU'EST-CE QUE S'INFORMER ?

- **TROIS CRITÈRES DE BASE**

Trois critères permettent de définir ce qu'est une information. Il faut d'abord qu'elle présente un intérêt pour le public (ce n'est pas une anecdote) ; elle doit ensuite être factuelle (ce n'est pas une opinion) ; enfin, elle doit avoir été vérifiée (ce n'est pas une rumeur).

- **DEUX SOURCES VALENT MIEUX QU'UNE**

En cas de doute, la vérification reste une précaution indispensable. Mais vérifier quoi ? Ces dernières années, le *fact-checking* a popularisé les techniques journalistiques de vérification de l'information, mais l'exercice reste inadapté à une pratique quotidienne non experte. Plutôt que de jouer les journalistes amateurs, mieux vaut vérifier ses sources – Est-il alimenté par des journalistes professionnels ? S'agit-il d'un média de référence ? – et les diversifier, une information fiable étant le plus souvent confirmée par plusieurs sources.

- **INTERROGER LES CHOIX ÉDITORIAUX**

Aussi vérifiée soit-elle, une information n'en constitue pas pour autant « la vérité ». Non seulement les informations ont une obsolescence – ce qui est vrai un jour peut devenir faux le lendemain – mais aucune ne peut être considérée comme parfaitement neutre. En effet, toute publication suppose des choix sous-jacents, liés au format, à l'angle choisi pour traiter le sujet, ou encore à la ligne éditoriale du média, dont il faut être conscient. **B.K.**

❶ Romain Badouard, *Les Nouvelles Lois du Web. Modération et censure*, Seuil, 2020.
❷ Laurent Bigot, *Fact-checking vs fake news. Vérifier pour mieux informer*, Ina, 2019.
❸ Manon Berriche, « En quête de sources. Preuves et mises à l'épreuve des internautes dans la controverse vaccinale sur Facebook », *Politiques de communication*, n° 16, 2021/1.
❹ www.defacto-observatoire.fr

détournement d'argent, révélés par les journalistes d'investigation alors qu'aucune preuve formelle n'avait encore été publiée, auraient-ils pu être censurés au titre de fausses informations ?»

2. Associer les plateformes

La loi de 2018 a également permis d'entériner en France un devoir de coopération des plateformes – telles que Facebook, Youtube ou Google – désormais astreints à déclarer annuellement leurs efforts pour lutter contre la désinformation : « *Il fallait en finir avec la "posture du plombier" consistant à entretenir les tuyaux de l'information, sans se préoccuper de leur contenu* », commente P. Froissart.

Trois actions ont été privilégiées par les plateformes : supprimer automatiquement les contenus les plus problématiques – *via* des algorithmes fondés sur l'intelligence artificielle –, invisibiliser les contenus douteux – en les rétrogradant dans les algorithmes de recommandation – et informer les usagers – en labellisant les comptes identifiés comme sûrs.

Difficile toutefois d'y voir une panacée, analyse R. Badouard : « *La modération automatique suscite des stratégies de contournement et expose à des risques de censure abusive ; quant à la modulation de la visibilité des contenus en fonction de leur qualité, elle n'est efficace qu'à condition de disposer de l'expertise suffisante pour les évaluer.* » Par exemple, certains internautes ont entrepris de dissimuler le mot « vaccin » par des fautes d'orthographe ou des caractères surnuméraires pour diffuser des propos complotistes sans être repérés par les algorithmes. Inversement, les plateformes estiment de 10 à 20 % la part des contenus modérés automatiquement qui font l'objet d'une restauration après examen plus approfondi.

> LES INDIVIDUS NE SONT PAS DES RÉCEPTEURS PASSIFS DONT L'OPINION VARIERAIT MÉCANIQUEMENT SELON QU'ILS SONT EXPOSÉS À UNE INFOX OU À UN *FACT-CHECK*. »
>
> ● **MANON BERRICHE**
> MÉDIALAB DE SCIENCES PO

3. Vérifier l'information

Pour aider plateformes et usagers à distinguer l'info de l'infox, un nouveau genre journalistique s'est popularisé depuis la fin des années 2000 : le *fact-checking*. Inspiré des usages en vigueur dans les grandes rédactions américaines dans les années 1920, le *fact-checking* contemporain consiste à vérifier l'exactitude d'affirmations circulant dans l'espace public (déclarations politiques, propos scientifiques, rumeurs…).

Pour le chercheur Laurent Bigot, qui y a consacré sa thèse ❷, cette pratique entendait à la fois revaloriser l'image de la presse, écornée par l'essor de médias gratuits en ligne de moindre qualité, tout en proposant une nouvelle forme de régulation de la parole politique, désormais libre de s'exprimer à sa guise sur les réseaux sociaux. En France, c'est le journal *Libération*, qui fait figure de précurseur en créant en 2008, la première rubrique de *fact-checking* intitulée « Désintox ». Bien d'autres lui emboîteront le pas.

La vérification de l'information permet-elle vraiment d'endiguer la désinformation ? Difficile à dire, reconnaît Manon Berriche, doctorante au Médialab de Science Po :

RAPPORT

LES PRÉCONISATIONS DE LA COMMISSION BRONNER

Indispensable à la construction d'une culture médiatique et informationnelle chez les citoyens, l'éducation aux médias et à l'information (EMI) se heurte néanmoins à la complexification constante des formes de désinformation, comme en témoigne l'essor des « *deep fakes* », des manipulations d'images reposant sur l'intelligence artificielle.

Pour faire face à ce problème, la commission menée par le sociologue Gérald Bronner, propose dans son rapport « Les Lumières à l'ère numérique » publié en janvier 2022, d'adjoindre à l'EMI une éducation à l'esprit critique. En effet, pour ces experts, le phénomène de désinformation repose en premier lieu sur des mécanismes psychosociaux : confronté à un trop-plein d'informations, notre cerveau a tendance à laisser libre cours à ses biais cognitifs – tels que le biais de confirmation, qui nous fait préférer une information flattant nos convictions ou le biais de majorité, qui nous fait confondre popularité et fiabilité.

Être conscient de cela ne suffit pourtant pas à s'en prémunir, rappelle la commission, qui recommande la mise en œuvre – en classe mais aussi en dehors, *via* les médiathèques et associations d'éducation populaire – d'interventions rigoureusement évaluées et fondées sur les meilleures données scientifiques. ● **B.K.**

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Apocalypse cognitive***
de Gérald Bronner, Presses universitaires de France, 2021.
- ***Fake news, rumeurs, intox… Stratégies et visées discursives de la désinformation***
Rosa Cetro et Lorella Sini, L'Harmattan, 2020.
- ***Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain***
David Colon, éd. act., Flammarion, coll. « Champs », 2021.
- ***Faut-il avoir peur des fake news ?***
Divina Frau-Meigs, La Documentation Française, 2019.
- ***Sous l'empire de la désinformation. La parole masquée***
François Géré, Economica, 2018.
- ***Dictionnaire de la désinformation***
François Géré, Armand Colin, 2011.
- ***La Désinformation. Les armes du faux***
François-Bernard Huyghe, Armand Colin, 2016.
- ***Les Guerres de l'information à l'ère numérique***
Céline Marangé et Maud Quessard, Presses universitaires de France, 2021.
- ***La Faiblesse du vrai. Ce que la postvérité fait à notre monde commun***
Myriam Revault d'Allones, Seuil, 2018.
- ***« Savoirs incertains »***
Reset, octobre 2021.
- ***« YouTube : entre formation, information et désinformation »***
Philippe Viallon, Elizabeth Gardère et Cécile Dolbeau-Blandin (coord.), *Communication*, vol. XXXVIII, n° 2, 2021.

Rapport

- ***« Les Lumières à l'heure du numérique »***
Rapport de la commission dirigée par Gérald Bronner, janvier 2022 (disponible en ligne).

Les classiques à relire

- ***Propaganda***
Edwards Bernays, 1928, rééd. Zones, 2007.
- ***Public Opinion***
Walter Lippmann, MacMillan, 1922.
- ***Le Viol des foules par la propagande politique***
Serge Tchakhotin, Gallimard, coll. « Tel », 2015 (1939).
- ***Propagandes***
Jacques Ellul, Economica, coll. « Classique des sciences sociales », 1990 (1962).
- ***La parole manipulée***
Philippe Breton, La Découverte, coll. « Essais », 2002 (2000).

Le site Internet à consulter

- ***www.clemi.fr***
(Centre pour l'éducation aux médias et à l'information)

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- ***« Le point sur les infox »***
Béatrice Kammerer, *Sciences Humaines, n° 309, décembre 2018.*
- ***« Penser par soi-même ? »***
Dossier coordonné par Maud Navarre, *Sciences Humaines, n° 323, mars 2020.*

ABONNEZ-VOUS

Sciences Humaines

CHOISISSEZ VOTRE FORMULE

ABONNEMENT 1 AN PAPIER + DIGITAL Entourez le tarif choisi	11 mensuels	11 mensuels + 4 Grands Dossiers	11 mensuels + 4 Grands Dossiers + Accès Web
France	**54 €**	**69 €**	**99 €**
DOM TOM / Europe	**66 €**	**88 €**	**118 €**
Reste du monde	**73 €**	**98 €**	**128 €**

NB : pour les abonnements « Étudiants, Institutions, Entreprises » veuillez consulter nos tarifs en ligne ou écrire à serviceclients@scienceshumaines.fr

Abonnez-vous par téléphone : 03 86 72 07 00 Code 346

OU

Retrouvez toutes nos formules abonnements en scannant ce QRcode

Cochez les cases correspondantes :

OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de ..... €
Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par Virement BP Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 BIC CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Société .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex

Depuis l'étranger
à retourner dans une enveloppe AFFRANCHIE à :
Sciences Humaines - BP 256 - 89 004 Auxerre Cedex France

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

de la Culture finance des projets d'éducation aux médias *via* les directions régionales des affaires culturelles (Drac).

La France n'est pourtant pas pionnière. Au **Royaume-Uni**, l'EMI fait partie des programmes scolaires depuis les années 1970 ! Au **Brésil**, l'Association nationale des journaux accompagnée de médias a lancé plus d'une cinquantaine de programmes d'éducation aux médias (en 2013) : formation d'enseignants, rencontres d'élèves avec des journalistes, concours, publications coélaborées entre les médias, les élèves et leurs enseignants, visites scolaires...

Dans d'autres pays, les initiatives se développent de manière isolée, sans coordination nationale. C'est le cas par exemple en **Suisse** ou encore en **Espagne**.

● **M.N.**

iliario, en el que la cama servía de sofá si se le ponían un
ración hacia el resto. Buñuel, Lorca y Dalí eran muy auster
tenía colgado alguno de sus cuadros o dibujos, y Lorca alg
ás, sus paredes estaban peladas, tal cual.
La jornada en la Residencia de estudiantes tenía un cl
erado madrugar, sin pausa para la siesta y poco trasn
añana todo el mundo había desayunado en el comed
facultad o centro en el que estudiaba. Sólo excepci
y se hacía servir el desayuno en la habitación. Pero no
e de corneta: allí se funcionaba por libre, pero se fun
Los residentes solían coger el tranvía número
o ha recordado Julio Jordana de Pozas
dencia se detenía a petición de los viajeros,
erminar paradas fijas. Buñuel nos enseñó cómo tirarn
por delante y voltereta, hasta que finalmente opte
© BOLIGAN

Membre du collectif de journalistes La Friche, dans la région de Lille, la jeune femme tient avant tout à « *développer l'esprit critique des jeunes* » vis-à-vis des sources d'information, « *qu'il s'agisse d'une vidéo YouTube douteuse, d'un reportage sur BFM ou d'un discours institutionnel* ». D'où l'intérêt d'une approche plus globale, exposée notamment dans un *Petit manuel critique d'éducation aux médias* ❸. L'EMI apparaît dans cette optique comme « *une affaire d'émancipation plutôt que de normalisation* ».

FAUSSE VIDÉO ET VRAI APPRENTISSAGE

La méthode ? « *On privilégie une "pédagogie par le faire", ludique et participative* », annonce Xavier Harter, de la Ligue de l'enseignement, fer de lance de l'éducation populaire. Au cours des prochaines séances, les élèves d'Aniche monteront avec l'animateur... une fausse vidéo complotiste ! Aucun risque de confusion, comme en comporterait un visionnage passif. En procédant eux-mêmes au choix des images, de la bande-son (inquiétante) de la voix off (faussement neutre) et des commentaires (biaisés), « *les jeunes s'approprient les codes du discours conspirationnistes, ils ne sont plus dupes* », explique le pédagogue. À la fin de l'année scolaire 2021, les garçons d'Aniche rencontrés au printemps auront produit une vidéo sur le thème : « L'équipe de France de football a passé un pacte avec Satan ». Une parodie qui reprend tous les ingrédients du conspirationnisme, sa mauvaise foi, sa cohérence à toute épreuve. Confrontés au choix des images, au montage, Dimitri, Sullivan, Clément et les autres se sont « *posé des questions* » sur la fabrique de l'info, témoigne X. Harter. Bilan : « *Je pense qu'on a aiguisé chez certains un intérêt sur le fait de s'informer.* » Pour un public initialement méfiant vis-à-vis des médias vus comme un tout, ce n'est pas si mal.

● **ÈVE CHARRIN**
JOURNALISTE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE.

❶ Voir Amandine Kervella, Béatrice Micheau et Céline Matuszak, « Les "quartiers populaires" dans les dispositifs d'éducation aux médias et à l'information », *in* Cécile Tardy et Marta Severo (dir.), *Dispositifs du visible et de l'invisible dans la fabrique des territoires*, L'Harmattan, 2020.

❷ Coralie Le Caroff et Mathieu Foulot, « L'adhésion au "complotisme" saisie à partir des commentaires sur Facebook », *Questions de communication, n° 35, octobre 2019.*

❸ Collectif La Friche/Edumédias, *Petit manuel d'éducation critique aux médias*, Le Commun, 2021.

d'un pas tandis que Sheerazad se place, seule, au centre du cercle. Pour bien manifester son indifférence, Clément recule de trois ou quatre mètres, jusqu'à l'extrémité de la salle. Quelques instants plus tard, interrogé en aparté par nos soins, un élève au visage fermé confiera qu'il n'a « *jamais entendu parler des Illuminati* » et que d'ailleurs il ne « *s'intéresse pas au monde* » – le contraire ne serait-il pas préférable ?

Une chose est sûre, « *l'engouement pour les réseaux sociaux n'implique pas en lui-même une vulnérabilité particulière aux théories conspirationnistes* », souligne Amandine Kervella, maîtresse de conférences en sciences de l'information à l'École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse (ENPJJ), à Roubaix ❶ : cette idée procède d'après elle d'une « *vision très déterministe des médias* », la même qui assimilait autrefois télévision et manipulation.

Sur le terrain, S. Shekaik-Chaila estime que les ados « *ne se débrouillent pas si mal que ça* » pour hiérarchiser et trier les innombrables informations dont ils sont abreuvés sur les réseaux. La preuve, un tour de table des infos récentes retenues par les lycéens, entre match de foot, mesures anticovid, régulation des sites pornographiques et visite ministérielle, ne révèle rien de délirant. Des approximations, rien de plus. Ces *digital natives* « *ont l'habitude,* témoigne la journaliste, *ils connaissent les codes* ». Et contrairement aux idées reçues, explique par ailleurs Coralie Le Caroff, maîtresse de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université de Paris ❷, « *les jeunes des classes populaires ne sont pas plus exposés au complotisme que les autres classes sociales et classes d'âge* ».

Parfois cependant, les enseignants s'interrogent. Lors de son cours sur les Lumières, S. André, le prof d'histoire-géo d'Aniche, a montré des illustrations sur Voltaire où figurait le triangle maçonnique, symbole d'humanisme. À ce moment, se souvient-il, « *plusieurs gamins se sont écriés : "Ah, les Illuminati !"* » Une référence spontanée à la secte bavaroise du 18e siècle, qui d'après certaines théories conspirationnistes exercerait aujourd'hui une domination occulte. Comment réagir ?

Face à d'éventuels propos complotistes, assez rares comme on l'a vu, « *la réfutation point par point ne sert à rien, elle enferme* », témoignent les professionnels, comme Jean-Christophe Planche, ancien enseignant en français et histoire-géographie devenu coordinateur du Centre pour l'éducation aux médias et à l'information (Clemi) de Lille. Ne pas apporter de l'eau au moulin donc. Et ne pas s'affoler, suggère de son côté A. Kervella, qui bat en brèche nombre de clichés. D'abord, « *faire circuler une théorie du complot ne signifie pas qu'on y adhère,* analyse-t-elle. *Par exemple, le film faussement documentaire sur le covid-19,* Hold-up, *sorti au printemps 2021, a beaucoup circulé sur les réseaux sociaux. Mais ça ne prouve rien. On peut retweeter des contenus par conviction, mais aussi par répulsion, ou encore pour s'en amuser. Il n'existe pas de données qualitatives à ce sujet.* »

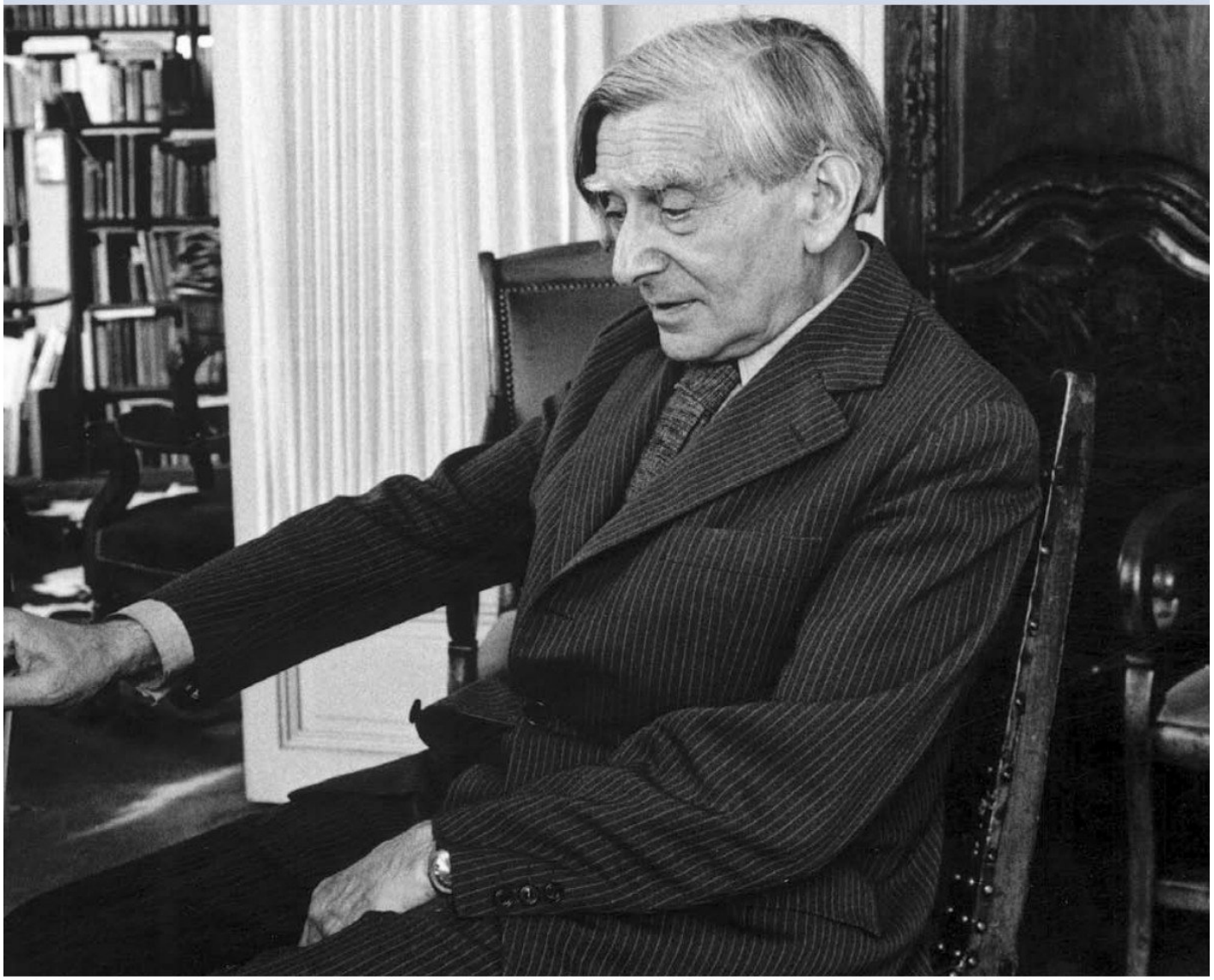
DÉVELOPPER L'ESPRIT CRITIQUE

De surcroît, indique la chercheuse, les sujets liés aux vaccins et à la pandémie ne passionnent pas les jeunes, peu enclins aux interprétations paranoïaques en la matière. Tous sujets confondus, A. Kervella précise qu'elle n'a « *jamais rencontré d'ado complètement enfermé dans un système interprétatif rigide* ». En évoquant certaines théories, comme celle du « Great Reset » (un nouvel ordre mondial censément orchestré à Davos grâce à la pandémie de covid), certains enseignants peuvent donc craindre d'avoir en réalité contribué à faire connaître et crédibiliser des idées fantaisistes auxquelles leurs élèves n'avaient jamais prêté attention auparavant. Rompus à l'éducation aux médias, les animateurs de l'atelier d'Aniche ont conscience de l'écueil. S. Chekaik-Chaila se souvient des propos tenus par un élève de première dans un lycée général de centre-ville, à Valenciennes : « *Pas sûr qu'on ait vraiment marché sur la Lune.* » « *Peut-être de la provocation* », interprète la journaliste trentenaire, rodée au public scolaire. Mais surtout, le contexte permet de relativiser la portée de cette remarque : en histoire-géographie, l'enseignant avait montré à sa classe le « documenteur » de William Karel, *Opération Lune* (2002), qui, selon sa présentation officielle, « *jette le trouble, rappelle le pouvoir des images et leur possible manipulation* ». Résultat : « *Jusqu'à la fin, les élèves n'avaient pas compris que c'était bidon.* »

INTERNATIONAL
TOUR DU MONDE DES INITIATIVES

Depuis le début des années 2000, les institutions internationales ont fait de l'éducation aux médias et à l'information (EMI) une priorité. L'**Unesco** organise chaque année une semaine mondiale pour l'EMI. En 2022, elle aura lieu du 24 au 31 octobre au Nigeria. Le site internet de l'organisation propose aussi des ressources en ligne, notamment pour les enseignants. L'**Union européenne** a adopté une charte en 2006 et plusieurs directives depuis demandant aux États membres de rédiger des rapports sur leurs actions pour l'EMI.

En **France**, le Clemi (le Centre pour l'éducation aux médias et à l'information) organise chaque année depuis 1989 la semaine de l'éducation aux médias à l'école. En 2022, elle a lieu du 21 au 26 mars. Depuis 2013, les programmes comprennent des modules d'EMI du primaire jusqu'au lycée (*p. 42*). Chaque année, le ministère



Vladimir Jankélévitch maîtrisait le piano comme la philosophie et a souvent conjugué les deux.

à des monographies de musiciens (*Debussy et le mystère de l'instant*, 1976 ; *Liszt et la rhapsodie. Essai sur la virtuosité*, 1979 ; *Ravel*, 1988). Sa maîtrise de la musique reposait également sur une pratique personnelle du piano. Élaborant ses écrits comme de véritables rhapsodies (« *pendant que d'autres se contentaient de faire caqueter leur machine à écrire* ❸ »), il continua de jouer ses partitions préférées avec une allégresse qu'il évoqua jusqu'à la fin de sa vie avec une émotion intacte. Lorsqu'on l'interrogeait sur ce rapport, qu'il jugeait indéfectible, entre la musique et la philosophie, il répondait qu'une telle question ne se posait qu'à ceux qui méconnaissaient les charmes de l'une et de l'autre. C'est un peu comme si on demandait, observait-il non sans ironie : « *Que penseriez-vous d'un corps qui cherche son âme ?* ❹ »

Nulle inconséquence pourtant de la part de l'auteur du *Traité des vertus* (1949) et de l'ouvrage consacré à la mémoire de la Shoah, *L'Imprescriptible* (1971). La définition qu'il donne de la pensée (« *Une jeune fille de neige qui fond au premier soleil du printemps* » *Philosophie première*, 1954) illustre l'aphorisme de Pascal : « *La vraie philosophie se moque de la philosophie.* » L'auteur de *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien* (1957) avait décidé de « *ranger au magasin des accessoires inutiles* » ces échafaudages conceptuels qui confondent la pensée avec une philosophie qui « *bâillonne, nivelle, broie et aplatit* » aux dépens de toute forme d'exigence intellectuelle authentique ❺. Friedrich Nietzsche disait : « *Je ne pourrais croire qu'à un Dieu qui saurait danser.* » La remarque vaut également pour cet aventurier de la pensée qui ne cessa de baguenauder aux frontières de l'irrationnel et du non-sens. Pas de véritable philosophie, selon Jankélévitch, sans cette distance dont l'humour fut le trait constant. Comme Socrate, il émaillait ses cours de mille facéties : l'ironie, disait-il, est « *une pudeur pour tamiser le secret d'un rideau de plaisanteries* » ; mais c'est la tendresse « *qui fait de l'humour un rameau fleuri de l'amour* » (*L'ironie*, 1936 ; *Quelque part dans l'inachevé*, écrit avec Béatrice Berlowitz, 1978).

BIOGRAPHIE

Vladimir Jankélévitch est né à Bourges le 31 août 1903. Son père, qui était médecin, fut le premier traducteur français de Sigmund Freud. Reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1926, il obtient un doctorat en 1933, puis enseigne quelque temps en province, avant d'apprendre en 1939 sa révocation de l'université de Lille en vertu des lois d'exception de Vichy. Il entre alors dans la clandestinité et participe au réseau Étoile de la résistance dans le Sud-Ouest de la France. En 1945, il est nommé directeur des émissions musicales de Radio Toulouse-Pyrénées, mais démissionne rapidement. En 1947, il réintègre l'université de Lille et se marie avec Lucienne, qui restera sa compagne de toujours. De 1949 (publication de sa première œuvre, *Traité des vertus*) jusqu'en 1981, il enseigne à la Sorbonne à Paris. Il meurt à son domicile le 6 juin 1985.

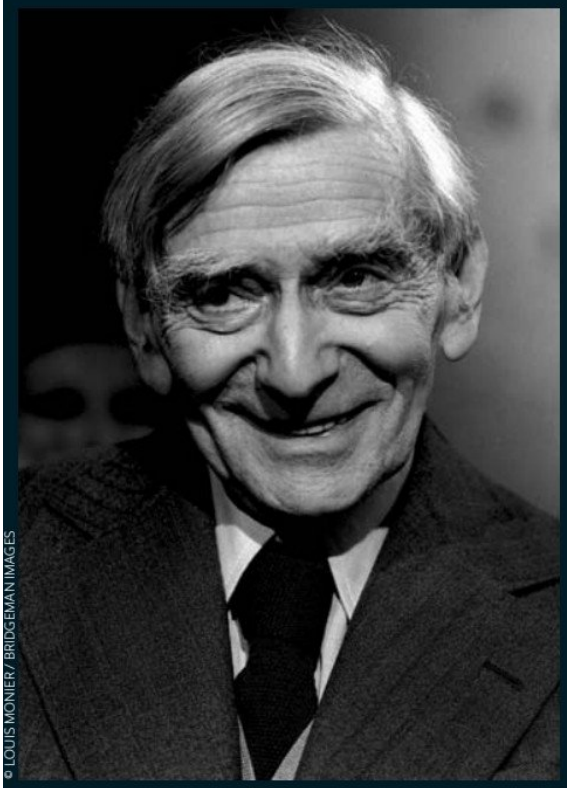
© LOUIS MONNIER 2011/GAMMA-RAPHO/GETTY

Qu'est-ce qu'un philosophe ? J'ai posé cette question à mes élèves en tout début d'année en leur suggérant de s'en tenir au sens courant de ce terme. Leur réponse, m'a déconcertée. En voici la synthèse : « *Un philosophe est une personne très savante en possession d'une vision du monde exhaustive qu'il estime légitime de communiquer, de diffuser, voire d'imposer, à tous ceux à qui il (ou elle) s'adresse.* » Vladimir Jankélévitch correspond si peu à ce stéréotype qu'on serait tenté d'inventer un mot particulier pour le définir – un terme qui ne vaudrait que pour lui. Mais il existe une autre option : la fréquentation d'un tel « philosophe » pourrait nous amener à reconsidérer certains de nos présupposés concernant cette discipline, ou, plus exactement, cet art de vivre. Il est vrai que nombreux sont les philosophes, et non des moindres, qui ont élaboré des représentations du monde érudites, globales, cohérentes et systématiques, confondues parfois de ce point de vue – à tort – avec des sortes de religions séculières. Quoi qu'il en soit, on se demandera à quel titre ce « *vagabond toujours en campagne à la poursuite de je ne sais quoi* », ce « *chasseur d'étoiles filantes* » que fut Jankélévitch pourrait prétendre le moins du monde au titre de « philosophe ».

La pensée de Jankélévitch s'oppose en tous points à ces simulacres de science qu'il a toujours raillés. Alchimiste du verbe, architecte de l'éphémère, savant fantasque, Jankélévitch ferait plutôt penser à ce banquier du *Petit Prince* qui thésaurise les astres dans un coffre-fort dont la finalité reste énigmatique : à quoi bon compter les étoiles ? Même perplexité face à son œuvre inclassable : pourquoi philosopher si « *la philosophie ne sert à rien* » et si « *le silence est le plus riche des langages* » ❶ ? À quoi bon – en ce qui nous concerne – tenter de résumer une philosophie dont le style peut sembler, à tort ou à raison, l'emporter sur le fond (« *Seul compte l'exemple que le philosophe donne par sa vie et par ses actes* » *Philosophie morale*, 1945-1967) ? Ses cours n'étaient pas à proprement parler des « cours », mais des « *trames à rebondissements* » ❷, enchaînant intuitions fulgurantes, raisonnements subtils et digressions saugrenues. Il arrivait parfois que le spectacle fût interrompu lorsqu'un étudiant indélicat venait perturber le rythme d'une pensée aussi fluente que la pulsation même de la vie : qui ne se souvient des colères du maître ?

MUSIQUE PHILOSOPHIQUE ET PENSÉE MUSICALE

Orateur hors du commun, Jankélévitch fut aussi un pianiste et un musicologue chevronné, conjuguant musique et philosophie au point de rendre la musique philosophique et la pensée musicale. Une grande partie de son œuvre fut consacrée



© LOUIS MONIER / BRIDGEMAN IMAGES

Orateur charismatique, écrivain hors pair et musicologue chevronné, Vladimir Jankélévitch a développé des réflexions prolifiques sur l'éphémère, la morale et le pardon ou encore la musique, avec une volonté constante de se tenir à distance des philosophies de la certitude.

RÉFÉRENCE

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH, L'ART DE LA FUGUE

30 MARS 1967

Jacques Lacan et Roman Jakobson à l'occasion d'une conférence au Centre culturel français de Milan. De leur rencontre est née l'idée lacanienne que l'inconscient est structuré comme un langage.

©CARLA CERATI/COURTESY ELENA CERATTI

voulu atteindre, à travers leurs victimes, non seulement la singularité des individus (dont l'identité est niée dans l'avilissement, la mort, et même au-delà de la mort), non seulement une communauté tout entière (Arméniens, Juifs, etc.) mais encore, à travers eux, l'idée d'humanité dont tout homme est le dépositaire. « *Lorsqu'un acte nie l'essence de l'homme en tant qu'homme, la prescription qui tenterait à l'absoudre au nom de la morale contredit elle-même la morale (...). Oublier ce crime gigantesque contre l'humanité serait un nouveau crime contre le genre humain.* »

***Quelque part dans l'inachevé* (avec Béatrice Berlowitz, 1978)**

C'est au poète Rilke que les auteurs de cet ouvrage – constitué d'entretiens entre Jankélévitch et Béatrice Berlowitz – ont emprunté cette formule si heureuse pour qualifier l'œuvre du philosophe. Tous les thèmes qui lui sont chers y sont mentionnés : la critique de « la » morale (« *Mentir au tyran est le plus sacré des devoirs* »), la nécessité de penser qui est en même temps impossibilité de penser (« *Ce que je suis, je ne le sais pas encore, ce que je sais je ne le suis plus* »), la sublimité de l'amour, le caractère civilisateur de la musique (« *La musique apaise en blessant, blesse en pacifiant, et c'est pourquoi elle nous arrache les larmes du regret, de la tendresse et de l'amour* »). Le philosophe évoque le devoir de mémoire qui constitue l'un des thèmes les plus marquants de sa pensée : « *La mémoire est un acte de foi, une protestation surnaturelle de l'homme contre la réalité, au nom d'une autre réalité qui a existé.* » Comme l'amour, comme le temps, comme la mort, la mémoire cristallise le mystère de la condition humaine : « *Le mystère à la fois latent et patent de l'avoir-été. Avoir vécu, avoir aimé : tel est le grand secret de tout le monde.* » ● L.H.-L.

plaisante d'impertinences. Les deux textes déchirants réunis dans *L'Imprescriptible. Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité* établissent l'absolue singularité du crime contre humanité commis par les nazis : « *Ce crime sans nom est un crime vraiment infini dans l'horreur qui s'approfondit à mesure qu'on l'analyse... Les inventions inédites de la cruauté, les abîmes de la perversité la plus diabolique, les raffinements inimaginables de la haine, tout cela nous laisse muets et d'abord confond l'esprit.* », écrit Jankélévitch. Dans un tout autre registre, tous les ouvrages qui révèlent cette connivence inattendue entre la musique et le silence sont irremplaçables. Ses réflexions sur le temps (« *la chair de notre chair* »), sur la beauté (« *une apparition toujours évanouissant* »), sur la musique (« *qui ne signifie rien mais qui accompagne toute notre vie* ») restent indépassables. Sans oublier bien sûr ses variations impérieuses sur « *l'incertaine certitude des évidences morales* ».

L' « ABSOLUE PRÉFÉRABILITÉ DE L'AUTRE »

Jankélévich nous a enseigné que la violence, qui est tout le contraire de la puissance, n'est jamais le fait de la nature mais toujours l'expression d'une incurable malfaçon de l'être humain (« *Mourir entre les griffes d'un tigre n'est pas véritablement une violence, mais mourir assassiné par un collègue jaloux si, car elle est humaine* ❼»). Il nous a démontré que le paradoxe de la pensée réside dans cet effort de poursuivre en pure perte quelque chose qu'elle ne peut penser, de même que le pardon pour avoir un prix doit nécessairement se mesurer à l'impardonnable (Le « *paradoxe du pardon* » est aussi l'« *impossible du pardon* » *Philosophie morale*, 1945-1967).

Jankélévitch est parvenu à convaincre des générations d'étudiants et d'auditeurs anonymes que la morale – l'« *absolue préférabilité de l'autre* » – ne se ramènera jamais à un corpus de maximes aussi bienveillantes et respectueuses de notre prochain soient-elles : « *Les vertus sont pires que les vices parce qu'elles sont séparées de ce qui les fait et les unit les unes aux autres : l'amour qui est leur vie elle-même et sans lequel la générosité ne serait qu'un vice glorieux et cymbale retentissante. L'amour n'est-il pas plus vrai que la vérité et plus juste que la justice ?* (*Quelque part dans l'inachevé*, 1978).» Auprès de lui, nous avons appris que puisque la mort est l'essence de la vie (« *Elle vous est donnée avec le beau cadeau qu'est la vie, elle en est l'envers.* » *L'Arc*, n°75, 1979), la seule maxime qui vaille est celle qu'il martela jusqu'à son dernier souffle : « *Ne manquez pas votre unique matinée de printemps.* » Aussi radicale que joyeuse, l'éthique de Jankélévitch n'a cessé de célébrer le point de tangence de l'âme avec l'absolu (*Philosophie première*, 1954) : « *La prime aurore, la vierge innocente, le sage, le héros, la magnanime, la nuit sereine, le créateur au comble de la joie, et la victime crucifiée, tout dit : ils ont aimé.* » (*L'Arc*, n°75, 1979).

● **LAURENCE HANSEN-LØVE**
AGRÉGÉE DE PHILOSOPHIE, TITULAIRE D'UNE MAÎTRISE PASSÉE SOUS LA DIRECTION DE VLADIMIR JANKÉLÉVITCH.

Retrouver la version longue de cet article sur le site internet de *Sciences Humaines*.

❶ **Jean-Jacques Lubrina,** *Vladimir Jankélévitch. Les dernières traces du maître*, 1999, rééd Le Félin. 2009.

❷ **Robert Maggiori,** « L'avenir de la vérité » et « La vérité empoisonnée », entretiens avec Vladimir Jankélévitch, *Libération*, 8 et 10 juin 1985.

❸ ***Ibid.***

❹ **Jean-Jacques Lubrina,** *op.cit.*

❺ **Christian Delacampagne,** *Le Monde*, 18 décembre 1981.

❻ **Vladimir Jankélévitch** était toujours là, écoutant les discussions mais n'y participant pas, sauf lorsqu'on le sollicitait.

❼ Jean-Jacques Lubrina, *op.cit.*

Devenu relativement célèbre depuis les événements de Mai 68, dont il fut un acteur à la fois discret et omniprésent [6], mais aussi en raison de la retransmission de ses derniers cours par Radio France, il fit la joie des Parisiens attablés aux cafés - nombreux sur cet itinéraire - qui le voyaient passer chaque mardi à la même heure pour rejoindre la Sorbonne depuis son domicile du quai aux Fleurs. Tout comme Thalès qui serait tombé dans un puits à force de distraction, tout comme Emmanuel Kant dont les promenades à heures fixes permettaient aux villageois de régler leurs montres sur son passage, Jankélévitch observa tout au long de sa vie d'universitaire une existence aussi casanière que tempérée. Nous ne nous attarderons pas ici sur le fait que certains passants racontent l'avoir vu haranguer et maudire de malheureux touristes allemands débonnaires qui se pavanaient sous ses fenêtres. Il finira par leur pardonner.

RANCŒUR GERMANOPHOBE

La comparaison entre le professeur de la Sorbonne et Kant, par exemple, s'arrête là. Tout oppose Jankélévitch à la plupart de ses prédécesseurs dont les visions du monde se rejoignent en général dans leur effort de cohérence et de systématicité : « *Mon seul système est de ne pas en avoir* », aimait-il rappeler à tous ceux qui s'étonnaient de cette singularité. Le simple fait qu'il a écrit deux ouvrages sur le pardon tout en refusant à titre personnel de pardonner au peuple allemand (au point de ne plus lire aucun auteur ni jouer aucun compositeur germanique !) est à cet égard déconcertant : « *En cela,* disait-il, *je suis peut-être plus homme que philosophe.* » Par ailleurs, il jugeait la musique de Bach « *insincère et hypocrite* » et celle de Beethoven « *encombrée de métaphysique* »... Sur le plan de la morale, ennemi de toutes les sagesses, il estimait que « *la raison n'existe qu'en nous échappant* ». À ses yeux, « *les philosophies de la certitude* », qui s'étalaient à l'époque devant des bataillons de supporters disciplinés, ne pouvaient être en fin de compte que les fossoyeuses de la vérité.

On ne s'étonnera pas dans ces conditions de ne pouvoir nommer les disciples les plus notoires de Jankélévitch dans le paysage intellectuel français – voire mondial. Cette incongruité se comprend pourtant facilement : l'influence réelle de Jankélévitch n'est pas traduisible en termes de notoriété universitaire ou médiatique. Sa philosophie ne faisait qu'un avec sa personnalité, son magnétisme – ce qu'il faut bien appeler son « style ». Ni préambules ni thèses explicites ne constituent les fondements d'une telle pensée intempestive. En termes de morale, ses propositions, aussi radicales que paradoxales, ne sont pas déclinables comme le furent, par exemple, les axiomes de Spinoza ou de Kant. Et pourtant ses idées n'ont cessé de faire leur chemin et ont profondément marqué les générations suivantes. Comment cela s'explique-t-il ?

Même si, condamnée à l'équivoque, la vérité « *ne cesse de se démentir elle-même* », la philosophie de Jankélévitch ne se réduit pas pour autant à une suite

> « L'AMOUR N'EST-IL PAS PLUS VRAI QUE LA VÉRITÉ ET PLUS JUSTE QUE LA JUSTICE ? »
> ● VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

TROIS ŒUVRES CLÉS

***La Musique et l'Ineffable* (1961)**

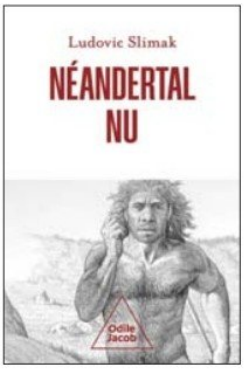
La musique a ceci de commun avec la philosophie qu'elle est « *faite pour être faite* » – et non pas commentée. La musique ne veut rien dire en particulier. Équivoque et charmeuse, elle exprime l'ambiguïté qui est la respiration même de l'âme : « *La sonate est comme un raccourci de l'aventure humaine borné entre la mort et la naissance, mais elle n'est pas elle-même cette aventure* ». La musique a partie liée avec l'« ineffable », que Jankélévitch distingue de l'indicible. Indicibles sont la mort, la douleur, le néant, tous ces mystères qui accablent la raison et confondent l'esprit ; ineffables au contraire sont l'existence, l'amour et la liberté, sur lesquelles il n'y a rien à dire en ce sens... qu'il y a infiniment à dire. La musique est par essence improvisation virtuose et prélude inachevé. Ludique et sensuelle, elle n'est rien d'autre qu'un « *charme* » c'est-à-dire une incantation apaisante qui réconcilie l'homme avec lui-même et avec la nature. Quant au plaisir, il est, comme l'inspiration, une forme de « *grâce* » qui vient de surcroît à qui ne s'y attend pas.

***L'Imprescriptible. Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité* (1971)**

La notion de crime contre l'humanité, apparue en 1915 pour qualifier l'extermination des Arméniens par l'État turc, a été reprise et précisée à propos de la Shoah. La loi française du 26 décembre 1964 le rend imprescriptible. Jankélévitch explique la singularité de cette décision par la monstruosité du crime nazi, qui appelle un traitement hors du commun. Ces crimes ont été annoncés, programmés, théorisés, et comme justifiés par leurs instigateurs : c'est là le plus haut degré de préméditation que l'on puisse concevoir. En outre, les responsables semblent avoir

d'outils composites à l'aide de colles, piégeage de petits animaux nocturnes... Ce sont entre autres la capacité de planification avancée et de gratification retardée, c'est-à-dire l'aptitude à l'action différée qui suppose une inhibition de la réponse (savoir attendre pour obtenir un meilleur résultat !), la capacité à visualiser le produit fini bien avant sa confection, la flexibilité dans la résolution de problèmes indispensable pour s'adapter aux imprévus, la pensée abstraite qui consiste à associer mentalement différents ingrédients, la capacité à déplacer mentalement les objets dans l'espace, sans parler de l'aptitude au raisonnement analogique et à celle de mener de front plusieurs tâches. Certains y voient le passage d'un « Rubicon », conséquence d'une évolution en complexité des aires cérébrales. S. A. de Beaune propose plutôt une lente évolution « en mosaïque », sur le modèle de l'évolution génétique : un brassage d'informations, mélange de diffusions et d'expansions d'innovations techniques ou conceptuelles, mâtinées d'évolutions locales qui se sont à leur tour répandues, « *renforçant et réunifiant tout ce que les hommes* (anatomiquement modernes) *ont en commun* ». Il n'y aurait eu « *ni saut qualitatif ni cognitif* », mais des coalescences répétées d'expériences et de savoirs cumulés. La préhistoire, une fois encore, nous aide à mieux comprendre notre passé et nous rassure sur notre avenir. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme !

● ROMAIN PIGEAUD



• ***Néandertal nu***
Ludovic Slimak, 2022, Odile Jacob, 240 p., 22,90 €.

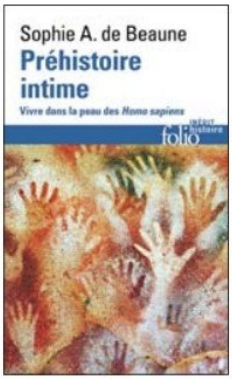
COUP D'ŒIL SUR NOS COUSINS

On a voulu en faire un frère mais, selon Ludovic Simak, l'homme de Néandertal n'était qu'un cousin lointain bien moins doté, donc une proie facile pour *Homo sapiens*, qui l'a exterminé.

Ludovic Slimak se livre ici à un « *décrassage* » de Néandertal, victime d'un « *créationnisme 2.0* » qui voit en lui un ersatz d'*Homo sapiens*. Il part de ses expériences de terrain (dans la Drôme, en Ardèche, sur les pentes du mont Ventoux et jusqu'en Sibérie) pour arracher le masque qui couvre la « créature ». Selon lui, « *il n'y a aucune raison objective, logique rationnelle, pour que des populations, qui ont évolué indépendamment durant des centaines de millénaires, aient précisément développé les façons d'être au monde qui sont les nôtres* ». Rien ne résiste à son esprit critique et (trop ?) cynique. Il n'y a pas d'art néandertalien au sens où nous l'entendons : la « *mauvaise liste de cuisine* » des preuves que les spécialistes ont patiemment accumulées ne résiste pas à l'analyse. Même les plumes ramassées ont pu servir de compléments en protéines, non pour fabriquer des coiffes ! Les quelques parures identifiées dans la grotte du Renne (Arcy-sur-Cure, Yonne) seraient l'œuvre de Cro-Magnon ou de néandertaliens acculturés. Rien de dramatique pourtant : que Néandertal ne soit pas semblable à nous ne signifie pas qu'il nous soit inférieur. L'éthologie de notre cousin révèle au contraire un mode de vie non normé, où la planification est placée au second plan. Une pensée « au fil de l'eau », qui se fracassera contre le bulldozer *sapiens*. L. Slimak en est persuadé : la disparition de Néandertal est directement notre faute, notre « *péché colonisateur originel* ». Une réflexion engagée et militante, donc, qui détonne en préhistoire. ● R.P.

CRO-MAGNON COMME SI VOUS Y ÉTIEZ

Comment *Homo sapiens* percevait-il et concevait-il le monde ainsi que sa propre existence ? Des traces qu'il a laissées, on peut déduire en tout cas qu'il planifiait ses actes.



• ***Préhistoire intime Vivre dans la peau des* Homo sapiens**
Sophie A. de Beaune, 2022, Gallimard, coll. « Folio », 368 p., 9,40 €.

Sophie Archambault de Beaune tente ici un exercice de style, sur le fil du rasoir. Son objectif est ambitieux : dresser une « archéologie du corps » et de l'intime de nos ancêtres directs, ces Cro-Magnon que nous connaissons peut-être mieux que nous le pensons. « *Je hais ces cœurs pusillanimes qui pour trop prévoir les suites des choses n'osent plus rien entreprendre* », disait Molière. Tel n'est pas le cas de l'auteur, qui fait un « pied de nez » aux historiens qui prennent la préhistoire de haut, arguant que l'on ne saura jamais rien de sûr, dans ce fatras d'os, de silex et d'images. Attention cependant : cet ouvrage n'est pas celui d'un savant en fin de carrière, qui, n'ayant plus rien à craindre, nous ennuierait de ses rêveries. Ici, chaque affirmation est étayée par de solides informations, validées par des recherches et publications récentes, prises aussi bien dans les analyses technologiques, les observations ethnographiques ou les recherches en génétique. C'est ainsi qu'il est possible de proposer des hypothèses sérieuses quant à l'époque de la perte de notre pilosité et la pigmentation de notre peau entre 240 000 et 1,2 million d'années. Car nous avions la peau sombre, c'est désormais une certitude, et ce n'est qu'au Néolithique qu'elle s'éclaircira chez les peuples engagés sur des territoires plus septentrionaux que les régions tropicales dont nous sommes issus. Sophie A. de Beaune tisse un lien entre plusieurs domaines d'études qui font sens, comme pour l'apparition des vêtements, qu'on peut deviner par les analyses génétiques, l'apparition des poux de corps (les poux de tête et d'aine migrant vers les zones encore pileuses, tandis que les poux de corps s'accrochent aux vêtements), l'étude du squelette (les phalanges plus graciles indiquant le port de chaussures), les instruments servant à travailler les peaux, etc.

L'ORIGINE DES SENSATIONS ET DES SENTIMENTS

C'est vraiment une belle enquête de détective. L'essentiel du livre traite avant tout d'*Homo sapiens*, pour la période récente du Paléolithique supérieur, plus riche en vestiges. L'auteur fait le pari qu'un fonds commun nous réunit à Cro-Magnon, car sinon « *nous ne ferions pas de l'anthropologie et de l'archéologie, mais de l'éthologie et de la paléontologie* ». Ce qui lui permet de se construire un référentiel actualiste, car nous ignorons quelles furent les perceptions d'*Homo ergaster*, par exemple. Certes, S.A. de Beaune n'ignore rien de la variabilité des modèles sensoriels au sein de sociétés humaines, ainsi que de leur « combinatoire ». Il semble évident que dans un monde paléolithique sans savon, le seuil de tolérance olfactif devait être bien plus élevé ! Plus sérieusement, si l'expression culturelle des sens varie, leur perception reste la même pour tous les humains, à partir de stimulations évidentes, comme le choix de roches plus dures pour débiter le silex, ou de matières abrasives comme l'ocre pour polir les outils ou les figurines en ivoire et bois de cervidé. Ces choix s'opèrent par le toucher et la vue, qui devaient donc être sensiblement les mêmes que les nôtres. La plasticité des parois des cavernes était testée, avant l'apposition des dessins. Tout ceci peut nous sembler évident : « *On se doute bien que les Paléolithiques ne faisaient pas des choix techniquement absurdes !* » Encore fallait-il en prendre conscience. Comme pour la portée lumineuse des lampes à graisse, à laquelle S.A. de Beaune fut la première à s'intéresser, qui change du tout au tout notre vision de l'art des cavernes. Ou le rapport au corps, deviné à partir du traitement des cadavres, des représentations humaines ou les empreintes de mains sur les parois. Se pose au final la question de l'origine de ces sensations et sentiments, qu'on s'intéresse aux rites funéraires, à l'émergence de la pensée symbolique, au développement de l'empathie ou aux interactions sociales.

QUAND DEVIENT-ON HUMAIN ?

À partir de quand est-on « humain » ? Quelle est la puissance de notre ancrage dans le monde animal ? Un lent processus nous amène à développer des « métareprésentations » (l'action de transformer un objet réel en objet de pensée), concevoir des « métaoutils » (fabriquer des outils à partir d'autres outils). Tout semble s'accélérer à partir de 100 000 ans, en Afrique du Sud d'abord, avec l'apparition de pratiques ou de techniques nécessitant des capacités cognitives élevées : montage

© SAMUËL BERTHET

● **FRANÇOIS DOSSE**
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

Jacques Lacan fit alliance avec Roman Jakobson

Lorsqu'en 1950 Claude Lévi-Strauss présente Roman Jakobson à Jacques Lacan, c'est le coup de foudre. Lors de ses passages à Paris le linguiste aura dorénavant sa chambre réservée au 3, rue de Lille chez la compagne de Lacan, Sylvia. Dans sa Mercedes blanche décapotable, Lacan fait découvrir le charme des routes de France à son ami linguiste, poursuivant avec lui un dialogue serré. Tout en tenant le volant, il se retourne plus souvent qu'à son tour vers son ami, n'accordant à sa conduite qu'une attention flottante.

Si la rencontre entre Lévi-Strauss et Jakobson à New York a été séminale pour l'anthropologie structurale, celle de Jakobson et Lacan l'est tout autant. Lacan, qui cherche à étayer la psychanalyse sur la linguistique, la science pilote de l'époque, relier le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure aux apports de Jakobson, trouve dans les thèses du phonologue de quoi renouveler et structuraliser la démarche freudienne. Dans sa publication de 1957 « L'instance de la lettre dans l'inconscient », Lacan mentionne pour la première fois les thèses de Jakobson sur la métaphore et la métonymie, assimilant la condensation (c'est-à-dire la compression à laquelle procède l'inconscient dans les rêves) à un procédé métaphorique et le déplacement (qui déplace le contenu d'un rêve d'un élément à un autre) à un procédé métonymique. Il peut alors affirmer haut et fort que « *l'inconscient est structuré comme un langage* ».

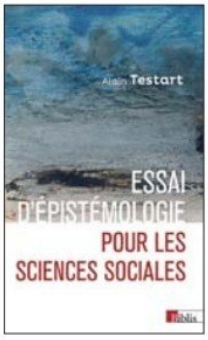
> **Dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient », Lacan mentionne pour la première fois les thèses de Jakobson sur la métaphore et la métonymie.**

Avant de s'intégrer à la vie américaine, Jakobson a eu un itinéraire singulier. Né le 11 octobre 1896 à Moscou, il est à l'initiative du Cercle de Moscou qui se donne pour ambition de promouvoir la linguistique et la poétique. Véritable globe-trotter du structuralisme, il doit son rayonnement à un parcours qui l'a mené de Moscou à New York en passant par Prague, Copenhague, Oslo, Stockholm et Uppsala, sans compter de très fréquents voyages à Paris.

Les travaux de Jakobson incitent aussi Lacan à élargir le champ de diffusion du modèle phonologique à la psychanalyse grâce aux études qu'il entreprend sur l'aphasie. Il distingue en effet dans ce trouble du langage deux types d'altération qui permettent de retracer les mécanismes de l'acquisition du langage. Différenciant la combinaison des signes entre eux et la sélection, qui est la possibilité de substituer l'un des termes à l'autre, il reprend la distinction saussurienne entre syntagme et association (Saussure distingue le syntagme – un groupe de mots qui se suivent et forment une unité – de la série associative – qui unit dans la mémoire des termes ayant une relation). Ce type d'aphasie s'oppose à celui où le malade souffre d'une déficience quant au contexte, de trouble de contiguïté, ce qui aboutit à l'agrammatisme ou au tas de mots. Jakobson lie les deux phénomènes aux deux grandes figures de rhétorique que sont la métaphore, devenue impossible dans le premier cas d'aphasie, avec trouble de la similarité, et la métonymie, rendue impossible en cas de trouble de contiguïté.

Le rôle dévolu au langage par Lacan le conduit surtout à déplacer les enjeux de la psychanalyse tels qu'ils se posaient au milieu des années 1950. On est passé de la médicalisation à une position majeure de la discipline analytique, au cœur des sciences humaines, défiant la philosophie, et dévoyant nombre de philosophes attirés par le structuralisme au point d'abandonner leur discipline d'origine pour se convertir à la psychanalyse. ●

SCIENCES SOCIALES



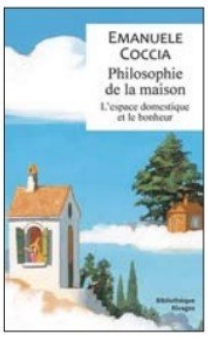
• ***Essai d'épistémologie pour les sciences sociales***
Alain Testart, CNRS, 2021, 189 p., 10 €.

De l'humain… encore de l'humain

La partititon entre « sciences humaines » et « sciences dures » est-elle justifiée ? Certainement pas, plaide l'anthropologue Alain Testart. Sur le fond, les deux sont des produits de l'activité d'un être humain, en ce sens que c'est toujours à partir de lui, de son ressenti, de ses observations comme de ses expérimentations que naît la science : « *Il n'y a de vrai que du point de vue du sujet.* » Dans cet essai passé injustement inaperçu lors de sa première publication en 1991, l'auteur, disparu en 2013, part de l'idée que les sciences humaines sont simplement immatures (sans doute le sont-elles aujourd'hui encore). Elles se trouvent dans la même situation que les sciences physiques à l'époque de Newton et de Descartes, avant que celles-ci parviennent à identifier clairement leur objet de recherche. A. Testart s'oppose ainsi au renoncement relativiste en sciences humaines, qui selon lui n'est autre qu'une sorte de théologie poursuivie par d'autres moyens. En revanche, « *peut prétendre au titre de scientifique seulement une pensée qui réussit à transformer l'objet en objectivité* ». Seule la recherche d'invariants permettra d'aboutir à une « *explication objective de ce qui apparaissait comme subjectif* ». On l'a vu en matière de systèmes de parenté, par exemple. Il n'y a donc pas de hiérarchie à maintenir entre les sciences, seulement des champs qui diffèrent par les questions qu'elles posent. Un programme qu'A. Testart n'a pas eu le temps d'achever, mais qui a généré une œuvre originale et respectée.

● **ROMAIN PIGEAUD**

PHILOSOPHIE



• ***Philosophie de la maison. L'espace domestique et le bohneur***
Emanuele Coccia, Rivages, 2021, 208 p., 18 €.

Not so sweet home

« *De la maison, la philosophie a depuis toujours fait peu de cas.* » Tel est le constat d'Emanuele Coccia, qui s'essaie dans cet ouvrage à une réhabilitation de celle-ci en tant qu'objet conceptuel et philosophique. Platon, Hobbes, Rousseau ou encore Rawls : ces philosophes ont dépeint la cité, mais ils ne s'y sont intéressés que sous l'angle du politique et de la sphère publique, réduisant par conséquent l'espace domestique à « *une remise dans laquelle on entrepose des choses pour pouvoir les oublier sans sentiment de culpabilité* ». Or, c'est négliger que la modernité s'accomplit dans un mélange entre sphère publique et privée, deux domaines qui n'ont jamais été autant mêlés que ces dernières décennies. L'arrivée de la télévision et des réseaux sociaux tout comme le télétravail ont en effet battu en brèche cette frontière, installant un « *véritable espace public portatif dans notre salon* », faisant de l'espace domestique une planète en miniature où nous pouvons nous informer mais aussi créer des liens avec nos semblables et nous accomplir en tant qu'individus. La modernité, bien qu'essentiellement technologique, affecte également un autre volet de la sphère domestique, à savoir l'amour. C'est en effet parce que « *nous parions que c'est dans ce que nous produisons chaque jour et dans la personne que nous aimons librement* » que nous sommes modernes, rappelle à juste titre E. Coccia. Partant de ce constat, l'auteur s'essaie à une description des lieux qui façonnent notre vie. De la salle de bains aux toilettes, en passant par les cuisines et les chambres à coucher, chaque espace de la maison possède une fonction qui fait de lui un « *prolongement des gestes humains* », tout comme les meubles ou les objets qui comblent les vides. Un agencement à l'image de nos âmes, dont les objets sont l'incarnation, faisant de nos maisons « *les musées et les sanctuaires de notre culte secret* ».

● **EMMANUELLE PICAUD**

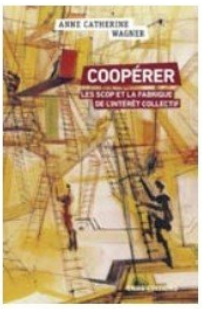
• ***Les Vies prolongées des usines Japy. Le travail ouvrier à Beaucourt de 1938 à 2015***
Marc Loriol,
Le Croquant, 2021,
300 p., 20 €.

Paroles d'ouvriers

Ces dernières années de plus en plus de sociologues se sont essayés au genre de l'egohistoire pour raconter leur vie, parfois heurtée, de transfuge de classe. Afin de décrire un univers qui lui était familier, Marc Loriol a également fait le choix d'écrire à la première personne du singulier. Le grand-père paternel de l'auteur et plusieurs de ses oncles étaient ouvriers. Tous ont œuvré aux usines Japy, entreprise spécialisée dans la fabrication de petits moteurs électrique et connue mondialement pour ses machines à écrire. En guise d'hommage à ses proches, M. Loriol décrit dans le détail la vie du personnel de Japy et de leur famille, des années 1950 aux années 1970 pour l'essentiel, en s'appuyant sur une cinquantaine d'entretiens de première et de seconde main. Dans l'usine, qui est installée en milieu rural, non loin de Montbéliard, la mémoire ouvrière a été nourrie par une longue histoire qui a démarré en 1777, et qui, de façon sélective, est restée avant tout marquée par le paternalisme des origines ainsi que par une tradition d'innovations techniques. L'histoire de l'entreprise a été scandée par des ruptures importantes : fermeture des établissements Japy Frères en 1955, arrêt de la fabrication de machines à écrire en 1971. Elles ont compté dans les trajectoires professionnelles que l'auteur restitue dans le détail. Basée sur une rémunération au rendement, l'organisation du travail exigeait un engagement physique important, ce qui n'excluait pas, tout au contraire, que les ouvriers et les ouvrières aient toujours tiré de la fierté des tâches qu'ils accomplissaient. Si l'usine, enfin, n'a jamais été vraiment une grande famille comme les premiers patrons avaient pu l'espérer, elle a toujours été un foyer de vitalité sociale où se sont mêlés amitiés, solidarité, rapports ambivalents entre ouvriers et encadrement, inégalités de statuts et de sexe, différends personnels, luttes collectives ponctuelles… La comparaison avec d'autres entreprises de la région (Peugeot, Alsthom, Lip, Unelec…) complète utilement le tableau. Semblables à Japy, conclut l'auteur, de nombreuses entreprises rurales de taille moyenne ont été des fleurons industriels dont le fonctionnement spécifique n'a guère été étudié. Nourri de souvenirs personnels mais construit avec tous les atouts qu'offre le savoir sociologique, le présent ouvrage contribue à réparer un tel oubli. ● **C.L.**

NOUVEAUTÉ
SCIENCES HUMAINES
Commandez ce numéro (version papier ou digital) en scannant ce QRcode
ACTUALITÉ
L'Histoire se démocratise sur YouTube
REPORTAGE
Un lieu unique pour les enfants précoces
LES GRANDS DOSSIERS
SCIENCES HUMAINES
LA MANIPULATION
Les clés pour la reconnaître et la désamorcer
LA MANIPULATION MODÈLE LES RELATIONS HUMAINES ET SOCIALES. MAIS OÙ COMMENCE-T-ELLE ?

SOCIOLOGIE

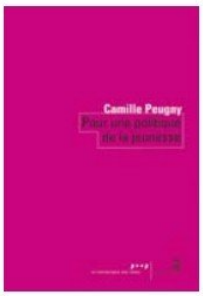


• ***Coopérer. Les scop et la fabrique de l'intérêt collectif***
Anne Catherine Wagner, CNRS, 2022, 326 p., 25 €.

Travailler autrement

Le régime de croisière du capitalisme contemporain se caractérise par au moins deux traits majeurs : la globalisation des échanges économiques et la prédominance du capital financier. Même si elles peuvent difficilement en faire complètement abstraction, les entreprises ne sont pas toutes soumises au même degré aux exigences qu'impose un tel modèle. Tel est le cas des sociétés coopératives et participatives (scop) auxquelles Anne Catherine Wagner consacre cet ouvrage. Après s'être intéressée aux élites de la mondialisation, la sociologue a choisi de regarder l'envers du décor dominant. Elle prend ici au sérieux l'action de ces femmes et de ces hommes qui ont décidé de promouvoir d'autres formes de gestion. Dans les scop, les salariés détiennent au moins 51 % du capital social de l'entreprise et 65 % des droits de vote. Ils élisent les membres du conseil d'administration et ceux de l'équipe dirigeante. Ils prennent part enfin aux grandes décisions, étant entendu que chaque personne possède une voix, quel que soit son statut. Conduite en France (où l'on décompte un peu plus de 3 500 scop en 2020), l'enquête d'A.C. Wagner combine l'étude de cas particuliers, l'exploitation d'archives et de statistiques, et l'analyse de très nombreux entretiens. Même si la plupart d'entre elles s'apparentent plutôt à des PME, toutes les scop ne se ressemblent pas. Certaines sont des bastions qui incarnent le succès de luttes ouvrières en faveur d'un modèle de gestion alternatif, tandis que d'autres sont beaucoup plus proches des entreprises familiales classiques. Les scop de service, quant à elles, sont dominées par les classes moyennes urbaines et cultivées. A.C. Wagner confirme néanmoins que, riches déjà d'une très longue histoire, les scop sont bien des opérateurs de changement. Ces entreprises singulières savent mettre en pratique les valeurs de la coopération, de l'intérêt collectif et de la démocratie industrielle. La pérennité d'inégalités dont les femmes sont les premières à faire les frais, ou encore la difficulté à trouver la bonne distance qui sépare l'autonomie de l'autoexploitation, constituent deux écueils qui méritent d'être soulignés. Les conflits et la concurrence ne sont pas non plus absents de ces entreprises singulières. Mais, même imparfaites, elles prouvent que d'autres manières de concevoir le travail sont non seulement envisageables, mais qu'elles sont également viables sur le plan économique.

● **CLÉMENT LEFRANC**



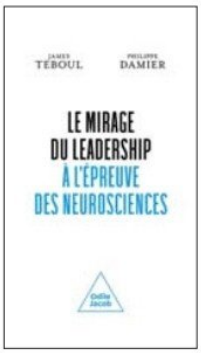
• ***Pour une politique de la jeunesse***
Camille Peugny, Seuil, 108 p., 11,80 €.

Jeunes : que fait l'État ?

Nouvelle livraison de la collection « République des idées », ce petit ouvrage de synthèse livre un constat sans appel. Alors que la jeunesse sert à légitimer bien des réformes menées pour réorganiser la société française, aucune ligne directrice n'a jamais servi de guide pour fournir un minimum de cohérence aux transformations impulsées au nom de l'argument générationnel. Certes, la jeunesse ne constitue pas un bloc social homogène. Mais elle est malgré tout porteuse de tendances de fond, comme l'exigence d'une nouvelle citoyenneté, que les gouvernements peinent toujours à prendre au sérieux. À la différence de leurs aînés, les jeunes sont victimes par ailleurs de la panne durable de l'ascenseur social. Presque tous enfin font la difficile expérience de l'incertitude professionnelle. Depuis le début des années 1980, par exemple, le taux de chômage des jeunes actifs a toujours été supérieur à 15 % et rarement inférieur à 20 %. Dans une société vieillissante, il est temps, affirme l'auteur, de mettre en place une véritable politique de solidarité au bénéfice de la jeunesse. L'État, plus que les familles, devrait en avoir la responsabilité. Deux axes d'action devraient être priorisés : une meilleure protection contre les ravages de la précarité et, par la voie d'une école plus démocratique, une réduction des inégalités qui opposent les jeunes entre eux.

● **C.L.**

ORGANISATIONS



• ***Le Mirage du leadership. À l'épreuve des neurosciences***
James Teboul et Philippe Damier, Odile Jacob, 2022, 320 p., 23,90 €.

Manager face aux biais

Faire en sorte que des individus coopèrent librement en vue d'atteindre un but commun, : tel est l'idéal d'un *leadership* efficace au sein de toute organisation. En la matière, les techniques ont bien évolué tout au long du 20e siècle : taylorisme, toyotisme, modèle apprenant, les modèles et les théories ne manquent pas. C'est sur leur histoire que reviennent ici les deux auteurs, mais pour les confronter aux acquis des neurosciences. Ils soulignent ainsi que l'efficacité de ces modèles *a priori* rationnels est en réalité douteuse si on prend en compte les dispositions et les biais cognitifs du cerveau humain. En l'occurrence, ils identifient « sept biais capitaux » qui, selon eux, sont à l'origine de nos comportements automatiques, en deçà même de la conscience que nous pouvons en avoir : le biais d'insécurité, d'immédiateté, d'égocentrisme, hiérarchique, du moindre effort, de confirmation, de conformisme. Autant de travers, donc, qui détournent les individus de l'action rationnelle et qui, faute d'être pris en compte, conduisent les tentatives de *leadership* dans l'impasse.

Cependant, dans une dernière partie, James Teboul, consultant d'entreprises, et Philippe Damier, professeur en neurologie, invitent « *à ne pas se résigner* ». Ils mettent alors en avant des exemples qui leur semblent prouver qu'une autre manière de prendre en compte les émotions et les biais cognitifs est possible. Ils prennent l'exemple de l'expérience de Netflix, qui gère ses collaborateurs comme « *une équipe de foot* » et qui met en œuvre de « *petites équipes intégrées avec des talents recrutés pour leurs compétences* ». L'ouvrage propose ainsi une série de mises en pratique concrètes comme autant de pistes possibles à la portée des managers d'aujourd'hui. Plus globalement, ils plaident surtout pour que les formations en management donnent à l'avenir davantage de place aux acquis de la neuropsychologie expérimentale.

● **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION

Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière
Magali El Mehdi

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete
Rédacteur en chef adjoint
Christophe Rymarski,
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

RÉDACTEURS
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême : 03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21
Comptabilité
Ophélie Keskas : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

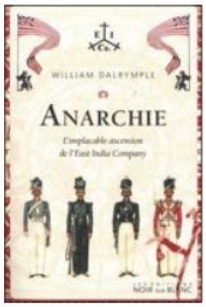
Couverture :
© Boligan

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart « Socialter » et un encart « Études » sont posés sur une partie des abonnés.
Un encart Sciences Humaines est broché sur une partie des magazines.

HISTOIRE



• ***Anarchie. L'implacable ascension de l'East India Company***
William Dalrymple, Noir sur Blanc, 2021, 592 p., 25 €.

Quand le doux commerce mène au chaos

Le 31 décembre 1600, une association de marchands et de spéculateurs londoniens reçoit une charte royale qui lui confère un monopole sur le commerce avec l'Orient. C'est le point de départ d'une épopée fondatrice du capitalisme moderne que campe l'historien William Dalrymple dans *Anarchie* : combien de coups de chance inouïs, d'ambitions personnelles et de hasards géopolitiques aura-t-il fallu pour faire de la Compagnie britannique des Indes orientales (EIC) la plus importante société marchande de tous les temps, contrôlant à la fin du 18e siècle près de la moitié du commerce mondial, faisant trembler avec sa colossale armée privée les puissances étatiques d'alors ?

La prospérité, c'est l'état que connaissent les Indes en 1614, quand la compagnie vient mendier auprès de l'Empire moghol, l'État le plus riche du monde de l'époque, le droit de commercer avec lui. L'anarchie, c'est l'état dans lequel les Indes plongent dans la seconde moitié du 18e siècle. Sous l'égide d'empereurs faibles, la puissance moghole se disloque suite aux attaques perso-afghanes et aux rébellions internes. Les compagnies des Indes françaises et anglaises ajoutent au chaos, par leurs rivalités et leurs activités mercenaires – elles constituent des armées privées qui s'immiscent dans les conflits entre seigneurs de guerre.

Annexant la riche province du Bengale, empruntant à tour de bras aux banquiers indiens de quoi financer sa politique expansionniste, l'EIC annexe les Indes au terme de cinq décennies de chaos, de souffrances et de destructions. On sait que sa puissance n'aura qu'un temps. À partir du 18e siècle, l'Europe capte une part croissante du PIB mondial, jusqu'à réduire l'Asie à la portion congrue. L'EIC a été au cœur de ce processus de bascule, qui enrichit l'Europe et dévasta les Indes. Sa trajectoire offre un bon résumé de ce que la prédation économique peut avoir de pire.

● **LAURENT TESTOT**

• ***Les Larmes de l'histoire. De Kichinev à Pittsburgh***
Pierre Binbaum, Gallimard, 2022, 200 p., 18,50 €..

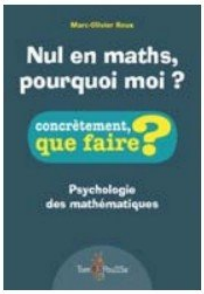
Une histoire de l'Amérique antisémite

La nation américaine est censée être fondée sur le pluralisme communautaire, opposée de ce fait à l'instauration d'un État assimilationniste. Pour cette raison, l'historien juif américain Salo Baron estimait, dans les années 1950, que seule la démocratie américaine pouvait rendre les Juifs libres et heureux. Alors qu'en Europe, du Moyen Âge au nazisme, l'histoire avait généré une « vallée de larmes » pour le peuple juif, à l'image du pogrome russe de Kichinev (1903), resté gravé dans la mémoire. Cette vision optimiste de la société américaine, présente dans les œuvres de Tocqueville, est contredite dans l'essai de Pierre Birnbaum. Jusqu'aux années 1930, les Juifs américains ont subi peu de violences. Situés du côté « blanc » de la barrière raciale, ils réussissent parfois à atteindre des positions élevées, même si dans le Sud certains clubs leur sont interdits et si des quotas limitent leur accès à l'université.

Malgré tout, en 1913, un chef d'entreprise d'Atlanta, Leo Frank, a été lynché par une foule antisémite en délire, pour un crime qu'il n'a pas commis. En 1915, le Ku Klux Klan, non seulement raciste mais antisémite, renaît de ses cendres. Peu après, la politique du New Deal, qualifiée par ses détracteurs de « Jew Deal », va générer une montée inédite d'antisémitisme. Roosevelt veut lutter contre les effets de la crise de 1929 en instaurant un État providence. Cela déplaît à une kyrielle de ligues antisémites, qui défilent dans les rues pour dénoncer la « domination juive mondiale ». L'antisémitisme n'est plus fondé sur de vieux ressentiments religieux, mais est intégré à la doctrine politique de l'extrême droite américaine. Les actes violents se multiplient au 20e siècle et parviennent jusqu'à nos jours, amplifiés au moment de l'élection de Barack Obama, un Noir défendant le Welfare State, supposé prendre « *ses ordres auprès de Rothschild* ». Cette violence culmine en 2018, avec une fusillade dans une synagogue de Pittsburgh perpétrée par des néonazis et se soldant par onze morts. L'exception américaine défendue par Salo Baron est donc démentie par un retour périodique de la violence antisémite, jusqu'à une récente campagne complotiste accusant les Juifs d'être responsables de la pandémie mondiale due au covid-19.

● **RÉGIS MEYRAN**

PSYCHOLOGIE



• ***Nul en maths Pourquoi moi ?*** Marc-Olivier Roux, Tom Pousse, 2021, 288 p., 19 €.

Comment ne plus avoir zéro en calcul

Les mathématiques ne sont pas le point fort des élèves français, si l'on en croit les derniers classements internationaux (Pisa, Timss). Le livre de Marc-Olivier Roux, psychologue et pédagogue, pourrait donc s'avérer utile. L'auteur pratique la remédiation en mathématiques auprès d'enfants et d'adolescents dans un centre médico-psycho-pédagogique (CMPP) et s'appuie de nombreuses observations cliniques, ainsi que sur des références théoriques variées. Quelles sont les sources des difficultés en mathématiques ? Pour tenter de répondre, M. O. Roux croise les approches. Dans la foulée des psychanalystes, il en appelle au poids du symbolique : « *À l'énoncé d'un problème, on se sent agressé, abattu, incomplet* ». Tout comme Freud, il relève les lapsus : « *parallélodrame* », « *abysses* » (abscisses), « *infractions* » (fractions). L'imaginaire et les émotions sont également liés, comme dans le cas de Lionel, qui préfère trier les objets par deux plutôt que par forme, car il est focalisé sur la relation duelle, que ce soit avec sa mère ou avec le praticien. L'auteur réhabilite certaines idées de Jean Piaget. On retrouvera en particulier l'évolution des apprentissages mathématiques par paliers. Les approches neuropsychologiques et cognitives ne sont pas en reste. Pour M. O. Roux, « *toutes les fonctions cognitives sont mobilisées pour les raisonnements mathématiques* » : visuospatiales, langagières, mnésiques, attentionnelles. N'importe quel trouble de l'ordre des « dys » (dyslexie, dyspraxie, etc.) peut donc affecter leur apprentissage.

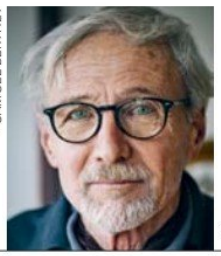
Le dernier tiers de l'ouvrage est consacré aux nombreuses « *solutions d'un praticien et non d'un chercheur* ». Premier conseil : restaurer la confiance en soi et traiter le découragement. À l'école primaire, on peut ensuite revisiter des notions de base. Mais il faut parfois renoncer à une remédiation complète. Pour préparer l'avenir des adolescents, il peut être préférable de se limiter à leur apprendre à compter l'argent ou à utiliser une calculatrice. L'auteur insiste, en conclusion, sur l'importance d'une action conjointe entre parents, enseignants et professionnels pour lever les difficultés.

● **HUGO ALBANDEA**

EN LIGNE

Canal-U fait peau neuve

Une conférence de l'Institut d'astrophysique de Paris sur l'évolution des structures de l'univers, un cours sur l'intelligence artificielle dispensé par l'université de Caen, un podcast de vingt minutes enregistré lors d'un colloque sur le peuplement du Maghreb… Autant de contenus à l'attention des enseignants, chercheurs, étudiants et de tout public curieux, à retrouver en libre accès sur Canal-U. 20 ans après sa création, ce site de référence en productions audiovisuelles de l'enseignement supérieur et de la recherche lance sa nouvelle version. Développée dans le respect des principes FAIR (Faciles à trouver, Accessibles, Interopérables, Réutilisables) et mise en ligne en janvier, celle-ci vise à optimiser la diffusion, le partage et la valorisation des ressources universitaires proposées. Outre un travail sur son ergonomie, la plateforme, désormais consultable en version mobile, propose à ses visiteurs des filtres de recherches plus précis, des fiches récapitulatives pour chaque vidéo et de multiples options d'abonnement aux chaînes ou intervenants. Du côté des contributeurs (universités, laboratoires, musées…), la refonte du logiciel offre une interface plus intuitive, la possibilité de publier des fichiers audio et celle de générer un court extrait de leurs productions, à partager sur les réseaux sociaux. Avec près de 300 chaînes à thématiques pluridisciplinaires (sciences humaines et sociales, sciences fondamentales, économie, environnement…), plus de 15 000 intervenants internationaux (chercheurs, enseignants-chercheurs, experts…), 36 000 ressources (conférences, cours, documentaires, reportages…) enrichies de documents pédagogiques, la vidéothèque, pilotée par la Fondation Maison des sciences de l'homme et soutenue par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, s'inscrit pleinement dans le mouvement de l'accès à la science ouverte. Résultat : 4 millions de visites en moyenne par an sur www.canal-u.tv/. ● **P.T.**


© SAMUËL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Nicolas

Les météorologues ont pour habitude de baptiser les ouragans en puisant dans une liste de prénoms, aussi bien masculins que féminins. Or, une belle tempête soufflant sur les plaines de la sociologie mériterait peut-être de porter le mien. Le vent se lève en avril 2019, avec un bulletin de l'Ined dans lequel Baptiste Coulmont, sociologue, et Patrick Simon, démographe, constatent, en préambule, la diversification des prénoms donnés aux enfants nés en France depuis 1990 : la moitié environ, ne figure pas au calendrier traditionnel, mais puise dans un vaste répertoire à la fois international et filmographique. Jusque-là, tout va bien : simple effet de mode. Le sujet se précise lorsque, exploitant une enquête de 2008, les deux auteurs se penchent sur l'évolution onomastique des descendants d'immigrés. Séparant divers groupes d'origines, ils relèvent qu'au fil des générations, les descendants de natifs du Maghreb suivent la même tendance, c'est-à-dire, pour être clair, abandonnent les prénoms « arabo-musulmans », au profit d'autres, moins spécifiques. Jusque-là, encore, rien ne bouge, si ce n'est qu'une leçon se profile à l'horizon : ce seul fait serait le signe d'une assimilation culturelle semblable à celles des précédentes vagues migratoires observées en France. Mais B. Coulmont et P. Simon se risquent à donner des chiffres : moins du quart des petits-fils d'immigrés maghrébins porteraient des prénoms spécifiques, et parmi eux, les Nicolas font partie du top 3 des prénoms, juste derrière les Yanis, mais devant les Mehdi. Lisant cela, Jean-François Mignot, lui-même sociodémographe, tombe de sa chaise : difficile de croire au succès de ce saint très chrétien dès la seconde génération, car ce sont les parents qui nomment les enfants. Entretemps, l'annonce a fait le tour des médias, rencontré un franc succès et généré des kilos de commentaires, tant la nouvelle est à la fois inattendue et rassurante. Mais J.-F. Mignot ne lâche pas l'affaire : il réclame auprès de l'Ined de lui livrer les données et la méthode utilisée pour produire ce curieux palmarès. On lui promet, puis on freine des quatre fers, on élève des obstacles juridiques : cela convainc J.-F. Mignot que les auteurs ont triché, et il exige le retrait de l'article. Dressé contre vents et marées, J.-F. Mignot n'obtiendra qu'au bout de deux ans de quoi refaire en partie les calculs, et… il trouve *a priori* la même chose. Mais l'erreur, selon lui, est ailleurs : les parents de ces étonnants Nicolas n'ont jamais été musulmans, ni parlé arabe en famille, ni porté de prénoms « spécifiques ». Ils seraient en majorité des descendants de pieds-noirs d'Algérie, chrétiens et juifs, vraisemblablement rapatriés vers 1962, et non à proprement parler des immigrés. Une fois fait le tri, le top 3 des descendants d'authentiques immigrés couronne les Karim et les Nassim, et la proportion de prénoms « arabo-musulmans » s'élève désormais à 49 %. Fin de l'affaire ? Va-t-on retirer les Nicolas du tableau ? Pas du tout, car B. Coulmont et P. Simon répondent : la preuve de l'erreur n'a pas été administrée (passons les détails), et surtout, J.-F. Mignot n'a fait que montrer une évidence : les pieds-noirs n'étaient pas des musulmans… Or, selon un recoin de leur étude, la religiosité serait le principal facteur de maintien de la tradition onomastique arabe au fil des générations. On ne sait pas s'il y aura une suite, mais un Petit Nicolas, celui de René Goscinny, pourrait intervenir dans l'histoire : ses aventures ayant été traduites en arabe en 2013, rien n'interdit de penser qu'elles ont lancé une mode. ●

> **Les parents de ces étonnants Nicolas n'ont jamais été musulmans, ni parlé arabe en famille, ni porté de prénoms « spécifiques ».**

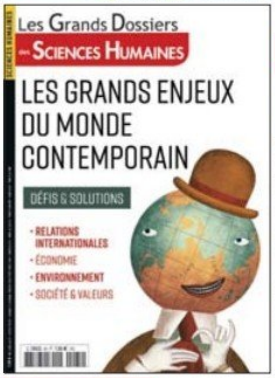
BOUTIQUE EN LIGNE

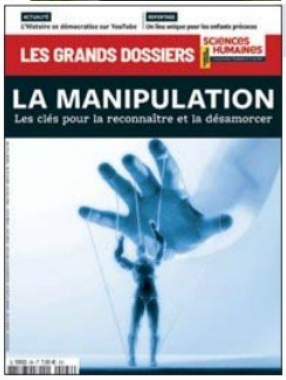
SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

Psychologie de la violence
SCIENCES HUMAINES
Edgar Morin
« Nous devons apprendre à naviguer dans un océan d'incertitudes »

LE MENSUEL





LES GRANDS DOSSIERS

LES ESSENTIELS

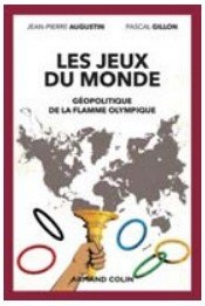
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

GÉOPOLITIQUE

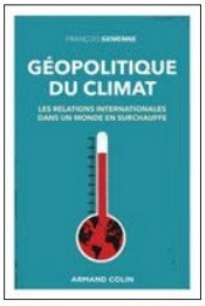


• ***Les Jeux du monde. Géopolitique de la flamme olympique***
Jean Pierre Augustin, Pascal Guillon, Armand Colin, 226 p., 22,90 €.

Radiographie de l'olympisme

Questionnant les Jeux olympiques à l'aune de la géopolitique et des relations internationales, ce livre propose une nouvelle approche du phénomène olympique en rassemblant les données de l'histoire et des relations internationales. Privilégiant une approche médiane entre thuriféraires et détracteurs des Jeux, l'auteur analyse les procédures de gouvernance du Comité international olympique (CIO) dont les clivages sont le reflet d'un système du monde qui évolue de plus en plus à deux vitesses, entre le Nord et le Sud. Depuis deux décennies, en effet, l'olympisme est confronté à de nouvelles questions qui résultent de la mondialisation. Il a conforté sa position hégémonique en rassemblant 205 membres à partir des Jeux d'Athènes de 2004, soit plus de pays que l'Onu, mais il n'est pas immunisé contre la corruption, ni contre les régimes les plus autoritaires de la planète. De fait, l'une des forces de l'olympisme réside dans sa capacité à s'enraciner dans la continuité d'un mythe, et de mobiliser une collection de symboles et de valeurs vertueuses mises en scène lors de chaque ouverture. Tout cela dissimule une compétition de plus en plus âpre entre les pays participants. Grâce à leur surmédiatisation, les JO sont devenus une vitrine des ambitions des grandes puissances. Ils se sont éloignés de l'utopie pacifique et apolitique portée par le projet initial. L'auteur fait le constat que la tendance actuelle est à l'exacerbation des nationalismes et de l'ultralibéralisme économique. Par ailleurs, les JO ont été fortement marqués par les grandes déchirures du 20e siècle, que ce soit à Berlin en 1936 ou encore à Munich en 1972, lorsqu'un commando palestinien abattit onze membres de la délégation israélienne. Toutefois, ils ont aussi pu jouer un rôle apaisant, lors de la « diplomatie du ping-pong » entre la Chine et les États-Unis pendant la guerre du Vietnam. Enfin, si l'olympisme est un reflet des relations internationales et des rivalités économiques et technologiques mondiales, il reste un terrain diplomatique et un acteur décisif par le choix des villes. C'est un outil de *soft power* par excellence. Le mérite de cet ouvrage est de faire de la prospective, d'aborder les grands défis que l'olympisme doit relever aussi bien au plan interne (gouvernance, programmes, lieux, genre) qu'en externe (pressions de la finance et des gouvernements, dopage, prise en compte des enjeux environnementaux, et sécuritaires, antiterrorisme, etc.).

● **TIGRANE YÉGAVIAN**



• ***Géopolitique du climat. Les relations internationales dans un monde en surchauffe***
François Gemenne Armand Colin, 2021, 207 p., 22,90 €.

Quand la maison brûle…

Ce livre a connu une première version en 2009. Douze années d'inaction politique, tandis que nos émissions de gaz à effet de serre croissaient. La perspective d'une hausse des températures moyennes de 4°C au cours du 21e siècle est désormais considérée comme possible, alors qu'elle était volontiers brocardée comme relevant de la science-fiction il y a encore quelques années. Une réédition actualisée s'imposait, tant le sujet est devenu brûlant.

Spécialiste de géopolitique, François Gemenne dissèque les mécanismes de coopération internationale, dont il estime qu'ils sont les seuls à même de faire face à la montée en température de notre globe. Pour lui, le réchauffement climatique est avant tout un problème politique, qui appelle d'urgence à une gouvernance internationale.

De nombreux enjeux surgissent : un État insulaire submergé tel le Tuvalu existera-t-il encore comme entité politique ? Un pays comme le Brésil peut-il accepter d'entraver son développement au nom du bien commun, ou des fonds spécifiques doivent-ils être abondés pour le récompenser de ne pas raser ses forêts, éléments décisifs pour atténuer les conséquences du réchauffement ? Comment gérer humainement les détresses et les mouvements de populations consécutifs aux événements climatiques extrêmes, qui vont en se multipliant ? Peut-on prévenir la montée en conflictualité qui accompagne déjà les perspectives du changement climatique ? Ces questions mêlent l'éthique, le militaire, le sanitaire et l'économique, avec d'autant plus d'acuité que les pays qui souffriront le plus du réchauffement seront ceux qui y auront le moins contribué, et qui disposeront en conséquence de ressources bien moindres pour y faire face.

L'auteur estime qu'il faudra conjuguer deux registres : les politiques d'atténuation (réduire les émissions de gaz à effet de serre…) et les politiques d'adaptation (aider les populations exposées…). Et qu'il faudra surtout les mettre en œuvre au fil d'une gouvernance qui prendra en compte les transferts financiers et technologiques nécessaires à l'adaptation des plus exposés, comme les sacrifices à consentir pour les pays riches, qui devront réduire autant que possible leurs émissions. C'est une question de justice, seule à même d'éviter à l'humanité de sombrer dans le chaos. ● **L.T.**

Vient de paraître

Tout savoir sur la santé mentale

Cahiers français n°426
8 € (papier), **4,99 €** (numérique).

Les troubles de la santé mentale ne sont pas attribuables à une seule cause mais semblent être le résultat d'interactions complexes entre de nombreux facteurs familiaux, sociaux, économiques, biologiques ou encore génétiques. Intensification du travail, précarité et chômage, solitude, fragilisation du couple … sont des facteurs pouvant fortement influencer la santé mentale d'un individu.

Dans ce numéro des Cahiers français vous trouverez :

- Les données factuelles pour faire le point sur la santé mentale des Français après 2 ans de pandémie
- Des éléments sur les nouveaux besoins et les nouvelles approches de prévention et de prise en charge
- Les regards croisés des meilleurs spécialistes
- Une approche pluridisciplinaire

Prochainement

Cahiers français n° 427 :
Où va la recherche ?

Mieux comprendre le paysage dans lequel la recherche française s'inscrit, les difficultés auxquelles est confrontée l'innovation en France ainsi que les solutions et orientations proposées pour la dynamiser.

Disponible à partir du 10 mai 2022

Revue disponible en kiosque, en librairie et sur **www.vie-publique.fr**

La documentation Française

Université Paris Nanterre

VENEZ FAIRE VOS HUMANITÉS À L'UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE !

2 diplômes d'université (DU)

DU

COMPÉTENCES EN LANGUES ANCIENNES

GREC ET/OU LATIN

4 niveaux

présentiel ou à distance

DU

ORATOR

ARGUMENTATION, EXPRESSION, ÉLOQUENCE

3 niveaux

présentiel ou à distance

Un Master « Humanités »

Master « Humanités classiques et Humanités numériques »

présentiel ou à distance

Une préparation à l'agrégation externe de Lettres Classiques

Diplôme d'université

présentiel ou à distance

Une Licence « Humanités »

Licence « Humanités »

à distance

DÉPÔT DES CANDIDATURES SUR

ecandidat.parisnanterre.fr

à partir d'avril 2022
ou Parcoursup pour L1 Humanités (janvier-mars 2022)

RENSEIGNEMENTS

www.parisnanterre.fr/offre-de-formation-/

DU Orator : p.duchene@parisnanterre.fr
Ducla et Licence Humanités : merlier@parisnanterre.fr
Master « Humanités classiques et Humanités numériques »
et agrégation de Lettres Classiques
cdenizot@parisnanterre.fr